

PR
3682
S3F7
1899

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES
Fondée en 1863

SHERIDAN

L'ÉCOLE DE LA MÉDISANCE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

HÉGÉSIPPE CLER

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
PASSAGE MONTESQUIEU, 5, RUE MONTESQUIEU
Près le Palais-Royal

1899

Tous droits réservés

PERSONNAGES DE LA PIÈ

Représentée pour la première fois a
de Drury-Lane, le 8 mai 177

SIR PETER TEAZLE (*Pierre Taquin*).
SIR OLIVER SURFACE (*Olivier Surface*)
JOSEPH SURFACE.
CHARLES SURFACE.
CRABTREE (*Pommier sauvage*).
SIR BENJAMIN BACKBITE (*Mord les derrière*).
ROWLEY.
MOSES (*Moïse*).
TRIP (*Croc-en-jambes*).
SNAKE (*Serpent*).
CARELESS (*Sans-souci*).
SIR HARRY BUMPER (*Henri Rouge-bord*
LADY TEAZLE.
MARIA.
LADY SNEERWELL (*Ricaneuse*).
MISTRESS CANDOUR (*Candeur*).

PR 3682

L'action se passe à Londres.

S3F7 1929

Bl

AVERTISSEMENT

Nous croyons combler une lacune regrettable en donnant aujourd'hui au public une traduction complète et fidèle de *l'École de la Médisance*. Les traductions antérieures, peu nombreuses d'ailleurs, remontent à une époque trop éloignée ou sont trop peu répandues, pour qu'il ne fût pas utile de refaire un travail insuffisant ou ignoré. Nous ne parlons pas, bien entendu, des pâles copies de ce chef-d'œuvre, ni des pastiches oubliés, tels que *les Deux Neveux*, *les Portraits de Famille*, *le Tartuffe de Mœurs*, etc., qui ont paru jadis sur la scène française.

On trouvera, jointes à notre traduction, une notice biographique succincte sur Sheridan, une analyse critique de la pièce, et des notes qui nous ont semblé nécessaires à la parfaite intelligence du texte. Nous n'avons pas jugé à propos de donner le prologue de Garrick ni l'épilogue de Colman, indépendants de l'ouvrage, et qui n'offrent plus actuellement le moindre intérêt.

Nous ne doutons pas que cette traduction nouvelle, où nous avons essayé, tout en respectant scrupuleusement la pensée et les intentions de

l'auteur, de rester Français le plus possible n'obtienne du public un accueil empressé. L'*Ecole de la Médisance* ne s'adresse pas seulement aux élèves de nos lycées qui étudient l'anglais et qui y trouvent le moyen le plus rapide de se perfectionner dans cette langue, mais encore aux lettrés aux personnes qui désirent s'initier aux chefs-d'œuvre du théâtre étranger, comme à celles qui désirent seulement passer quelques instants agréables.

Disons enfin que, si notre traduction s'adresse à toutes les intelligences, la modicité de son prix la met à la portée de toutes les bourses.

NOTICE SUR SHERIDAN

Richard Brinsley Sheridan naquit à Dublin, en septembre 1751, de Thomas et de Françoise Sheridan. Comme Swift, l'immortel auteur de *Gulliver*, il fit des études peu sérieuses, qui ne semblaient guère promettre ce qu'il devait tenir plus tard. A peine sorti du collège d'Harrow-on-the-Hill, à l'âge de 18 ans, il rencontra la jeune cantatrice Elisabeth Linley, dont le cœur lui fut un instant disputé par son frère aîné et par un de ses amis nommé Halhed. Sheridan se battit deux fois pour elle. Il l'épousa enfin, après que miss Linley eût repoussé en sa faveur divers partis fort avantageux.

Comme les deux amants étaient mineurs (ils n'avaient pas ensemble 40 ans), le mariage eut lieu secrètement, sans le consentement de leurs familles, qui y étaient opposées. M. Linley seul donna le sien en 1773. Sheridan ne voulant pas que sa femme continuât son métier de chanteuse, celle-ci, pour dédommager son père des ressources dont le privait cette résolution, lui fit abandon d'une partie de sa petite fortune.

Après avoir essayé du droit, puis des études politico-littéraires, mais sans goût et sans succès, Sheridan, pressé par la nécessité de soutenir sa

femme, qu'il eût été honteux de voir reparaître sur le théâtre, se fit écrivain dramatique. Sa pièce de début, *les Rivaux*, tombée à la première représentation, se releva aux représentations suivantes et décida de sa vocation. Il donna ensuite *la Saint-Patrice* ou *les Projets du Lieutenant*, pièce bouffe, ainsi que *la Duègne*, le meilleur opéra anglais, dont son beau-père composa ou arrangea la musique, et qui fut jouée 75 fois, presque sans interruption.

En 1775, Sheridan obtient la direction du théâtre de Drury-Lane, laissée libre par la retraite de Garrick, et il y fait représenter avec un grand succès l'*Excursion à Scarborough*, pastiche de *la Rechute* de Vanburgh. L'apparition de l'*Ecole de la Médisance* sur cette scène, le 8 mai 1777, porte à son comble la réputation du jeune auteur-directeur, qui voit ratifier par les plus illustres critiques le jugement enthousiaste du public. Johnson et Lord Byron déclarent que cette œuvre est la meilleure comédie moderne du théâtre anglais, et Moore la caractérise d'un mot : « C'est un riche musée d'esprit. »

L'*École de la Médisance*, une fois la première vogue épuisée, eut encore pendant trois ans de suite une série de trois représentations par semaine, avec de magnifiques recettes, jusqu'à nuire aux pièces nouvelles qui se hasardaient sur les autres scènes de Londres. Le *Camp*, puis, en 1779, *le Critique ou la Répétition d'une Tragédie*, enfin *Pizarre*, drame imité de Kotzebue, couronnèrent la carrière dramatique de Sheridan.

Il nous reste à retracer sa carrière politique, non moins brillante et non moins remplie. Entré à la Chambre des Communes au mois de novem-

bre 1780, comme représentant du bourg de Strafford, Sheridan siégea sur les bancs de l'opposition, à côté des illustrations du parti *whig*, Burke et Fox, dont il partagea la fortune gouvernementale. Sous-secrétaire d'Etat de la guerre en 1782 et secrétaire de la Trésorerie l'année suivante, il donna sa démission quand ses amis quittèrent le pouvoir.

En 1787, le procès du gouverneur des Indes, Hastings, dont il combattit énergiquement l'administration cruelle et despotique, plaça Sheridan au premier rang des orateurs du Parlement. Dans les questions de la régence du prince de Galles, de la suspension du bill de l'*habeas corpus*, etc., et surtout dans la défense de la Révolution française, il rivalisa de talent avec Fox et atteignit la plus haute éloquence. Ses adversaires mêmes ne purent lui refuser le témoignage de leur admiration.

Mais, à partir de 1809, commença sous de tristes auspices la troisième période d'une vie jusque-là si heureuse. Sheridan perdit sa femme, qu'il n'avait jamais cessé d'aimer avec toute l'ardeur de ses jeunes années. Le théâtre de Drury-Lane fut incendié et, quand on l'eut reconstruit, Sheridan ruiné dut en abandonner la direction. En 1812, lors des élections générales, il ne fut pas renommé, et ses amis les whigs qui, revenus au pouvoir, auraient pu lui donner une charge pour vivre, l'oublièrent ou le dédaignèrent.

Ainsi frappé dans ses affections, sa fortune et ses espérances, Sheridan ne traîna plus qu'une existence misérable. Contraint d'engager sa bibliothèque et de vendre jusqu'au portrait de sa femme, dernier et précieux souvenir, il lui fallut subir tous les déboires, toutes les tortures, jusqu'à l'hu-

miliation de la prison pour dettes. Ce fut le coup suprême. Il en était à peine sorti, grâce à la compassion de son médecin, que, malade, abreuvé de dégoûts, il mourut dans le plus complet dénûment le 7 juin 1816, à l'âge de 65 ans.

Triste ironie du sort! On lui fit des funérailles princières. Les altesses royales, les grands dignitaires et les plus illustres hommes d'Etat du royaume, qui s'étaient fait gloire autrefois de son amitié, et qui pouvaient, quelques jours avant, le tirer du besoin ou tout au moins adoucir son agonie, ne se souvinrent de Sheridan que pour l'accompagner au tombeau. Il fut enterré en grande pompe à Westminster, entre Garrick, son ami, et Cumberland, son adversaire.

Complétons ces renseignements sur la vie de Sheridan, empruntés à son excellent biographe Thomas Moore, par quelques détails qui achèveront de le faire connaître :

L'auteur de *l'Ecole de la Médisance* était d'une taille au-dessus de la moyenne, fort et bien fait. Sa figure était agréable et sympathique, ses yeux particulièrement expressifs et pleins de feu. Il avait la manie de travailler le soir, à la lueur d'une multitude de flambeaux. Il puisait d'ordinaire son inspiration dans le jus de la treille ou, selon l'expression rabelaisienne, dans « la dive purée septembrale ». Ce n'est pas à dire que ce fût un ivrogne, comme ses ennemis l'ont prétendu. Il aimait le vin, mais n'en abusait pas. « Un verre de bon vin, assurait-il, encourage la pensée qui tarde à venir et, quand elle est venue, un verre de bon vin la récompense. »

D'un caractère léger, imprévoyant, sans ordre ni économie, Sheridan s'est peint lui-même dans

le jeune Charles de son *Ecole de la Médisance*, donnant de l'argent quand il en a et ne s'inquiétant point de l'avenir. Il fit comme tant d'autres hommes de lettres que, de nos jours surtout, on a vus gaspiller des fortunes entières refaites plusieurs fois, et succomber à la fin sans laisser même de quoi se faire enterrer.

Mais, si Sheridan fut coupable d'insouciance et de négligence, du moins il n'eut jamais à rougir d'une indélicatesse et il poussait la probité jusqu'au scrupule. Il mérite donc de figurer parmi les illustrations les plus pures dont puisse s'enorgueillir l'Angleterre.

Nous ajouterons que, si jamais étranger eut droit de cité en France, c'est bien certainement le défenseur éloquent de notre grande Révolution et l'écrivain élégant, d'un esprit si français, de *l'Ecole de la Médisance*.

« Si sa conduite publique eût été moins ferme et moins désintéressée, conclut justement M. Moore, Sheridan se serait assuré les moyens d'être indépendant et respectable dans sa vie privée. Il serait mort en riche apostat, au lieu de terminer dans l'indigence une vie patriotique. Il aurait, pour nous servir de ses expressions, caché sa tête sous une *couronne* (*), au lieu de se borner à acquérir le trésor stérile de la reconnaissance nationale. Si donc nous admirons les sacrifices qu'il a faits à la cause de la liberté, nous serons plus indulgents pour ses erreurs et ses imprudences ; et, puisque le temps des miracles est passé, contentons-nous de voir en lui un martyr, sans exiger qu'il ait été un saint. »

(*) Il y a ici un jeu de mots. La couronne est une pièce de monnaie qui vaut 5 schellings (6 fr. 25).

EXAMEN CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DE LA MÉDISANCE

Deux jeunes gens, Charles et Joseph Surface, orphelins, ont aux grandes Indes un oncle immensément riche, sir Oliver Surface, qui débarque un beau matin à Londres, et veut, avant de se faire connaître de ses neveux, éprouver leur affection et s'assurer qu'ils sont dignes de la sienne. Il s'entend dans ce but avec un ancien serviteur de la famille, Rowley, et avec sir Peter Teazle, vieux gentilhomme, mari d'une jeune femme, qui lui fait de Joseph un éloge excessif et lui dépeint Charles comme un libertin fieffé, perdu de dettes et de réputation.

Sir Oliver n'en persiste pas moins à vouloir juger ses neveux par lui-même. Introduit d'abord chez Charles sous le nom de M. Premium, usurier et ci-devant brocanteur, il constate en effet que le jeune homme est bien tel qu'on le lui avait représenté. Cependant, désireux de pousser l'expérience jusqu'au bout, il laisse son écervelé de neveu lui adjuger tous les portraits de ses ancêtres, dernière épave sauvée du naufrage. Le faux usurier va se retirer fort mécontent, quand il avise dans un coin un portrait oublié, dont il offre autant que de tous les autres. Ce portrait est le sien ; mais Charles, plein de reconnaissance pour son

bon oncle Oliver, dont il a reçu maints témoignages de libéralité, refuse obstinément de se séparer, à quelque prix que ce soit, d'un souvenir qu'il gardera, dit-il, tant qu'il aura une chambre où le mettre.

A ce trait, qui rachète à ses yeux tous les torts et toutes les fredaines du jeune homme, sir Oliver reconnaît que Charles mérite encore son estime. Néanmoins, il conserve son incognito et se rend chez son second neveu Joseph, où il se présente comme un parent pauvre du nom de Stanley, en le suppliant de lui venir en aide. Joseph le plaint vivement, il lui offre toutes les consolations possibles, mais il se déclare dans l'impuissance de l'assister. Il a dû, prétend-il, donner beaucoup d'argent pour payer les folies de son frère, et, quant à sir Oliver, dont on croit qu'il a reçu des sommes considérables, c'est un vieux ladre qui ne lui a jamais envoyé des Indes que des petits cadeaux insignifiants.

Ce double mensonge achève d'éclairer sir Oliver sur l'hypocrisie et l'égoïsme de celui qui passe pour un homme vertueux et serviable. En même temps, on lui remet de l'argent de la part de Charles, qui s'imagine obliger son parent pauvre, preuve surabondante que ce dernier est un honnête garçon, chez lequel une mauvaise tête n'arrête pas les élans d'un cœur généreux.

Mais il ne suffirait pas que sir Oliver fût édifié sur le compte de Joseph, si ce Tartuffe du grand monde devait continuer à faire des dupes. Il n'en est pas ainsi, et sir Peter Teazle ne tarde pas à ouvrir les yeux à son tour. Nous ne raconterons pas comment il découvre sa jeune femme cachée chez Joseph, derrière un paravent. Nous dirons

seulement que le vice couvert des dehors de la vertu est enfin puni dans Joseph, qui se voit trahi ou gourmandé par ses propres complices, et que l'honneur, resté intact malgré les excès d'un jeune tempérament, est récompensé dans Charles, qui épouse, en dépit de toutes les manœuvres, Maria, pupille de sir Peter.

Ce sont des personnages épisodiques : Lady Sneerwell, Mrs Candour, Crabtree et sir Benjamin Backbite, réunion de mauvaises langues et de méchants esprits, qui se chargent de justifier le titre de la pièce : *Ecole de Médisance*, en tenant les fils de l'intrigue. Ce sont eux qui ont fait à Charles une réputation déplorable et à Joseph, un des leurs, un renom de probité sans égale. Ce sont eux qui, par des insinuations, des bruits malveillants, jusqu'à des lettres supposées, sèment la défiance, le trouble et la division dans les familles ; qui ont réussi à rendre sir Peter jaloux de sa femme et de Charles, à mettre Joseph à l'abri de ses soupçons, enfin à brouiller Charles avec Maria, en imaginant des lettres qui engagent ce jeune homme avec lady Sneerwell, l'habile directrice de l'*Ecole de la Médisance*.

Telle est la sèche et incomplète analyse de la comédie qu'on lira plus loin. On le voit : l'intrigue n'a rien de nouveau ni d'original ; Joseph Surface ressemble fort au Tartuffe de Molière et sir Peter Teazle au pauvre Orgon, « mis au point de voir tout sans rien croire », qui, détrompé enfin, s'écrie :

Ah ! ah ! l'homme de bien, vous m'en vouliez donner !
. . . .
Vous épousiez ma fille et convoitiez ma femme.

Au lieu de la fille, mettez la pupille que, dans son aveuglement, sir Peter destinait à Joseph, et

la situation est la même. Il n'est pas jusqu'à la scène du paravent qui ne soit bien proche parente de celle de *Tartuffe* où Orgon se cache sous la table. Mais, malgré cet air de famille, cette scène n'en est pas moins une des plus amusantes, une des plus franchement comiques qu'il y ait au théâtre. Sheridan l'a faite pour ainsi dire sienne, il se l'est appropriée par la nouveauté, l'agencement heureux des détails, et par les mots spirituels dont elle fourmille.

Du reste, ce n'est, d'un bout à l'autre de la pièce, qu'un feu roulant de saillies brillantes et de traits piquants. L'auteur de l'*Ecole de la Médisance* n'est pas si exclusif que l'Armande des *Femmes savantes*. Il ne dit point :

> Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Tout le monde a de l'esprit chez lui, amis et ennemis, maîtres et valets. Heureusement, il n'en résulte aucune fatigue ; car, sans cela, on pourrait avancer que le plus sérieux reproche à lui faire, c'est d'en avoir trop mis, d'avoir bourré sa pièce d'autant d'esprit qu'il en faudrait pour alimenter vingt « chefs-d'œuvre » de nos auteurs contemporains.

Citerons-nous les deux scènes entre sir Peter et lady Teazle, merveilles d'enjouement et d'humour, véritable modèle de dispute conjugale ; la vente des portraits, l'épisode du duel, les divers cours de médisance tenus chez lady Sneerwell, etc.? Quelle verve, quelle facilité d'invention, quel charme de style, quelle finesse toute française et, qui plus est, toute parisienne ! N'étaient les noms et certains expressions du crû, ne se croirait-on pas bien loin de Londres et plus près de la Seine que de la Tamise?

Nous aimons moins le souper chez Charles, qui ressemble trop aux orgies de carton de nos drames et de nos comédies hybrides, et qui donne, peut-être avec intention, une bien faible idée des débauches de ce pauvre garçon. Les plaisanteries un peu tirées de son valet Trip ne nous plaisent pas davantage. Enfin on remarquera, comme nous, des passages superflus, des redites qui font longueur ou *ventre*, — selon le terme scénique, — et certaines facéties qui perdent tout leur sel à force d'être répétées. Mais il faut des ombres au tableau et, à part quelques petites imperfections, l'œuvre de Sheridan apparaîtra au lecteur français comme une des plus saines, des plus vivantes du théâtre moderne.

Faut-il parler maintenant de certaines critiques, injustes ou exagérées, qu'on a cru devoir lui adresser sur quelques-uns de ses personnages ? La plus spécieuse est celle-ci : Charles nous est présenté sous un aspect si séduisant que nous oublions ses défauts, en somme blâmables, pour ne voir que ses qualités. De là à dire que Sheridan a revêtu de couleurs sombres la vertu dans Joseph et orné de fleurs le vice dans Charles, il n'y a qu'un pas pour les âmes charitables, en Angleterre comme en France.

Nous n'aurons pas de peine à faire justice d'un pareil reproche. Le jeune Charles Surface, coupable d'avoir gaspillé sa fortune, d'aimer le vin, le jeu et les femmes, mais au demeurant probe, obligeant, plein de cœur, convenant loyalement de tous ses torts, prêt à les effacer, les réparant déjà par son affection reconnaissante pour son oncle, par son amour pur pour Maria, semble bien terne, bien pâle, bien « godiche ».

auprès des aimables coquins de nos innombrables romans et pièces de théâtre, de ces Don Juans en habit noir, voire de ces Rocamboles, dont les femmes raffolent et dont les hommes envient les bonnes fortunes. C'est un modèle de délicatesse, de vertu et de continence, un phénix, un saint, auprès des fils de famille que Molière nous représente dupant sans scrupule des pères barbons, avec l'aide de leurs Scapin et de leurs Mascarille, et trompant sans relâche les pauvre Georges Dandin et les Sganarelle.

Sheridan n'a pas de ces audaces d'allure, de ces libertés de langage du théâtre de Molière. Il ne brave l'honnêteté ni dans les mots, ni dans les choses. Dans son *École de la Médisance*, point de Dorine « forte en gueule », point de situations épicées. Lady Teazle est une petite pensionnaire, comparée aux Angélique et aux Elmire. Elle n'a pas d'amant, ce serait *shocking*, mais un « sigisbé platonique », non par goût encore, mais parce que la mode le veut ainsi, comme elle a son carrosse, sa chaise et ses poneys. Joseph Surface n'oserait jamais la presser aussi vivement que fait Tartuffe, car elle ne souffrirait pas, même avec l'excuse d'Elmire, qui ne veut que désillusionner son mari, un assaut trop vif à sa vertu.

En somme, la pièce de Sheridan, non seulement ne contient rien, absolument rien qui porte la moindre atteinte à la vraie morale, mais elle ne blesse pas même cette morale de convention, cette pruderie, cette bégueulerie toujours prête à couvrir du mouchoir des nudités innocentes. On pourrait la jouer dans les pensionnats de demoiselles. En attendant, on a pu la mettre sans crainte entre les mains des élèves de nos lycées et collé-

ges, sans avoir à retrancher que quelques mots inoffensifs, qui ont pourtant effarouché la pudeur universitaire. Les éditions classiques de Virgile et d'Horace ne sont pas si soigneusement expurgées !

On attendrait peut-être de nous, pour finir, uu parallèle savant entre l'*École de la Médisance* et certaines pièces du théâtre contemporain, une dissertation bien sentie sur les différents genres de comédies, un rapprochement ingénieux du talent de Sheridan avec celui de M. Emile Augier, de M. Alexandre Dumas fils ou de M. Victorien Sardou. Si nous avions d'autre ambition que celle de faire œuvre consciencieuse de traducteur, peut-être nous laisserions-nous tenter, peut-être l'entreprise aurait-elle de quoi nous séduire ; mais nous n'aurons pas la fatuité de penser que le public se soucie beaucoup de connaître notre opinion à cet égard.

Nous voulons cependant ajouter quelques mots sur la comédie de mœurs, vraiment digne du nom, comparée à la comédie d'intrigue qui domine aujourd'hui, et nous ne cacherons pas qu'il est regrettable, selon nous, de voir la plupart de nos auteurs sacrifier un mérite réel à la production d'une foule d'œuvres incomplètes, mal venues, qui obtiennent des succès de curiosité, sinon de scandale, et dont il ne reste rien après une vogue éphémère. On y trouve, certes, de nombreuses qualités : de l'à-propos, des saillies multiples, du mouvement, une parfaite entente de la scène, l'art de nouer l'intrigue, de faire arriver et sortir heureusement les personnages, de leur faire dire juste ce qu'ils doivent dire et de tenir toujours par quel-

que point l'attention du spectateur en éveil. Mais, en regard de ces qualités reconnues, s'accusent les graves défauts inhérents à des œuvres bâties à la hâte, suivant la mode du jour, et destinées à vivre jusqu'à ce qu'elle change : banalités, observation toute superficielle, rien d'étudié, rien de solide, des types faux, mal conçus, et qui se démentent à chaque instant, des hardiesses incroyables, des crudités révoltantes, enfin des invraisemblances de situation, de caractère et de style, à peine sauvées par le tact et le savoir-faire, constituant un amalgame des genres, où domine le drame, où tranche bruyamment le vaudeville, et où la comédie se montre discrètement, à de trop rares intervalles.

Ce n'est pas que nos auteurs modernes n'aient la prétention de peindre les mœurs, tout en sacrifiant au goût du public pour les pots-pourris dramatiques, mélange du rire et des pleurs, des sentiments les plus divers qui se heurtent, s'entrecroisent et hurlent de se voir assemblés. Mais quelles mœurs peignent-ils, et de quelles couleurs, criardes, outrées! Ce ne sont pas les travers humains que ces messieurs représentent : ils n'en ont pas le temps, la capacité ou le courage. Les vices hideux, les difformités, les monstruosités sociales, voilà leur spécialité, leur triomphe ! Quand ils n'en trouvent pas sous la main, ils en inventent. Ce ne sont dans leurs boutiques que femmes à cinq ou six amants, maris à cinq ou six femmes, passions excentriques et non classées, qu'ils montrent aux badauds, dont ils présentent la description sous toutes les faces, comme nos Barnums forains exhibent des veaux à six pattes et des fœtus conservés dans l'esprit-de-vin.

Et que dire de leurs intrigues? Hélas! de loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien. On rit beaucoup aujourd'hui de l'imbroglio naïf de certaines pièces de Molière, d'après le canevas italien, des reconnaissances d'enfant miraculeuses, etc. et l'on ne s'aperçoit pas que les intrigues les plus vantées du théâtre contemporain ne sont souvent qu'un tissu d'audacieuses invraisemblances, un composé de trucs puérils invariablement les mêmes. un paquet de ficelles soigneusement mises en réserve, et qui servent à tous, comme les décors, les châssis et les portants. Ce sont toujours les mêmes bas et la même cravate.

Nous sera-t-il difficile de prouver ce que nous avançons ici? Nullement. Prenons, par exemple, l'innocente intrigue de l'*Ecole de la Médisance :* ce sera prendre celle de la plupart des comédies des XVII[e] et XVIII[e] siècles. Nous avons le raisonneur, le mari ridicule, la femme coquette, l'oncle d'Amérique, le *deus ex machina* de la chose, le traître, les deux jeunes amants, enfin la troupe ordinaire des personnages épisodiques, des comparses, qui s'agite au deuxième ou au troisième plan.

Examinons maintenant les procédés de mise en scène de M. Sardou, puisqu'aussi bien c'est un de nos faiseurs les plus estimés. Nous constaterons que, dans toutes ses pièces, il y a un raisonneur, habillé, il est vrai, à la moderne, pédagogue aux théories originales, faisant la leçon à tous les personnages, et leur adressant sur un ton léger des remontrances spirituelles, avant de les tirer d'embarras. Le mari, la femme, l'amant, le traître ne manquent pas non plus à l'appel, quoique transformés par le progrès. Ainsi le progrès veut que

le petit jeune homme qui, à côté de l'action principale, conte fleurette à l'ingénue, l'enlève ou tente de l'enlever. Seulement, le progrès n'a rien pu contre l'antique ressource des lettres compromettantes égarées, qui ont failli ou dû tomber entre les mains de la personne intéressée, que tout le monde cherche afin de gagner du temps, et qu'on retrouve très naturellement, dès que l'auteur n'en a plus besoin.

En thèse générale, le pivot des pièces modernes est une femme mariée, qui a trompé, trompe ou va tromper son mari. Tout est là, et c'est la sauce qui fait passer le poisson. Nous sommes donc fondé à conclure que, ni du côté de la peinture des mœurs, ni du côté même de l'intrigue, notre théâtre contemporain ne saurait sérieusement et loyalement lutter contre ces bonnes vieilles pièces naïvement mais solidement charpentées, qui résistent aux injures du temps et aux coups de la critique. Ajoutons que la plupart de nos auteurs n'ont pas même pour eux le mérite de l'idée première de leurs œuvres, et qu'ils pillent des sujets un peu partout. Si, du moins, ils tiraient de ces matériaux empruntés à tort et à travers de véritables comédies, marquées au coin de la raison, du bon goût, de l'esprit, à la bonne heure! Nous ne saurions pas plus leur en vouloir qu'on n'en voudra à Sheridan d'avoir pris une idée de *Tom Jones*, une idée de *Tartuffe*, une idée du *Misanthrope*, et d'avoir ainsi composé ce chef-d'œuvre original : l'*Ecole de la Médisance*.

Des observations qui précèdent, il ne faudrait pas tirer la conséquence que nous voudrions un théâtre *moral*, dans le sens absolu du mot, et reprenant les travers humains avec la prétention

de les guérir. Non, telle n'est point notre pensée, et nous n'avons jamais cru à la justesse de la devise : *Castigat ridendo mores.* Il suffit, selon nous, que la comédie constate le mal, qu'elle le signale, qu'elle le bafoue et le ridiculise le plus possible. Quant à le supprimer entièrement, elle n'en a pas le pouvoir et là, d'ailleurs, n'est pas sa mission. Il y aura toujours, quoi qu'on dise ou qu'on fasse, des coquettes, des précieuses, des maris malheureux, des libertins, des intrigants, des avares, des faux-bonshommes, des étourdis, des fâcheux... La médisance surout est immortelle : il en faut prendre son parti et se consoler en répétant avec la Dorine de *Tartuffe :*

Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard ;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

L'auteur de l'*Ecole de la Médisance* n'a pas échappé lui-même à la médisance : on a prétendu qu'il s'était attribué une œuvre de sa mère, Françoise Sheridan, qui a laissé deux comédies : la *Découverte* et la *Dupe*, et plusieurs romans. Cette particularité curieuse ne démontre-t-elle pas, mieux que les plus longs discours, la vérité de notre assertion, et ne nous autorise-t-elle pas à conclure que la tâche de l'écrivain dramatique est assez grande, assez glorieuse, s'il se contente de montrer l'homme tel qu'il est, de l'indiquer tel qu'il devrait être, sans entreprendre de le faire ni meilleur ni pire? C'est folie d'essayer de blanchir le diable, comme aussi est-ce une méchante action de le faire plus noir qu'il n'a jamais été.

HÉGÉSIPPE CLER.

L'ÉCOLE
DE
LA MÉDISANCE

ACTE I

SCÈNE I

Chez lady Sneerwell.

LADY SNEERWELL, *à sa table de toilette;* SNAKE, *prenant du chocolat.*

LADY SNEERWELL

Ainsi, Monsieur Snake, les articles ont tous été insérés ?

SNAKE

Oui, Madame; et, comme je les ai copiés moi-même en changeant mon écriture, il n'y a pas moyen de soupçonner d'où ils viennent.

LADY SNEERWELL

Avez-vous répandu la nouvelle de l'intrigue de lady Brittle (1) avec le capitaine Boastall (2) ?

SNAKE

L'affaire marche aussi bien que vous pouvez le désirer, Madame. Selon toute probabilité, je pense, elle arrivera aux oreilles de Mrs Clackitt (3) d'ici à vingt-quatre

1. Lady Fragile
2. Le capitaine Vantard.
3. Madame Caquet.

heures, et alors, vous le savez, on peut regarder la besogne comme faite.

LADY SNEERWELL

Oui, c'est vrai, Mrs Clackitt a un très joli talent et beaucoup d'adresse.

SNAKE

En effet, Madame, et elle a eu assez de succès dans son temps. A ma connaissance, elle a fait rompre six mariages et déshériter trois fils; elle a causé quatre enlèvements, autant d'accouchements secrets, neuf séparations de biens, et deux divorces. Bien mieux, je l'ai trouvée plus d'une fois en train d'amener un tête-à-tête, dans le *Town and Country Magazine* (1), entre deux personnes qui, auparavant peut-être, ne s'étaient jamais vues de leur vie.

LADY SNEERWELL

Elle a certainement des qualités, mais ses procédés sont communs.

SNAKE

C'est très vrai. Son plan est généralement bien tracé, elle a la langue libre et l'invention audacieuse; mais son coloris est trop sombre, et ses esquisses souvent extravagantes. Il lui manque cette délicatesse de teinte et ce moelleux de raillerie, qui distinguent la médisance de milady.

LADY SNEERWELL

Ah! vous me flattez, Snake.

1. La *Revue de Londres et de la province*. — On sait qu'en Angleterre, un grand nombre d'affaires privées (rendez-vous de commerce, d'amour, etc.) se font au moyen d'avis ou d'annonces insérés dans les journaux les plus répandus.

SNAKE

Pas le moins du monde... Tout le monde reconnaît que lady Sneerwell peut faire plus, avec un mot ou un regard, que d'autres avec les histoires les plus étudiées, même quand ils ont la chance d'avoir un peu de vrai de leur côté.

LADY SNEERWELL

Oui, mon cher Snake, et je n'ai pas l'hypocrisie de nier la satisfaction que j'éprouve du succès de mes efforts. (*Ils se lèvent.*) Blessée moi-même, au début de ma vie, par la langue envenimée de la médisance, je l'avoue, je n'ai connu depuis aucun plaisir égal à celui de réduire les autres au niveau de ma propre réputation.

SNAKE

Rien de plus naturel... Mais, lady Sneerwell, vous m'avez depuis peu employé à une affaire qui m'intrigue. Franchement, je ne vois pas trop où vous voulez en venir.

LADY SNEERWELL

Il s'agit, n'est-ce pas, de celle qui concerne mon voisin, sir Peter Teazle, et sa famille?

SNAKE

Justement. Il y a là deux jeunes gens, à qui sir Peter a servi en quelque sorte de tuteur depuis la mort de leur père : l'aîné, possédant le plus aimable caractère, et jouissant de la considération universelle; le cadet, le garçon le plus dissipé et le plus extravagant du royaume, sans amis ni ré-

putation; le premier, admirateur avoué de milady, et, selon toute apparence, votre préféré; le second, attaché à Maria, pupille de sir Peter, et sans contredit aimé d'elle. Maintenant, les choses ainsi envisagées, je ne m'explique pas du tout que vous, la riche veuve d'un chevalier de la Cité, vous ne couronniez pas enfin l'amour d'un homme comme M. Surface, aussi bien posé et d'un tel avenir; et, ce qui m'étonne encore plus, c'est votre zèle extrême à détruire l'attachement réciproque qui existe entre son frère Charles et Maria.

LADY SNEERWELL

S'il faut vous dévoiler d'un mot ce mystère, vous saurez que l'amour n'entre pour rien dans mes relations avec M. Surface.

SNAKE

Ah! bah!

LADY SNEERWELL

Il convoite en réalité Maria, — ou sa fortune, — mais, trouvant dans son frère un rival préféré, il a été forcé de masquer ses prétentions, et de se servir de mon aide.

SNAKE

Cependant, une chose qui m'intrigue encore davantage, c'est que vous vous intéressiez vous-même à son succès.

LADY SNEERWELL

Dieux! que vous êtes borné! Vous ne devinez donc pas la faiblese que jusqu'ici, par honte, j'ai cachée même à vous? Dois-je confesser que Charles, ce libertin, cette tête

à l'envers, ce banqueroutier de fortune et de réputation, est la cause de mon inquiétude, le mobile de mes méchancetés, et que, pour l'obtenir, je ne reculerais devant rien?

SNAKE

A la bonne heure, maintenant, votre conduite m'apparait suivie; mais comment en êtes-vous arrivés, vous et M. Surface, à vous faire de telles confidences?

LADY SNEERWELL

Poussés tous deux par notre intérêt... Il y a longtemps que je l'ai deviné. Je le connais à présent : il est rusé, égoïste et méchant... bref, c'est un coquin sentimental. Et, aux yeux de sir Peter, aux yeux de tous ceux qui le fréquentent, il passe pour un jeune prodige de sagesse, de bonté et de bienfaisance.

SNAKE

Oui : sir Peter va jusqu'à jurer qu'il n'a pas son pareil en Angleterre... et, surtout, il l'exalte comme un homme à principes.

LADY SNEERWELL

En effet... et, sous le couvert des principes, l'hypocrite l'a mis entièrement dans son jeu vis-à-vis de Maria. Le pauvre Charles, lui, n'a pas d'ami dans la maison, si ce n'est, j'en ai peur, un bien puissant dans le cœur de Maria, et c'est contre celui-là que nous devons diriger nos batteries.

Entre UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE

M. Surface !

LADY SNEERWEEL, *traversant la scène.*

Faites monter. (*Le domestique sort.*) Il passe généralement chez moi à cette heure-ci. Je ne m'étonne pas qu'on me le donne pour adorateur.

Entre JOSEPH SURFACE

JOSEPH SURFACE

Ma chère lady Sneerwell, comment allez-vous aujourd'hui ?... M. Snake, votre tout dévoué.

LADY SNEERWELL

Justement, Snake venait de me plaisanter sur notre attachement réciproque ; mais je l'ai informé de nos vues réelles. Vous savez combien il nous a été utile, et, croyez-moi, il est digne de notre confiance.

JOSEPH SURFACE

Madame, je ne saurais suspecter un homme aussi plein de sens et de tact que M. Snake.

LADY SNEERWELL

Bien, bien, trêve de compliments ! Dites-moi plutôt quand vous avez vu Maria... ou, ce qui m'intéresse davantage, votre frère.

JOSEPH SURFACE

Je ne les ai vus ni l'un ni l'autre depuis notre dernière rencontre ; mais je puis vous

apprendre qu'ils ne se parlent plus. Quelques-unes de vos histoires ont produit leur effet sur Maria.

LADY SNEERWELL

Ah ! mon cher Snake, c'est à vous qu'en revient le mérite !... Mais, est-ce que les embarras de votre frère augmentent?

JOSEPH SURFACE

A tout instant. Je me suis laissé dire qu'il y avait encore eu chez lui, hier, une autre saisie judiciaire. Bref, son inconduite et son extravagance dépassent tout ce que j'ai jamais entendu raconter.

LADY SNEERWELL

Pauvre Charles!

JOSEPH SURFACE

Il est vrai, Madame; malgré ses vices, on ne peut s'empêcher de lui être sympathique. Pauvre Charles! Certainement je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de lui rendre quelque service important; car l'homme qui n'est pas touché des malheurs d'un ami, fussent-ils causés par son inconduite, mérite...

LADY SNEERWELL

Seigneur! le voilà parti avec sa morale!... Vous oubliez que vous êtes avec des amis.

JOSEPH SURFACE

Parbleu, c'est vrai!... Réservons la tirade pour sir Peter, quand je le verrai... Toutefois, c'est certainement œuvre pie d'arracher Maria à un tel libertin, qui, s'il doit

être corrigé, ne peut l'être que grâce aux qualités supérieures et au savoir-faire de milady.

SNAKE

Je crois, lady Sneerwell, que vous voici de la compagnie. Je vais aller copier la lettre dont je vous ai parlé... M. Surface, votre très obéissant serviteur!

JOSEPH SURFACE, *s'avançant vers Snake.*

Monsieur, votre tout dévoué! (*Snake sort.*) Lady Sneerwell, je suis très fâché que vous ayez mis autant de confiance en ce drôle.

LADY SNEERWELL

Pourquoi cela?

JOSEPH SURFACE

Je l'ai surpris dernièrement, et à plusieurs reprises, en conférence avec le vieux Rowley, qui fut jadis intendant de mon père, et qui, vous le savez, n'a jamais été de mes amis.

LADY SNEERWELL

Et vous pensez qu'il voudrait nous trahir?

JOSEPH SURFACE

Rien de plus probable... Croyez-moi, lady Sneerwell, ce drôle n'a pas même le courage de son infamie... Ah! Maria!

Entre MARIA

LADY SNEERWELL

Maria, ma chérie, comment allez-vous?... Qui vous amène?

MARIA

Oh! c'est un de mes soupirants, le maudit sir Benjamin Backbite, qui vient de passer chez mon tuteur, avec son odieux oncle Crabtree: aussi me suis-je esquivée, et j'ai couru ici pour les éviter.

LADY SNEERWELL

Ce n'est que cela?

JOSEPH SURFACE

Si mon frère Charles avait été de la partie, mademoiselle, peut-être n'eussiez-vous pas éprouvé tant d'émoi.

LADY SNEERWELL

Allons, voilà que vous dites des méchancetés! La vérité, plutôt, j'en jurerais, c'est que Maria vous savait ici... Mais, ma chérie, que vous a donc fait sir Benjamin, pour que vous le fuyiez ainsi?

MARIA

Oh! il n'a rien fait... il a dit : sa conversation est une satire perpétuelle contre toutes ses connaissances.

JOSEPH SURFACE

Oui, et le pire est qu'il n'y a aucun avantage à ne pas le connaître, car il maltraitera un étranger tout comme son meilleur ami; et son oncle Crabtree ne vaut pas mieux.

LADY SNEERWELL

Cependant, il faut être juste : Sir Benjamin est homme d'esprit et poëte.

MARIA

Pour moi, j'avoue, Madame, que l'esprit

perd son mérite à mes yeux, quand je le vois marcher de pair avec la méchanceté... Qu'en pensez-vous, monsieur Surface? (*Elle va à lui.*)

JOSEPH SURFACE

Certainement, mademoiselle; rire à la plaisanterie qui enfonce un trait dans le cœur d'autrui, c'est se rendre complice du mal.

LADY SNEERWELL

Bah! il n'y a pas moyen d'avoir de l'esprit sans être un peu méchant: la malice d'un bon mot est la pointe qui le fait piquer... Qu'en dites-vous, monsieur Surface?

JOSEPH SURFACE

Assurément, madame; la conversation où l'esprit de raillerie est supprimé, paraîtra toujours ennuyeuse et insipide.

MARIA

Soit, je n'irai pas discuter jusqu'à quel point la médisance est admissible; mais, chez un homme, j'en suis convaincue, elle est toujours méprisable. Nous autres, nous avons l'orgueil, l'envie, la rivalité et mille petits motifs de nous décrier mutuellement; mais, pour en venir là, il faut qu'un homme n'ait pas plus de courage qu'une femme.

Entre le DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE

Madame, Mrs Candour est en bas. Avant de descendre de voiture, elle demande si Milady est visible.

LADY SNEERWELL

Faites entrer! (*Le domestique sort.*) Cette fois, Maria, voici un caractère de votre goût; car, bien que mistress Candour soit un peu bavarde, tout le monde reconnaît que c'est la meilleure femme qu'il y ait.

MARIA

Oui, tout en affectant beaucoup de bonté et de bienveillance, elle fait plus de mal que le vieux Crabtree avec sa franche méchanceté.

JOSEPH SURFACE

C'est ma foi vrai, Lady Sneerweel : chaque fois que j'entends la conversation menacer la réputation de mes amis, je ne les crois jamais en si grand danger que lorsque Candour prend leur défense.

LADY SNEERWELL

Silence!... la voici!

Entre MRS CANDOUR

MRS CANDOUR

Ma chère Lady Sneerwell, comment allez-vous? Il y a un siècle... M. Surface, quoi de nouveau? bien qu'en vérité, il importe peu, car, sans doute, on n'apprend toujours que des médisances.

JOSEPH SURFACE

C'est tout à fait ainsi, madame.

MRS CANDOUR, *allant à Maria.*

Oh! Maria, mon enfant... Quoi! tout est-il définitivement rompu entre vous et Char-

les?... Son extravagance, je présume... La ville ne parle que de cela.

MARIA

Je suis désolée, madame, que la ville ait si peu à faire.

MRS CANDOUR

En effet, en effet, mon enfant; mais il n'y a pas moyen d'arrêter les langues. J'avoue que cette nouvelle m'a chagrinée, comme je l'ai été d'apprendre, par la même occasion, que votre tuteur, Sir Peter, et Lady Teazle ne s'entendent pas depuis quelque temps aussi bien qu'on pourrait le désirer.

MARIA

C'est une étrange impertinence au monde de s'occuper de ces choses-là!

MRS CANDOUR

Il n'est que trop vrai, mon enfant; mais qu'y faire?... Les gens veulent parler... impossible de l'empêcher. Tenez, pas plus tard qu'hier, on m'a dit que Miss Gadabout (1) s'était enfuie avec Sir Filigree Flirt (2)... Mais, Seigneur, il ne faut pas faire attention à ce que l'on entend!... bien que, à vrai dire, je le tienne de très-bonne source.

MARIA

De tels bruits sont hautement scandaleux.

MRS CANDOUR

Certes, mon enfant.... c'est honteux, honteux! Mais le monde est si méchant! au-

1. Miss Coureuse.
2. Sir Filigrane Fringant.

cune réputation ne lui échappe... Mon Dieu, voyez, qui aurait cru votre amie, Miss Prim (1), capable d'une inconséquence? Telle est pourtant la méchanceté des gens, qu'on prétend que son oncle l'a arrêtée, la semaine dernière, comme elle montait dans la malle d'York avec son maître de danse.

MARIA

Pour cela, j'en réponds, ce bruit n'a absolument rien de fondé.

MRS CANDOUR

Ah! il n'est pas fondé le moins du monde, j'en jurerais! pas plus, sans doute, que l'histoire qui circulait, le mois dernier, sur l'affaire de Mrs Festino (2) avec le colonel Cassino (3)... quoique, à vrai dire, la chose n'ait jamais été bien éclaircie.

JOSEPH SURFACE

La licence que prennent certaines gens dans leurs inventions est en vérité monstrueuse.

MARIA

Certes! mais, à mon avis, ceux qui rapportent de tels contes sont aussi coupables.

MRS CANDOUR

Assurément oui; les colporteurs de contes ne valent pas mieux que ceux qui les inventent... C'est une vieille remarque, et une grande vérité... Mais qu'y faire? comme je le disais tout à l'heure. Comment empê-

1. Miss Précieuse.
2. Mrs Banquet.
3. Le colonel Casino.

cher les gens de parler? Aujourd'hui, Mrs Clackitt m'assurait que M. et Mme Honey-Moon (1) étaient enfin redevenus de simples mortels, comme le reste de leurs connaissances. Elle donnait aussi à entendre qu'une certaine veuve, qui loge près d'ici, s'était débarrassée d'une prétendue hydropisie et avait recouvré sa taille, à l'étonnement général. Et, en même temps, Miss Tattle (2), qui était présente, affirmait que Lord Buffalo (3) avait découvert sa femme dans une maison mal famée; et que Sir Harry Bouquet et Tom Saunter (4) devaient croiser le fer à la suite d'une provocation pour la même cause... Mais, Seigneur! pensez-vous que je voudrais rapporter ces bruits?... Non, non, je le répète, les colporteurs de contes font tout autant de mal que ceux qui les inventent.

JOSEPH SURFACE

Ah! Mrs Candour, si tout le monde avait votre indulgence et votre bonté!

MRS CANDOUR

Je l'avoue, M. Surface, je ne puis supporter que l'on attaque les gens quand ils ont le dos tourné; et lorsque nos amis se trouvent embarqués dans de fâcheuses aventures, j'aime toujours à penser qu'on exagère. (*Lady Sneerwell et Maria remontent un peu.*) A propos, j'espère qu'il est faux que votre frère soit complètement ruiné?

1. M. et Mme Lune-de-Miel.
2. Miss Cancan.
3. Lord Buffle.
4. Sir Henri Bouquet et Thomas Flâneur.

JOSEPH SURFACE

Je crains que sa situation ne soit en effet bien mauvaise, madame.

MRS CANDOUR

Ah! c'est ce qu'on m'a dit... Mais il faut l'engager à ne pas se laisser abattre : tout le monde à peu près est dans la même passe... Lord Spindle, Sir Thomas Splint, le capitaine Quinze et M. Nickit... (1). Tous, m'a-t-on dit, sauteront cette semaine. De la sorte, si Charles est ruiné, il verra la moitié de ses amis ruinés aussi, et c'est là, vous savez, une consolation.

JOSEPH SURFACE

Sans doute, madame... une très grande.

Entre le DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE

M. Crabtree et Sir Benjamin Backbite. (*Il sort.*)

LADY SNEERWELL

Vous le voyez, Maria, votre adorateur vous poursuit; décidément, vous ne lui échapperez pas.

Entrent CRABTREE *et* SIR BENJAMIN BACKBITE

CRABTREE

Lady Sneerwell, je vous baise les mains... (*Il s'avance vers Mrs Candour.*) Mrs Candour,

1. Lord Fuseau, sir Thomas Esquille, le capitaine Quinze et M. Entamé.

mon neveu, Sir Benjamin Backbite !... Je ne crois pas que vous le connaissiez. Par Dieu ! madame, c'est un bel esprit et aussi un charmant poëte ; n'est-ce pas, Lady Sneerwell?

SIR BENJAMIN

Oh ! fi, mon oncle !

CRABTREE

Non, parbleu, c'est la vérité ! Je tiens pour lui, qu'il s'agisse d'un rébus ou d'une charade, contre le meilleur rimeur du royaume... Madame a-t-elle entendu parler de l'épigramme qu'il composa la semaine dernière sur l'embrasement des marabouts de Lady Frizzle (1)?... Allons, Benjamin, redites-la, ou bien la charade-impromptu que vous fîtes hier soir à la réunion de Mrs Drowzie (2). Allons donc !... votre premier est le nom d'un poisson, votre second un grand commandant de marine, et...

SIR BENJAMIN

Mon oncle, voyons... vous êtes d'une indiscrétion...

CRABTREE

Vraiment, madame, vous seriez surprise de sa facilité pour ces sortes de choses.

LADY SNEERWEEL

Je m'étonne, Sir Benjamin, que vous n'ayez jamais rien publié.

SIR BENJAMIN

A vrai dire, madame, c'est bien vulgaire

1. Lady Frisure.
2. Mrs Assoupie.

de se faire imprimer ; et, comme mes petites productions sont pour la plupart des satires et des pamphlets sur des particuliers, je trouve qu'elles se répandent davantage par les copies que je confie aux amis des personnes en jeu. (*Il s'avance vers Maria.*) Cependant, j'ai quelques élégies amoureuses que je me propose de donner au public, si mademoiselle veut me faire la faveur de les agréer.

CRABTREE

Par le ciel, mademoiselle, elles vous immortaliseront !... Vous passerez à la postérité, comme la Laure de Pétrarque ou la Sacharissa de Waller (1).

SIR BENJAMIN

Oui, mademoiselle, je pense qu'elles vous plairont, lorsque vous les verrez sur une belle page in-quarto, où un petit ruisseau limpide de texte se déroulera au milieu d'une prairie de marges ! Par le ciel, ce sera la plus élégante impression du monde !

1. François Pétrarque, célèbre poëte italien, né le 20 juillet 1304 à Arezzo, mort le 18 juillet 1374, à Arqua, près de Padoue, s'établit à 20 ans à Avignon. C'est là qu'il conçut en 1327 une passion sans espoir pour la belle Laure de Noves, qui mourut de la peste en 1348, et dont l'image, toujours vivante dans son cœur, lui inspira ses plus belles œuvres, jusqu'à rendre immortellement unis les noms du poëte et de son idole.

Edmond Waller, poëte anglais, né en 1605 à Coleshill (Hertford), mort en 1687, célébra dans ses vers, sous le nom de Sacharissa, lady Dorothée Sidney, fille aînée du comte de Leicester, qu'il chercha vainement à épouser lorsqu'il eut perdu sa première femme (1639). Rebuté par elle, il contracta un second mariage avec une beauté moins inhumaine, qui lui donna treize enfants !

CRABTREE, *allant à Mrs Candour.*

Mais, mesdames, au fait... connaissez-vous les nouvelles ?

MRS CANDOUR

Quoi, monsieur, voulez-vous parler du bruit de...?

CRABTREE

Non, madame, ce n'est pas cela... Miss Nicely (1) va se marier avec son valet de pied.

MRS CANDOUR

Pas possible !

CRABTREE

Demandez à Sir Benjamin.

SIR BENJAMIN

C'est la pure vérité, madame ; tout est réglé, et l'on a commandé les livrées de noces.

CRABTREE

Oui... et l'on dit qu'il y avait à cela de fort pressants motifs.

LADY SNEERWELL

En effet, j'ai déjà eu vent de la chose.

MRS CANDOUR

Cela ne peut être... et je m'étonne qu'on puisse ajouter foi à une pareille histoire sur le compte d'une demoiselle aussi sage que Miss Nicely.

SIR BENJAMIN

Mon Dieu, madame, voilà ce qui l'a fait croire tout de suite. Elle a toujours été si

1. Miss Scrupuleuse.

prudente et si réservée, que tout le monde était certain qu'il y avait quelque anguille sous roche.

Mrs CANDOUR

Eh bien, sûrement, une médisance est aussi fatale à la considération d'une sage personne de son acabit qu'une fièvre l'est d'ordinaire aux tempéraments les plus robustes. Mais il y a une sorte de réputation chétive et maladive, qui est toujours souffreteuse, et qui cependant survit aux réputations plus solides de cent prudes.

SIR BENJAMIN

C'est vrai, madame, il y a des malades de réputation aussi bien que de constitution; qui, ayant conscience de leur faiblesse, évitent le moindre souffle d'air, et suppléent à la force vitale par le soin et la circonspection.

Mrs CANDOUR

Oui, mais il ne peut y avoir dans tout cela qu'une méprise. Vous savez, Sir Benjamin, que les circonstances les plus insignifiantes peuvent souvent donner naissance aux bruits les plus graves.

CRABTREE

A qui le dites-vous, madame?.. Savez-vous comment Miss Piper (1) en vint à perdre, l'été dernier, à Tunbridge (2), et son amant et sa réputation?... Sir Benjamin, vous en souvenez-vous?

1. Miss Siffleuse.
2. Tonnepont.

SIR BENJAMIN

Oh ! parbleu !... l'incident le plus bizarre !

LADY SNEERWELL

Comment cela se fit-il, je vous prie ?

CRABTREE

Eh bien, un soir, à la réunion de Mrs Ponto, la conversation vint à rouler sur l'acclimatation des moutons de la Nouvelle-Écosse. Une jeune dame de la compagnie se mit à dire : « Je sais des exemples à ce sujet ; car miss Letitia Piper, une de mes cousines germaines, a une brebis de la Nouvelle-Écosse qui à mis bas deux jumeaux. — Comment ! s'écria la vieille douairière Dundizzy (1) (qui, vous le savez, est sourde comme un pot), miss Piper a eu deux jumeaux ? » Cette méprise, comme bien vous pensez, jeta tout le monde dans un accès de rire. Le lendemain, cependant, partout où l'histoire fut rapportée, et, au bout de quelques jours, dans toute la ville, on croyait que miss Letitia Piper était réellement accouchée d'un beau garçon et d'une fille. En moins d'une semaine, il se trouva des gens capables de nommer le père et la ferme où les bébés avaient été mis en nourrice.

LADY SNEERWELL

C'est étrange, en vérité !

CRABTREE

Le fait est positif, je vous assure... (*Il s'avance vers Surface.*) Parbleu, Monsieur

1. Importune-Étourdie.

Surface, est-il vrai que votre oncle, sir Oliver, nous revienne?

JOSEPH SURFACE

Pas que je sache, en vérité, monsieur.

CRABTREE

Il est resté longtemps aux Indes-Orientales. Vous devez à peine vous le rappeler, je crois?... Triste réconfort, à son retour, d'apprendre comment votre frère s'est conduit!

JOSEPH SURFACE

Charles a été imprudent, monsieur, à coup sûr; mais j'espère qu'aucun officieux n'aura déjà été prévenir sir Oliver contre lui. Il peut s'amender.

SIR BENJAMIN

Assurément oui; pour moi, je ne l'ai jamais cru si complétement dénué de principes qu'on le prétend; et, bien qu'il ait perdu tous ses amis, je me suis laissé dire que personne n'était mieux vu des Juifs.

CRABTREE

Parbleu, c'est vrai, mon neveu! Si la Vieille-Juiverie (1) formait un arrondissement, je pense que Charles en serait maire: personne n'y est plus populaire, palsambleu! Je sais qu'il paye autant d'annuités que la Tontine irlandaise (2) et que, toutes les fois qu'il est malade, on dit des

1. Quartier de Londres habité par les Juifs.
2. Compagnie d'assurances sur la vie, payant redevance à l'Etat.

prières pour le rétablissement de sa santé dans toutes les synagogues.

SIR BENJAMIN

Cependant personne ne mène un plus grand train de vie. On m'a conté que, lorsqu'il traite ses amis, il se met à table avec une douzaine de répondants, une vingtaine de fournisseurs dans son antichambre, et un garde de commerce derrière la chaise de chaque convive.

JOSEPH SURFACE

Cela peut être divertissant pour vous, Messieurs, mais c'est ménager bien peu les sentiments d'un frère.

MARIA, *à part.*

Leur méchanceté est intolérable. (*Haut, s'avançant.*) Lady Sneerwell, je dois vous souhaiter le bonjour : je suis un peu indisposée. (*Elle sort.*)

MRS CANDOUR

Oh ! chère petite, elle pâlit étrangement.

LADY SNEERWELLL

Je vous en prie, Mrs Candour, suivez-la : elle peut avoir besoin de vous.

MRS CANDOUR

Oui, de tout mon cœur, madame... Pauvre chère enfant, qui sait dans quelle position elle est, peut-être ! (*Elle sort.*)

LADY SNEERWELL

C'est tout simplement qu'elle ne pouvait supporter d'entendre railler Charles, malgré leur brouille.

SIR BENJAMIN

Le *penchant* (1) de la jeune demoiselle est évident.

CRABTREE

Mais, Benjamin, il ne faut pas abandonner la partie pour cela : suivez-la, et remettez-la en belle humeur. Récitez-lui quelques-uns de vos vers. Venez, je vous assisterai.

SIR BENJAMIN, *allant à Surface.*

Monsieur Surface, je n'ai pas eu l'intention de vous blesser; mais comptez bien que votre frère est totalement ruiné. (*Il passe de l'autre côté.*)

CRABTREE, *allant à Surface.*

Mon Dieu, oui! ruiné autant qu'il est possible !... à ne pas pouvoir trouver une guinée! (2) (*Il passe de l'autre côté.*)

SIR BENJAMIN, *allant à Surface.*

Et tout ce qui était meuble a été vendu, m'a-t-on dit... (*Il passe de l'autre côté.*)

CRABTREE, *même jeu.*

J'ai vu quelqu'un qui y était... Plus rien, que quelques bouteilles vides, dont on n'a pas voulu, et les portraits de famille qui, je crois, sont enchâssés dans les boiseries. (*Il passe.*)

SIR BENJAMIN. *même jeu.*

Et je suis très affligé, aussi, d'entendre sur son compte de fâcheuses histoires. (*Fausse sortie.*)

1. Le mot est en français dans l'original.
2. Pièce d'or anglaise valant 26 fr. 25 c. de notre monnaie.

CRABTREE

Oh ! il a fait certaines choses qui n'étaient pas à faire, c'est certain. (*Fausse sortie.*)

SIR BENJAMIN, *revenant.*

Mais, cependant, comme il est votre frère...

CRABTREE, *revenant.*

Nous vous dirons tout une autre fois. (*Sortent Crabtree et sir Benjamin.*)

LADY SNEERWELL

Ah ! ah ! c'est bien dur pour eux de lâcher un homme avant de l'avoir coulé à fond.

JOSEPH SURFACE

Et je crois, madame, que leurs méchancetés n'étaient pas plus de votre goût que de celui de Maria.

LADY SNEERWELL

Je crains que son cœur ne soit engagé plus avant que nous le pensions. Mais la famille doit venir ici ce soir, de sorte que vous pouvez aussi bien dîner où vous êtes, et nous aurons occasion de faire des remarques plus étendues. En attendant, je vais aller préparer mes plans malicieux, et vous, vous étudierez votre morale. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Chez sir Peter.

Entre SIR PETER

SIR PETER

Quand un vieux célibataire épouse une jeune femme, que doit-il attendre ? Il y a

aujourd'hui six mois que lady Teazle m'a fait le plus heureux des hommes... et j'ai été depuis le plus misérable chien du monde. Nous nous querellâmes un peu en allant à l'église, et nous en étions venus à une dispute en règle avant que les cloches eussent fini de sonner. Je faillis plus d'une fois être étouffé par la bile pendant la lune de miel, et j'avais perdu tout agrément ici-bas que mes amis me félicitaient encore. Pourtant mon choix était prudent... Une jeune fille élevée exclusivement à la campagne, qui n'avait jamais connu de luxe au-delà d'une robe de soie, ni d'autre divertissement que le grand bal annuel à l'occasion des courses. Eh bien ! maintenant, elle figure dans toutes les extravagantes fantaisies de la mode, à Londres, avec autant d'aisance et de grâce que si elle n'avait jamais vu un buisson ou une plate-bande en dehors de Grosvenor-Square (1)! Je suis la risée de toutes mes connaissances, et accommodé dans les journaux. Elle dissipe ma fortune et contrarie tous mes goûts ; mais le pis, c'est que je l'aime, j'en ai peur; sans cela, je ne supporterais jamais tant d'avanies. Par exemple, je ne pousserai pas la faiblesse jusqu'à en convenir.

1. Un des principaux squares de Londres, orné de la statue équestre de Georges Ier, rendez-vous du monde élégant qui habite aux environs et à qui en est réservée la jouissance particulière. Les squares de Londres se distinguent des *parks* ou promenades publiques, en ce qu'ils sont affectés seulement à l'usage des habitants des maisons qui les entourent.

Entre ROWLEY

ROWLEY

Oh ! sir Peter, votre serviteur : comment cela va-t-il, monsieur?

SIR PETER

Très mal, maître Rowley, très mal. Je n'éprouve que revers et contrariétés.

ROWLEY

Que peut-il vous être arrivé depuis hier?

SIR PETER

Belle question à un homme marié !

ROWLEY

Assurément, sir Peter, ce n'est pas madame qui peut vous causer de la peine.

SIR PETER

Quoi ! vous a-t-on dit qu'elle fût morte ?

ROWLEY

Allons, allons, sir Peter, vous l'aimez, bien que vos deux caractères ne s'accordent pas exactement.

SIR PETER

Mais la faute en est à elle seule, maître Rowley. Je suis, quant à moi, l'homme le plus débonnaire du monde, et je déteste un esprit contrariant : c'est ce que je lui dis cent fois par jour.

ROWLEY

En vérité !

SIR PETER

Oui ! et le plus singulier, dans toutes nos disputes, c'est toujours elle qui a tort ! Mais lady Sneerwell, et la séquelle que ma femme rencontre chez elle, encouragent ses mau-

vaises tendances. De plus, pour compléter mon tourment, Maria, ma pupille, sur qui je devrais avoir l'autorité d'un père, est décidée aussi à faire la rebelle, et refuse obstinément l'époux que je lui destine depuis longtemps — avec l'intention, je suppose, de se donner à son libertin de frère.

ROWLEY

Vous savez, monsieur, que j'ai toujours pris la liberté de différer d'avis avec vous sur le compte de ces deux jeunes messieurs. Je désire seulement que vous ne soyez jamais déçu dans votre opinion sur l'aîné. Quant à Charles, j'en réponds sur ma vie! il réparera ses fautes. Leur digne père, jadis mon honoré maître, était presque aussi fou à cet âge : cependant, quand il mourut, il ne laissa pas de cœur aussi bon que le sien, pour déplorer sa perte.

SIR PETER

Vous êtes dans l'erreur, maître Rowley. A la mort de leur père, comme vous savez, je leur servis en quelque sorte de tuteur à tous deux, jusqu'à ce que la générosité tout orientale de leur oncle, sir Oliver, les eût faits de bonne heure indépendants : par conséquent, personne n'a eu plus d'occasions de les juger, et je ne me suis jamais trompé de ma vie. Joseph est vraiment un modèle pour les jeunes gens de l'époque. C'est un homme à principes et qui se règle sur les principes qu'il professe; mais, quant à l'autre, je vous le garantis, s'il a hérité quelque grain de vertu, il l'a dissipé

avec le reste de sa part de succession. Ah! mon vieil ami, sir Oliver, sera profondément mortifié, quand ilverra quel triste emploi a été fait d'une partie de ses libéralités

ROWLEY

Je suis fâché de vous trouver aussi mal disposé pour le jeune homme, dans des circonstances qui peuvent décider de son sort. Je vous apporte des nouvelles qui vous surprendront beaucoup.

SIR PETER

Comment! parlez.

ROWLEY

Sir Oliver est arrivé : il est actuellement à Londres.

SIR PETER

Ah! bah! vous m'étonnez fort! Je pensais que vous ne l'attendiez pas ce mois-ci.

ROWLEY

En effet, mais sa traversée a été remarquablement rapide.

SIR PETER

Parbleu, je serai enchanté de voir mon vieil ami. Il y a seize ans que nous nous sommes quittés... Nous avons passé plus d'une journée ensemble... Mais nous recommande-t-il toujours de ne pas informer ses neveux de son arrivée?

ROWLEY

Très formellement. Il a l'intention, avant de se faire connaître, d'éprouver quelque peu leurs sentiments.

SIR PETER

Ah! il n'y a pas besoin d'expédients pour

se renseigner sur leur valeur... Toutefois, il en fera à sa guise... Mais, dites-moi, sait-il que je suis marié?

ROWLEY

Oui, et il lui tarde de vous féliciter.

SIR PETER

C'est cela! comme nous buvons à la santé d'un ami poitrinaire! Ah! Oliver se moquera de moi. Nous avions coutume de rire du mariage ensemble : lui, il est resté fidèle à son texte. Mais il doit descendre chez moi, pourtant... Je vais sur-le-champ donner des ordres pour le recevoir. Seulement, maître Rowley, pas un mot de mes disputes continuelles avec lady Teazle.

ROWLEY

Soyez tranquille.

SIR PETER

Oui, car je ne pourrais pas supporter les plaisanteries de Noll (1). Je lui donnerai donc à penser, Dieu me pardonne! que nous sommes le couple le plus fortuné.

ROWLEY

Je vous comprends; mais alors il faut que vous preniez bien garde de vous quereller tant qu'il sera ici.

SIR PETER

Parbleu, il le faut en effet... et c'est impossible! Ah! maître Rowley, quand un vieux célibataire épouse une jeune femme, il mérite... Non... le crime porte avec soi son châtiment! (*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE

1 Abréviation familière d'Olivier.

ACTE II

SCÈNE I

Un appartement chez sir Peter Teazle.

Entrent LADY TEAZLE *et* SIR PETER.

SIR PETER

Lady Teazle, lady Teazle, je ne le souffrirai pas!

LADY TEAZLE

Sir Peter, sir Peter, vous pouvez le souffrir ou non, comme il vous plaira; mais j'ai le droit d'agir en tout à ma guise et, qui plus est, j'en ai la volonté. Oui! quoique j'aie été élevée à la campagne, je sais très bien que les femmes du monde, à Londres, n'ont de comptes à rendre à personne, une fois mariées.

SIR PETER

Fort bien, madame, fort bien! Ainsi, un mari ne doit avoir aucune influence, aucune autorité?

LADY TEAZLE

De l'autorité? Certainement non... Si vous désiriez avoir de l'autorité sur moi, il fallait m'adopter, et non m'épouser : vous étiez bien assez vieux pour le faire.

SIR PETER

Assez vieux!... Oui... c'est cela. Allez, allez, lady Teazle, quoique vous puissiez

me rendre la vie malheureuse avec votre caractère, je ne me laisserai pas ruiner par vos extravagances.

LADY TEAZLE

Mes extravagances ! Je ne suis certainement pas plus extravagante qu'il ne convient à une femme du monde.

SIR PETER

Non, non, madame, vous ne gaspillerez plus des sommes folles pour l'entretien d'un luxe insensé. Vive Dieu ! vous dépensez autant d'argent pour garnir votre boudoir de fleurs en hiver qu'il en faudrait pour changer le Panthéon en serre, et donner une *fête champêtre* (1) à Noël.

LADY TEAZLE

Mon Dieu, sir Peter, est-ce ma faute si les fleurs sont chères dans la froide saison ? Prenez-vous-en au climat, et non pas à moi. Pour mon compte, je voudrais que le printemps durât toute l'année, faisant pousser des roses sous nos pas !

SIR PETER

Palsambleu ! madame... si vous aviez été élevée à cela, je ne m'étonnerais pas de vous entendre parler ainsi; mais vous oubliez quelle était votre position quand je vous épousai.

LADY TEAZLE

Non, non, je ne l'oublie pas : elle était fort désagréable; sans cela, je ne vous eusse jamais accepté pour mari.

1. En français dans le texte

SIR PETER

Oui, oui, madame, vous étiez alors d'un style quelque peu plus humble : la fille d'un simple gentilhomme campagnard. Rappelez-vous, lady Teazle, quand je vous vis pour la première fois assise à votre métier, en jolie robe d'indienne, avec un trousseau de clefs au côté ; vos cheveux roulés en bandeaux unis, et votre appartement tout tendu de fruits en tapisserie, ouvrage de vos mains.

LADY TEAZLE

Oh ! oui, je m'en souviens très bien... Singulière existence que je menais !... Mes occupations journalières étaient d'inspecter la laiterie, surveiller la basse-cour, tenir le livre de ménage, — et peigner le bichon de ma tante Déborah.

SIR PETER

Oui, oui, madame, c'était bien cela.

LADY TEAZLE

Et puis, vous savez, mes amusements du soir ? Dessiner des patrons de manchettes, que je n'avais pas de quoi broder ; jouer au *nain jaune* (1) avec le vicaire ; lire un roman à ma tante, ou bien rester clouée à tapoter sur une vieille épinette, pour endormir mon père, après une chasse au renard. (*Elle passe de l'autre côté.*)

SIR PETER

Je suis enchanté que vous ayez si bonne

1. Le texte porte : jouer *à la papesse Jeanne*. C'est l'équivalent de notre nain jaune.

mémoire. Oui, madame, tels étaient les plaisirs auxquels je vous enlevai. Mais, maintenant, il vous faut votre carrosse à six places et trois laquais poudrés devant votre chaise à porteurs; et, en été, une paire de poneys blancs pour vous mener à Kensington-Gardens (1). Vous ne vous souvenez plus du tout, je suppose, du temps où vous étiez heureuse de monter en croupe, derrière le sommelier, sur un cheval de trait à queue écourtée.

LADY TEAZLE

Non... j'affirme que je ne l'ai jamais fait : je nie le sommelier et le cheval de trait.

SIR PETER

Voilà, madame, quelle était votre position; et qu'ai-je fait de vous? Une dame élégante, riche, titrée; en un mot, je vous ai faite ma femme.

LADY TEAZLE

Eh bien, alors, il ne vous reste plus qu'une chose à faire pour mettre le comble à ce que je vous dois, et c'est de me faire....

SIR PETER

Ma veuve, je suppose?

LADY TEAZLE

Hem! hem!

SIR PETER

Je vous remercie, madame... Mais ne vous flattez pas trop; car, bien que vos méchants

1. Jardin public très fréquenté. Avec Hyde-Park, Regent's-Park et Victoria-Park, un des rendez-vous de la haute société et du monde élégant à Londres.

procédés puissent troubler la paix de mon âme, ils n'iront pas jusqu'à me faire mourir de chagrin, je vous le promets. Toutefois, je ne vous en suis pas moins obligé du compliment. (*Il passe de l'autre côté.*)

LADY TEAZLE

Aussi, pourquoi prenez-vous à tâche de m'être à ce point désagréable, et de me contrarier dans toutes mes petites dépenses élégantes ?

SIR PETER

Vive Dieu! madame, je le répète, faisiez-vous quelques-unes de ces petites dépenses élégantes avant de m'épouser ?

LADY TEAZLE

Mon Dieu, Sir Peter, voudriez-vous que votre femme ne suivît pas la mode?

SIR PETER

La mode, en vérité ! Qu'aviez-vous à faire avec la mode avant notre mariage ?

LADY TEAZLE

Et moi, j'aurais cru que vous eussiez été bien aise de voir votre femme réputée une femme de goût.

SIR PETER

Bon... nous y revoilà... le goût... Sacrebleu ! madame, vous n'aviez pas de goût en m'épousant !

LADY TEAZLE

C'est bien vrai, par exemple, Sir Peter ; et, après vous avoir donné ma main, certes je ne devrais jamais plus y préten-

dre!... Mais à présent, Sir Peter, puisque nous avons terminé notre dispute quotidienne, je présume que je puis me rendre à mon rendez-vous chez Lady Sneerwell ?

SIR PETER

Ah! oui, autre précieux détail... une charmante collection d'amis que vous avez recrutés là.

LADY TEAZLE

Comment! Sir Peter, ce sont tous gens de qualité et de fortune, et singulièrement jaloux de réputation.

SIR PETER

Oui, parbleu, ils sont furieusement jaloux de réputation, car, en dehors d'eux-mêmes, ils n'en souffrent à personne!... Quelle engeance! Ah! plus d'un misérable a été traîné sur la claie qui le méritait moins que ces propagateurs de faux bruits ces inventeurs de médisances et ces tondeurs de réputations!

LADY TEAZLE

Eh quoi! voudriez-vous restreindre la liberté de la parole?

SIR PETER

Ah! ils vous ont rendue tout aussi méchante que n'importe qui de leur société.

LADY TEAZLE

Mais, je crois que j'y tiens mon rang avec assez de grâce.

SIR PETER

De la grâce, en vérité!

LADY TEAZLE

Seulement, je proteste que je ne mets aucune méchanceté dans mes attaques... Quand je dis une malice, ce n'est que par pure plaisanterie; et je tiens pour de bonne guerre qu'on me rende exactement la pareille... Mais, Sir Peter, vous savez que vous avez promis aussi d'aller chez Lady Sneerwell?

SIR PETER

Bien, bien, j'y passerai, ne fût-ce que pour veiller sur ma réputation.

LADY TEAZLE

S'il en est ainsi, hâtez-vous de me suivre, ou vous arriverez trop tard. Adieu donc! (*Elle sort.*)

SIR PETER

Voilà... j'ai bien réussi avec mes remontrances soigneusement préparées!... Cependant, de quel air charmant elle me contredit sans cesse, et qu'elle est séduisante dans le mépris qu'elle montre pour mon autorité! Oui, quoique je ne puisse faire qu'elle m'aime, ce m'est une grande satisfaction de me quereller avec elle; et je crois qu'elle ne paraît jamais si pleine d'attraits que lorsqu'elle fait tout son possible pour me tourmenter. (*Il sort.*)

SCÈNE II

Chez Lady Sneerwell. — Des invités sont assis à des tables de jeu au fond du théâtre.

LADY SNEERWELL, MRS CANDOUR, CRABTREE, SIR BENJAMIN BACKBITE *et* JOSEPH SURFACE, *sur le devant de la scène; laquais pour servir du thé, etc.*

LADY SNEERWELL

Si, positivement, nous voulons l'entendre.

JOSEPH SURFACE

Oui, oui, l'épigramme, à toute force !

SIR BENJAMIN

Oh ! n'insistez pas, mon oncle ! c'est une pure bagatelle.

CRABTREE

Du tout, du tout ; par Dieu ! c'est très habilement fait pour un impromptu.

SIR BENJAMIN

Mais, mesdames, il faut que vous connaissiez dans quelle circonstance... Sachez donc qu'un jour de la semaine dernière, comme Lady Bettly Curricle (1) prenait... la poussière à Hyde-Park, dans une sorte de phaéton minuscule, elle me demanda quelques vers sur ses poneys ; là-dessus je

1. Lady Elisabeth Cabriolet.

tirai mon portefeuille, et en un instant j'avais écrit ceci :

Non, jamais on ne vit deux poneys aussi beaux !
Près des autres, manants, ce sont des damoiseaux.
Je puis leur décerner ce titre sans conteste :
Leur queue est aussi longue, et leur pied aussi leste (1).

CRABTREE

Voyez, mesdames, composé en un clin d'œil, et à cheval, encore !

JOSEPH SURFACE

Un véritable Apollon équestre... ma foi, Sir Benjamin !

SIR BENJAMIN

Oh ! cher monsieur ! vétilles, vétilles...

Entrent MARIA *et* LADY TEAZLE

MRS CANDOUR

J'en veux une copie.

LADY SNEERWELL

Lady Teazle, j'espère que nous verrons Sir Peter ?

LADY TEAZLE

Je crois qu'il ne tardera pas à venir vous présenter ses hommages, madame.

LADY SNEERWELL

Maria, ma chérie, vous paraissez triste. Allons, vous ferez bien une partie de piquet avec M. Surface ?

1. Tout le sel de cette mauvaise épigramme est dans la comparaison de la queue et du jarret souple des poneys avec la *queue*, ou longue tresse de cheveux, et l'allure sautillante, empressée, des incroyables de l'époque.

MARIA

Je prends fort peu de plaisir aux cartes... Cependant, je ferai comme il vous plaira, madame. (*Elle remonte au fond avec Lady Sneerwell et Surface.*)

LADY TEAZLE, *à part.*

Je suis étonnée que M. Surface s'en aille jouer avec elle : je pensais qu'il aurait saisi cette occasion de me parler, avant l'arrivée de Sir Peter.

MRS CANDOUR, *s'avançant avec tous les autres.*

Tenez, je veux mourir ! mais vous êtes si médisants, que je renie votre société.

LADY TEAZLE

Qu'y a-t-il, Mrs Candour ?

MRS CANDOUR

Ils ne veulent pas convenir de la beauté de notre amie, Miss Vermillion (1).

LADY SNEERWELL, *redescendant.*

Oh ! certainement, c'est une jolie femme.

CRABTREE

Je suis enchanté que vous le pensiez, madame.

MRS CANDOUR

Elle a un teint charmant, des couleurs aussi fraîches...

LADY TEAZLE, *passant de l'autre côté.*

Oui, quand elles sont fraîchement mises.

MRS CANDOUR

Oh ! fi ! Je jurerais que ses couleurs sont naturelles : je les ai vues venir et s'en aller.

1. Miss Vermillon

LADY TEAZLE

Je crois bien, madame : elles disparaissent la nuit et reviennent le matin.

MRS CANDOUR

Ah! ah! ah! que je déteste vous entendre parler de la sorte... Mais assurément, au moins, sa sœur est... ou *était* très jolie.

CRABTREE

Qui? Mrs Evergreen (1)? Oh! bon Dieu, elle a cinquante-six ans comme un jour!

MRS CANDOUR

Allons, positivement, vous lui faites du tort : elle en a cinquante-deux ou cinquante-trois, tout au plus... et je ne crois pas qu'elle en montre davantage.

SIR BENJAMIN

Ah! il n'y a pas moyen de juger sur la mine, à moins que quelqu'un ait pu voir sa figure.

LADY SNEERWELL

Voyons, voyons, si Mrs Evergreen se donne quelque mal pour réparer les ravages du temps, vous avouerez qu'elle y met beaucoup d'adresse; et cela vaut certainement mieux que la façon négligée dont la veuve Ochre calfate ses rides.

SIR BENJAMIN

Non, voyez-vous, Lady Sneerwell, vous êtes dure pour la veuve. Allons, allons, ce n'est pas qu'elle se farde trop mal... mais, quand elle a terminé son visage, elle le raccorde si inhabilement avec le cou qu'elle

1. Mme Toujours verte.

semble une statue restaurée, où le connaisseur peut reconnaître tout de suite une tête moderne sur un tronc antique.

CRABTREE

Ah ! ah ! ah ! Bien dit, mon neveu. (*Les domestiques servent aux acteurs du café, etc., et attendent derrière eux.*)

MRS CANDOUR

Ah ! ah ! ah ! Tenez, vous me forcez à rire ; mais je vous jure que vous me le paierez... Que pensez-vous de Miss Simper (1) ?

SIR BENJAMIN

Mais, qu'elle a de très belles dents.

LADY TEAZLE

Oui, et pour cette raison, quand elle n'est en train ni de parler, ni de rire (ce qui arrive bien rarement), elle ne ferme jamais complètement la bouche, mais la laisse toujours pour ainsi dire entrebâillée... comme ceci. (*Elle montre ses dents.*)

MRS CANDOUR

Pouvez-vous bien être aussi méchante !

LADY TEAZLE

Du tout, et, je l'avoue même, cela vaut mieux que de prendre, comme Mrs Prim, autant de mal pour dissimuler ses brèches de devant. Celle-ci ferme la bouche jusqu'à lui donner exactement l'aspect de l'ouverture d'un tronc pour les pauvres, et toutes ses paroles semblent s'échapper de travers, en quelque sorte... comme ceci... (*L'imitant.*)

1. Qui sourit avec affectation.

« Comment allez-vous, madame?... Oui, madame. »

LADY SNEERWELL

A merveille, Lady Teazle! Je constate que vous ne manquez pas de sévérité.

LADY TEAZLE

Pour défendre une amie, ce n'est que justice. Mais voici Sir Peter, notre rabat-joie. (*Elle va à Sir Benjamin.*)

Entre SIR PETER TEAZLE.

SIR PETER

Mesdames, votre tout dévoué. (*A part.*) Dieu me pardonne, la bande est au grand complet! A chaque mot, je parie, une réputation sur le carreau...

MRS CANDOUR

Je suis heureuse que vous soyez venu, Sir Peter. Ce qu'ils ont dit de méchancetés!... Ils ne veulent reconnaître de mérites à personne.

SIR PETER

Voilà qui doit bien vous affliger, en vérité, Mrs Candour!

MRS CANDOUR

Ils n'admettent pas même le bon naturel de notre amie, Mrs Pursy (1).

LADY TEAZLE

Quoi! la grosse douairière qui était à la dernière soirée de Mrs Quadrille?

MRS CANDOUR

Voyons, il n'y a que son embonpoint qui

1. Mrs Poussive.

fait son malheur; et, quand elle se donne tant de mal pour s'en débarrasser. vous devriez ne pas la plaisanter.

LADY SNEERWELL

C'est, ma foi, bien vrai.

LADY TEAZLE

Oui, je sais qu'elle ne vit guère que de boissons acides et de petit lait; elle se lace au moyen de poulies; et souvent, dans les plus brûlantes après-midis de l'été, on pent la voir sur un petit poney trapu, les cheveux relevés au-dessus de la nuque comme la tresse d'un tambour, qui s'essouffle à faire au grand trot le tour du Ring (1).

MRS CANDOUR

Je vous remercie de la défendre, Lady Teazle.

SIR PETER, *à part.*

Oui, jolie défense, ma foi!

MRS CANDOUR

Sir Benjamin, lui, est aussi mordant que Miss Sallow (2).

CRABTREE

Oui, en voilà une que j'admire avec ses prétentions à la critique... une pauvre fille gauche et niaise, la plus disgraciée qu'il y ait!

MRS CANDOUR

Voyons, voyons, vous ne devriez pas être aussi dur. Miss Sallow d'abord me tient de

1. Enceinte où l'on exerce les chevaux, ce que nous appelons manège ou piste.
2. Miss Blême.

près par alliance, et puis, en ce qui la concerne, elle a droit à la plus grande indulgence. Permettez-moi de vous le dire, il y a bien des traverses à éprouver pour une femme qui essaye de se poser en jeune fille à trente-six ans.

LADY SNEERWELL

Eh bien, là, vrai, elle est encore jolie; et, quant à la faiblesse de sa vue, si l'on considère qu'elle lit beaucoup le soir, il n'y a pas lieu de s'en étonner.

MRS CANDOUR

Non plus que de ses manières; ma parole, je les trouve particulièrement gracieuses, en songeant qu'elle n'a jamais reçu la moindre éducation : vous savez que sa mère était une marchande de modes galloise (1), et son père un raffineur de Bristol.

SIR BENJAMIN

Ah! vous êtes là deux qui êtes trop bonnes !

SIR PETER, *à part.*

Oui, d'une bonté enragée! Merci de moi, traiter ainsi leur propre parente!

SIR BENJAMIN

Et Mrs Candour n'est pas moins indulgente.

MRS CANDOUR

Certes, on ne me verra jamais faire chorus pour tourner une amie en ridicule, et c'est ce que je ne me lasse de répéter à ma

1. Du pays de Galles. Equivalent de notre Auvergne.

cousine Ogle (1), dont vous connaissez tous les prétentions à la critique en fait de beauté.

CRABTREE

Oh ! par exemple ! elle-même possède la plus singulière physionomie que j'aie jamais vue ; c'est un assemblage de tous les types des différents pays du globe.

SIR BENJAMIN

C'est vrai ! Ainsi, elle a un front irlandais (2)...

CRABTREE

Des cheveux d'Écossaise (3)...

SIR BENJAMIN

Un nez hollandais (4)...

CRABTREE

Des lèvres autrichiennes (5)...

SIR BENJAMIN

Un teint d'Espagnole (6)....

CRABTREE

Et des dents *à la Chinoise* (7)...

SIR BENJAMIN

En somme, sa tête ressemble à une *table d'hôte* (8) de Spa, où il n'y a pas deux convives qui soient de la même nation.

1. Miss Œillade.
2. C'est-à-dire un front bas.
3. Couleur filasse.
4. Déprimé.
5. Epaisses.
6. Basané.
7. Noires. (Le mot souligné est en français dans le texte.)
8. L'expression française est dans le texte.

CRABTREE

Ou bien à un congrès à l'issue d'une guerre générale, où toutes les parties, même les yeux, semblent avoir un intérêt différent; son nez et son menton, seuls, sont capables de s'entendre.

MRS CANDOUR

Ah! ah! ah!

SIR PETER, *à part.*

Merci de ma vie! une personne chez laquelle ils dînent deux fois par semaine.

MRS CANDOUR

Allons, voyons, vous poussez vraiment la raillerie trop loin... Permettez-moi de vous dire que Mrs Ogle...

SIR PETER, *allant à elle.*

Madame, madame, je vous demande pardon... impossible d'arrêter ces bons messieurs. Mais, quand je vous aurai dit, Mrs Candour, que la dame qu'ils sont en train d'arranger est une de mes amies intimes, j'espère que vous voudrez bien ne pas vous mêler de la défendre. (*Mrs Candour s'agite sur sa chaise.*)

LADY SNEERWELL

Ah! ah! ah! Bien dit, sir Peter! mais vous êtes un homme terrible... trop flegmatique pour railler vous-même, et trop maussade pour souffrir de l'esprit aux autres.

SIR PETER

Ah! madame, le véritable esprit est plus proche parent de la bonté que vous ne semblez le croire.

LADY TEAZLE

En effet, sir Peter : je crois qu'ils sont si proches parents qu'on ne pourra jamais les unir.

SIR BENJAMIN

On les supposerait plutôt mari et femme, à les voir si rarement d'accord.

LADY TEAZLE

Sir Peter, voyez-vous, est tellement ennemi de la médisance qu'il en soumettrait volontiers, je gage, la répression au Parlement.

SIR PETER

J'en atteste le ciel, madame, si l'on venait à considérer la chasse aux réputations comme aussi grave que le braconnage sur les propriétés, et si l'on votait une loi pour préserver l'honneur, de même que le gibier, je crois que plus d'une personne en saurait gré au Parlement.

LADY SNEERWELL

Mon Dieu, sir Peter, voudriez-vous nous dépouiller de nos privilèges?

SIR PETER

Parfaitement, Madame; de la sorte, nul n'oserait se permettre de détruire les réputations et de perdre l'honneur des gens, sauf les vieilles filles jurées et les veuves sans espoir.

LADY SNEERWELL

Allez, vous êtes un monstre!

MRS CANDOUR

Mais, assurément, vous ne voudriez pas

déployer autant de sévérité contre ceux qui se bornent à rapporter ce qu'ils ont entendu dire ?

SIR PETER

Si, Madame, pour ceux-là aussi, je voudrais une loi comme en matière de commerce (1). Toutes les fois qu'une médisance étant lancée, on ne pourrait en retrouver l'auteur, je voudrais que les parties lésées eussent leur recours légitime contre chacun des endosseurs. (*Entre un domestique, qui lui parle bas.*)

CRABTREE

Eh bien, pour moi, j'estime qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

LADY SNEERWELL

Venez-vous, mesdames, jouer aux cartes dans le salon à côté ?

SIR PETER, *au domestique.*

Je suis à eux dans la minute. (*A part.*) Esquivons-nous. (*Le domestique sort.*)

LADY SNEERWELL

Sir Peter, vous n'allez pas nous quitter ?

SIR PETER

Vous m'excuserez, Madame ; une affaire particulière me réclame. Mais je laisse ma réputation derrière moi. (*Il sort.*)

SIR BENJAMIN

Eh bien, vrai, lady Teazle, votre mari

1. En France, d'après une doctrine et une jurisprudence constantes, celui qui se fait le propagateur de bruits injurieux et diffamatoires, ou simplement dommageables, doit être assimilé, au point de vue de la responsabilité, à l'auteur de ces bruits.

est un drôle de corps. Je pourrais vous dire sur son compte quelques histoires qui vous feraient rire de bon cœur, mais c'est votre mari.

LADY TEAZLE

Oh! je vous en prie, cela ne fait rien... Pourquoi pas? Allons, venez, racontez-les-moi. (*Elle rejoint avec sir Benjamin le reste de la compagnie, qui entre dans la pièce voisine. Surface et Maria s'avancent sur le devant de la scène.*)

JOSEPH SURFACE

Maria, je vois que vous ne vous plaisez pas du tout dans cette société.

MARIA

Comment pourrait-il en être autrement?... Si exciter le rire aux dépens des infirmités ou des infortunes de ceux qui ne nous ont jamais fait de mal, est le privilège de l'esprit ou de la gaieté, puisse le ciel m'accorder une double dose de sottise!

JOSEPH SURFACE

Bah! ils sont moins méchants qu'ils n'en ont l'air; ils n'ont pas mauvais cœur.

MARIA

Alors leur conduite n'en est que plus méprisable, car, suivant moi, ils ne sauraient avoir pour excuse de l'intempérance de leur langage qu'un esprit naturellement et irrésistiblement venimeux.

JOSEPH SURFACE

Mais pouvez-vous bien, Maria, éprouver tant de sympathie pour des étrangers, et

rester inhumaine pour moi seul?... Dois-je m'attendre à ce que vous repoussiez l'amour le plus tendre?...

MARIA

Pourquoi m'affliger en revenant sur ce sujet?

JOSEPH SURFACE

Ah! Maria, vous ne me traiteriez pas ainsi, et cela contre le gré de sir Peter, votre tuteur, si je n'avais encore, je le vois bien, un rival préféré dans ce libertin de Charles.

MARIA

Vous n'êtes guère généreux!... Mais, quels que soient mes sentiments à l'égard de ce pauvre jeune homme, je me croirais, je vous l'assure, d'autant plus tenue de le soutenir que ses malheurs lui ont aliéné jusqu'à son frère. (*Elle passe de l'autre côté.*)

JOSEPH SURFACE

Voyons, Maria, ne me quittez pas ainsi fâchée. Par tout ce qu'il y a de sacré au monde, je vous jure.., (*Il s'agenouille. En ce moment entre lady Teazle. A part.*) Ciel! lady Teazle! (*Haut, à Maria.*) Vous ne devez pas..., non, vous ne sauriez... car, bien que j'aie la plus profonde estime pour Lady Teazle...

MARIA, *étonnée.*

Lady Teazle!

JOSEPH SURFACE

Cependant, si sir Peter venait à soupçonner...

LADY TEAZLE *entre et s'avance.*

LADY TEAZLE

Que signifie cela, je vous prie? (*A part.*) La prend-il donc pour moi? (*Haut, à Maria.*) Mon enfant, on vous demande à côté. (*Maria sort.*) Que veut dire tout cela, s'il vous plaît?

JOSEPH SURFACE

Oh! c'est la chose la plus fâcheuse du monde! Maria, je ne sais comment, s'est doutée du tendre intérêt que je porte à votre bonheur: elle menaçait d'instruire Sir Peter de ses soupçons, et je m'efforçais justement de lui faire entendre raison lorsque vous êtes arrivée.

LADY TEAZLE

Oui-dà! mais vous aviez adopté, ce me semble, une bien tendre méthode de raisonnement... Est-ce votre habitude d'argumenter à genoux?

JOSEPH SURFACE

Oh! c'est une enfant, et je pensais qu'un peu de déclamation... Mais, lady Teazle, quand viendrez-vous me donner votre avis sur ma bibliothèque, ainsi que vous me l'avez promis?

LADY TEAZLE

Non, non; je commence à croire que ce serait imprudent, et, vous le savez, si j'admets que vous me fassiez la cour, c'est dans les limites permises par le monde.

JOSEPH SURFACE

Oui... un sigisbée purement platonique... comme en ont toutes les dames de Londres.

LADY TEAZLE

Certainement, il faut bien suivre la mode. D'ailleurs, je suis si peu affranchie de la plupart de mes préjugés de province que, sir Peter me tourmentât-il encore davantage avec son mauvais caractère, je ne me laisserai jamais aller jusqu'à...

JOSEPH SURFACE

La seule vengeance en votre pouvoir. Fort bien... J'admire votre patience.

LADY TEAZLE

Allez... vous êtes un vaurien, avec vos insinuations. (*Elle passe.*) Mais on va s'apercevoir de notre absence... Il faut rentrer.

JOSEPH SURFACE

Seulement, nous ferions mieux de ne pas rentrer ensemble.

LADY TEAZLE

Bon... mais ne soyez pas long; car Maria ne reviendra pas entendre la suite de votre raisonnement, je vous le promets. (*Elle sort.*)

JOSEPH SURFACE

Singulière impasse, vraiment, où m'ont jeté mes intrigues! Je comptais, d'abord, m'insinuer dans les bonnes grâces de lady Teazle, pour qu'elle ne me fît pas d'opposition auprès de Maria; et j'en suis venu, je ne sais comment, à lui faire sérieusement la cour. Ma parole d'honneur, je commence à regretter de m'être donné tant de mal à gagner une réputation irréprochable; car je me suis lancé ainsi à corps perdu dans un tas de friponneries dont je pourrais bien. finalement, ne pas me tirer. (*Il sort.*)

SCÈNE III

Chez sir Peter Teazle.

Entrent SIR OLIVER SURFACE *et* ROWLEY.

SIR OLIVER

Ah! ah! ah! Ainsi mon vieil ami est marié, hein?... une jeune femme sortie de la campagne.., Ah! ah! ah! Qui eût dit qu'il aurait navigué si ferme et si longtemps dans les eaux de l'antique célibat, pour venir à la fin échouer sur le mariage.

ROWLEY

Oui, oui, mais ayez soin, sir Oliver, de ne pas le plaisanter là-dessus ; c'est son côté sensible, je vous assure, bien qu'il ne soit marié que depuis six mois.

SIR OLIVER

Alors, il y a juste la moitié d'un an qu'il a commencé sa pénitence!... Pauvre Peter!... Mais vous dites qu'il a complétement rompu avec Charles... Il ne le voit plus, n'est-ce pas?

ROWLEY

Il est étrangement prévenu contre lui, d'autant plus, j'en suis sûr, qu'il lui suppose des relations avec lady Teazle, calomnie habilement répandue par une société de mauvaises langues du voisinage, laquelle n'a pas peu contribué à la triste réputation de Charles. La vérité serait plutôt, je crois, que, si la dame a de l'inclination pour l'un des deux frères, c'est pour Joseph.

SIR OLIVER

Oui, je sais qu'il y a là une collection de mauvais drôles, commères mâles et femelles, au caquet plein de calculs, qui assassinent les réputations pour tuer le temps; ils sont capables de dépouiller un jeune homme de sa bonne renommée, avant qu'il ait assez vécu pour en connaître le prix... Mais ce ne sont pas de telles manœuvres qui me préviendront contre mon neveu, je vous le garantis... Non, non... si Charles n'a commis aucun acte de fausseté ou d'indélicatesse, je passerai sur ses folies.

ROWLEY

Alors, que je meure si vous ne le ramenez à bien... Ah! Monsieur, cela me fait renaître de voir que votre cœur ne lui est pas fermé, et que le fils de mon bon vieux maître a encore, malgré tout, conservé un ami.

SIR OLIVER

Quoi donc, maître Rowley, puis-je oublier que j'ai été jeune comme lui, moi aussi?... Parbleu, mon frère et moi, nous n'étions pas non plus de grands saints; et je crois pourtant que vous n'avez pas vu souvent de meilleur homme que votre vieux maître.

ROWLEY

Monsieur, c'est cette pensée qui me donne l'assurance que Charles peut être encore l'honneur de sa famille... Mais voici sir Peter. (*Il remonte un peu.*)

SIR OLIVER

Parbleu, c'est lui... Miséricorde! il est bien

changé... et il a bien l'air d'un homme marié ! On peut lire d'ici le mot *mariage* écrit sur sa figure.

Entre SIR PETER TEAZLE

SIR PETER

Ah ! sir Oliver... mon vieil ami ! soyez mille fois le bienvenu en Angleterre !

SIR OLIVER

Merci, merci, sir Peter ! Sur ma parole, je suis heureux de vous trouver en bonne santé.

SIR PETER

Oh ! c'est qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus... quinze ans au moins, et nous avons éprouvé bien des adversités dans cet intervalle.

SIR OLIVER

Oui, j'en ai eu ma part... Mais quoi ! je vous retrouve marié, hein, mon vieux camarade?... Allons, allons, il n'y a pas à y revenir... c'est fait... Je vous félicite donc de tout mon cœur.

SIR PETER

Merci, merci, sir Oliver... Oui, je suis entré dans... le sanctuaire du bonheur... Mais ne parlons pas de cela à présent.

SIR OLIVER

C'est juste, c'est juste, sir Peter : de vieux amis qui se revoient ne doivent pas débuter par s'adresser des reproches... non, non, non...

ROWLEY, *bas à sir Oliver.*

Prenez garde, je vous prie, monsieur.

SIR OLIVER

Eh bien... il y a donc un de mes neveux qui, à ce que j'apprends, est un fieffé polisson, hein ?

SIR PETER

Comme vous dites... Ah! mon vieil ami, quel désappointement pour vous, hélas! C'est un jeune homme perdu, en vérité. Par exemple, son frère vous dédommagera; Joseph est vraiment un modèle. Il n'y a personne au monde qui n'en dise du bien.

SIR OLIVER

J'en suis fâché pour lui : quand on a une si bonne réputation, c'est qu'on n'est pas honnête. Tout le monde dit du bien de lui?... Eh! c'est qu'il a courbé l'échine aussi bas devant les coquins et les sots, que devant les hommes les plus distingués par le mérite et la vertu.

SIR PETER

Comment, sir Oliver! vous le blâmez de ne s'être point fait d'ennemis?

SIR OLIVER

Oui, s'il est digne d'en avoir.

SIR PETER

Bien, bien... vous serez convaincu quand vous le connaîtrez. On est édifié à l'entendre; il professe les plus nobles principes (1).

SIR OLIVER

Oh! le diable soit de ses principes! S'il

1. Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,
Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
(*Le Tartufe.* — Acte I, scène VI.)

me salue d'un lambeau de morale, il me donnera tout de suite des nausées... Mais cependant, comprenez-moi bien, sir Peter, je ne prétends pas excuser les fautes de Charles : seulement, avant de me former une opinion sur le compte de mes neveux, j'ai l'intention de les éprouver. Mon ami Rowley et moi, nous avons projeté quelque chose dans ce but.

ROWLEY

Et Sir Peter sera forcé de reconnaître qu'il s'est trompé une fois dans sa vie.

SIR PETER

Oh! je réponds sur ma tête de l'honnêteté de Joseph.

SIR OLIVER

C'est bien... Allons, donnez-nous une bouteille de bon vin; nous boirons à la santé des deux jeunes gens, et je vous expliquerai notre dessein. (*Il passe.*)

SIR PETER

Allons (1) alors !

SIR OLIVER

Et, voyez-vous, Sir Peter, ne soyez pas trop sévère pour le fils de votre vieil ami. Ma parole d'honneur ! je ne suis pas fâché qu'il ait fait quelques escapades. Quant à moi, je n'aime pas voir la sagesse contrarier la sève et la verdeur de la jeunesse; c'est comme le lierre qui entoure un jeune arbre : elle l'empêche de pousser. (*Ils sortent.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

1. En français dans le texte.

ACTE III

SCÈNE I

Chez Sir Peter Teazle.

Entrent SIR OLIVER SURFACE, SIR PETER TEAZLE *et* ROWLEY.

SIR PETER

Eh bien, alors, nous verrons d'abord notre drôle, et neus boirons après... Mais que comptez-vous faire, maître Rowley? Je ne vois pas bien où vous voulez en venir.

ROWLEY

Voici, monsieur : Ce M. Stanley, dont je vous parlais, tient de près aux deux jeunes gens par leur mère. Il était autrefois négociant à Dublin, mais il a été ruiné par une série d'infortunes imméritées. Depuis son emprisonnement, il s'est adressé, dans une lettre, à la fois à M. Surface et à Charles; du premier il n'a rien reçu que des promesses évasives de services pour l'avenir, tandis que Charles a fait tout ce que ses folies lui avaient laissé le pouvoir de faire; et il s'efforce en ce moment de se procurer une somme d'argent dont il destine, je le sais, et au milieu de ses propres embarras, une partie au pauvre Stanley.

SIR OLIVER

Ah! il est bien le fils de mon frère.

SIR PETER

Bon, mais comment Sir Oliver personnellement peut-il?...

ROWLEY

Voici, monsieur : Je vais informer Charles et son frère que Stanley a obtenu la permission de s'adresser lui-même à ses amis, et, comme ils ne l'ont jamais vu ni l'un ni l'autre, Sir Oliver n'a qu'à se faire passer pour lui, et il aura ainsi une belle occasion de juger, du moins, de leurs sentiments charitables. Croyez-moi, monsieur, vous trouverez dans le plus jeune des frères un homme qui, au milieu des folies d'une vie de débauches, a gardé, suivant l'expression de notre immortel chantre,

> Avec un cœur facile à toucher, une main
> Qui s'ouvre toute grande à l'appel du prochain.

SIR PETER

Bah! que signifie cette main ou cette bourse ouverte, quand on n'a rien laissé dedans?... Allez, allez... faites l'expérience, si cela vous plaît... Mais où est le drôle que vous avez amené pour que Sir Oliver le questionne sur les affaires de Charles?

ROWLEY

En bas, à ses ordres, et personne n'est à même de le renseigner mieux que lui. Sir Oliver, c'est un aimable Juif qui, il faut lui rendre cette justice, a fait tout ce qu'il a pu pour amener votre neveu au propre sentiment de ses folies.

SIR PETER

Faites-le venir, s'il vous plaît.

ROWLEY, *à la cantonade.*

Que l'on prie M. Moses de monter.

SIR PETER

Mais, dites-moi, supposeriez-vous qu'il nous dît la vérité?

ROWLEY

Oh! je lui ai persuadé qu'il n'avait d'autre chance de recouvrer certaines sommes avancées à Charles, qu'en gagnant les bonnes grâces de Sir Oliver, dont il sait l'arrivée; vous pouvez donc compter sur un dévouement que garantissent ses intérêts. Je tiens aussi un autre témoin, un certain Snake, que j'ai surpris dans une sorte d'affaire de faux, ou quelque chose d'approchant, et que je produirai sous peu pour détruire vos préventions, Sir Peter, à l'égard de Charles et de Lady Teazle.

SIR PETER

En voilà assez sur ce sujet!

ROWLEY

Voici l'honnête Israélite...

Entre MOSES

ROWLEY, *à Moses.*

Monsieur est sir Oliver.

SIR OLIVER

On m'a dit, monsieur, que vous aviez fait dernièrement beaucoup d'affaires avec mon neveu Charles.

MOSES, *allant à lui.*

Oui, sir Oliver, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui; mais il était ruiné avant d'avoir eu recours à moi.

SIR OLIVER

Très fâcheux, vraiment; vous n'avez pas eu ainsi l'occasion de déployer vos talents.

MOSES

Il n'y a pas eu moyen; je n'ai eu l'avantage de connaître ses embarras que lorsqu'il était déjà de beaucoup au-dessous de ses affaires.

SIR OLIVER

Ce n'est pas avoir de chance, en vérité !... Mais j'aime à croire que vous avez fait tout ce que vous pouviez pour lui, honnête Moses?

MOSES

Oui, il le sait lui-même... Ce soir, précisément, je devais lui amener un gentleman de la Cité, qui ne le connaît pas et qui, je crois, lui prêtera quelque argent.

SIR PETER

Comment!... quelqu'un à qui Charles n'ait pas encore emprunté?

MOSES

Oui... M. Premium (1), de Crutched-Friars (2), ancien brocanteur.

SIR PETER

Parbleu, sir Oliver, il me vient une idée! ..

1. M. Prime.

2. Les Moines boiteux (qui marchent avec des béquilles). —Vieille rue dans la Cité, à Londres, habitée par des usuriers, des brocanteurs et autres négociants interlopes.

Charles, dites-vous, ne connaît pas M. Premium?

MOSES

Pas du tout.

SIR PETER

Alors, sir Oliver, il s'offre à vous, maintenant, une meilleure occasion de vous contenter que le vieil expédient romanesque du parent pauvre. Allez avec mon ami Moses, et jouez le personnage de Premium : je vous réponds que vous verrez ainsi votre neveu dans toute sa gloire.

SIR OLIVER

Pardieu, je trouve cette idée meilleure que l'autre, d'autant plus qu'ensuite, je puis rendre visite à Joseph sous le nom de Stanley.

SIR PETER

Vous le pouvez, en effet.

ROWLEY

Oui; mais c'est plutôt prendre Charles par son côté désavantageux, à coup sûr... Cependant, soit! Moses, vous comprenez sir Peter, et nous pouvons compter sur vous?

MOSES

Ne craignez rien. (*Il regarde à sa montre.*) C'est à peu près l'heure où je devais y aller. (*Il passe.*)

SIR OLIVER

Quand vous voudrez, Moses, je vous suis... Mais, un instant! j'oubliais une chose... Comment diable ferai-je pour passer pour un Juif?

MOSES

Il n'est pas besoin de cela... M. Premium est chrétien.

SIR OLIVER

Vraiment? J'en suis bien fâché. Mais alors, voyons encore, ne suis-je pas mis avec un peu trop d'élégance pour avoir l'air d'un prêteur d'argent?

SIR PETER

Pas du tout; vous ne sortiriez même pas de votre rôle en y allant dans votre voiture; n'est-ce pas, Moses?

MOSES

Assurément.

SIR OLIVER

Bien... Mais comment dois-je parler?... Il y a certainement quelque argot d'usure et une manière de traiter qu'il me faut connaître.

SIR PETER

Oh! ce n'est pas grand'chose à apprendre. Le point essentiel, à mon avis, c'est d'être assez exorbitant dans vos prétentions... n'est-ce pas, Moses?

MOSES

Oui, là est l'essentiel.

SIR OLIVER

Je vous réponds que je n'y manquerai pas. Je lui demanderai huit ou dix pour cent, au moins.

MOSES

Si vous ne lui demandez pas plus, vous serez immédiatement découvert.

SIR OLIVER

Hein!... le diable m'emporte!... Combien donc, alors?

MOSES

Cela dépend des circonstances. S'il ne paraît pas très à court, vous pouvez exiger seulement quarante ou cinquante pour cent; mais, si vous voyez qu'il soit excessivement gêné et qu'il ait besoin de fonds à tout prix, vous pouvez demander le double.

SIR PETER

Un bien honnête trafic que vous êtes en train d'apprendre, sir Oliver!

SIR OLIVER

Ma foi, oui... et qui ne rapporte pas de minces profits.

MOSES

Maintenant, vous savez, vous n'avez pas les fonds vous-même, et vous êtes forcé de les emprunter pour lui à un ami.

SIR OLIVER

Oh! je dois les emprunter à un ami?

MOSES

Oui; et votre ami est un chien sans entrailles, mais vous n'y pouvez rien.

SIR OLIVER

Mon ami est un chien sans entrailles, n'est-ce pas?

MOSES

Oui, et il n'a pas lui-même les fonds par devers lui, mais il est forcé de vendre des obligations à grande perte.

SIR OLIVER

Ah! il est forcé de vendre des obligations à grande perte? Eh bien, c'est fort aimable à lui.

SIR PETER

Ma foi, sir Oliver... M. Premium, veux-je dire... vous allez être bientôt passé maître dans le métier.

SIR OLIVER

Moses complétera mon instruction en chemin.

SIR PETER

Vous n'aurez pas beaucoup de temps, car votre neveu habite tout près.

SIR OLIVER

Oh! soyez tranquille, mon professeur paraît si capable que, bien que Charles demeure dans la rue à côté, ce sera absolument ma faute si je ne suis pas un fripon achevé avant d'avoir tourné le coin. (*Sortent sir Oliver Surface et Moses.*)

SIR PETER

Allons, maintenant, je pense que sir Oliver va être convaincu. Vous en tenez pour Charles, Rowley, et je gage que vous l'aviez préparé à l'autre plan?

ROWLEY

Non, sur ma parole, sir Peter.

SIR PETER

C'est bien, allez me chercher ce Snake; je verrai ce qu'il a à me dire, tout à l'heure... J'aperçois Maria, à qui j'ai besoin de parler. (*Rowley sort.*) Je serais heureux d'être

convaincu que mes soupçons sur Lady Teazle et Charles étaient injustes. Je ne me suis cependant jamais encore ouvert là-dessus à mon ami Joseph... Je suis résolu à le faire... Il me donnera sincèrement son avis.

Entre MARIA.

SIR PETER

Eh bien, mon enfant, est-ce M. Surface qui vous a ramenée?

MARIA

Non, monsieur; il avait affaire.

SIR PETER

Voyons, Maria, si peu que vous vous soyez entretenue avec cet aimable jeune homme, ne pensez-vous pas que son affection pour vous mérite d'être payée de retour?

MARIA

En vérité, sir Peter, vos instances réitérées sur ce sujet m'affligent extrêmement... Vous m'obligez à vous déclarer qu'il n'y a personne, parmi ceux qui ont pu me distinguer, que je ne préférasse à M. Surface.

SIR PETER

C'est à ce point!... Voilà un méchant caprice!... Non, non, Maria, il n'y a que Charles que vous préféreriez. C'est évidemment ses vices et ses folies qui vous ont séduite.

MARIA

Vous êtes cruel, monsieur. Vous savez que je vous ai obéi en cessant de le voir et de lui écrire : j'en ai appris assez pour

me convaincre qu'il n'est pas indigne de mon estime. Cependant, et je ne pense pas que ce soit un crime, en même temps que ma raison condamne ses vices, mon cœur éprouve quelque pitié de ses malheurs.

SIR PETER

Bien, bien, apitoyez-vous sur son compte autant qu'il vous plaira ; mais qu'un plus digne reçoive votre cœur et votre main.

MARIA

Ce ne sera pas son frère, toujours ! (*Elle passe.*)

SIR PETER

Allez... capricieuse et obstinée que vous êtes ! Mais, prenez garde, mademoiselle ; vous ne savez pas encore ce que c'est que l'autorité d'un tuteur : ne me forcez pas à vous l'apprendre !

MARIA

Je puis vous dire seulement que je ne vous en fournirai pas un sérieux motif. Il est vrai, par la volonté de mon père, j'ai le devoir, pour quelque temps encore, de vous considérer comme son fondé de pouvoirs ; mais je cesserais de vous croire tel, si vous vouliez me contraindre à être malheureuse. (*Elle sort.*)

SIR PETER

Y eut-il jamais un homme aussi accablé que moi? Tout conspire contre mon repos. Il n'y avait pas quinze jours que je m'étais empêtré dans le conjungo, que son père, un homme sain et vigoureux, mourut ex-

près, je crois, pour le plaisir de me mettre sa fille sur les bras. (*On entend chanter lady Teazle dans la coulisse.*) Mais voici ma compagne! Elle paraît de bien bonne humeur. Que je serais donc heureux si je pouvais la forcer à m'aimer, seulement un peu!

Entre LADY TEAZLE.

LADY TEAZLE

Mon Dieu, sir Peter, j'espère que vous ne venez pas de vous disputer avec Maria? Ce n'est pas gentil pour moi, cela, de vous mettre en colère quand je n'y suis pas.

SIR PETER

Ah! lady Teazle, il ne tiendrait qu'à vous de me rendre aimable en tout temps.

LADY TEAZLE

Je le voudrais, certainement; car j'ai besoin en ce moment que vous soyez d'une humeur charmante. Soyez donc aimable, et donnez-moi deux cents livres (1), voulez-vous?

SIR PETER

Deux cents livres! Eh quoi! me faut-il absolument payer pour être aimable? Mais parlez-moi toujours ainsi, et, sur ma foi, il n'y a rien que je ne vous accorde. Vous allez les avoir... (*Il lui donne la somme en billets.*) Seulement, signez-moi un bon de remboursement.

LADY TEAZLE

Oh! non.... Voilà... (*Lui offrant la main.*) Ma main vaut bien un reçu.

1. 5,000 francs de notre monnaie.

SIR PETER

Et vous ne me reprocherez plus désormais de ne pas vous faire une situation indépendante. Je vous ménage prochainement une surprise... Mais vivrons-nous toujours ainsi, dites-moi?

LADY TEAZLE

Si vous le voulez. Vraiment, je ne doute pas que nos querelles ne prennent bien vite fin, pourvu que vous vouliez convenir que vous y avez renoncé le premier.

SIR PETER

Eh bien! oui... Maintenant, si nous nous disputons jamais, que ce soit à qui sera le plus aimable.

LADY TEAZLE

Je vous assure, sir Peter, que l'amabilité vous sied à merveille... Vous voilà maintenant comme vous étiez avant notre mariage, quand, dans nos promenades habituelles sous les ormeaux, vous me contiez les exploits galants de votre jeunesse, en me passant la main sous le menton; et vous me demandiez si je pensais pouvoir aimer un vieux garçon, qui ne saurait rien me refuser... N'est-ce pas cela?

SIR PETER

Oui, oui, et autant vous étiez aimable et remplie d'attentions...

LADY TEAZLE

Oui, en effet, et je voulais toujours prendre votre défense, quand mes amies se

mettaient à vous plaisanter et à vous tourner en ridicule.

SIR PETER

Vraiment?

LADY TEAZLE

Oui, et, comme ma cousine Sophy vous avait traité de vieux garçon revêche, hargneux, et s'était moquée de moi, qui prenais un mari capable d'être mon père, je vous défendis jusqu'au bout, et je dis que je ne vous trouvais pas du tout si laid.

SIR PETER

Je vous remercie.

LADY TEAZLE

Et j'ajoutai même que vous feriez une excellente pâte de mari.

SIR PETER

Et vous prophétisiez juste; nous allons être dorénavant le plus heureux couple...

LADY TEAZLE

Et ne plus jamais être en désaccord?

SIR PETER

Non, jamais!... quoiqu'en vérité, pour vous le dire en passant, ma chère lady Teazle, vous devriez surveiller très sérieusement votre caractère; car, dans toutes nos petites querelles, ma chérie, si vous vous le rappelez, mon amour, c'est toujours vous qui commenciez.

LADY TEAZLE

Je vous demande pardon, mon cher sir Peter : en vérité, c'est toujours vous qui me provoquiez.

SIR PETER

Voyez donc, mon ange! prenez garde... Contredire n'est pas le moyen de rester amis.

LADY TEAZLE

N'est-ce pas vous qui avez commencé, mon amour?

SIR PETER

Là, bon! vous... vous continuez. Vous ne vous apercevez pas, mon trésor, que vous êtes justement en train de faire ce que vous savez m'irriter toujours le plus.

LADY TEAZLE

Non, mais vous savez, si vous avez envie de vous fâcher sans aucun motif, mon cher...

SIR PETER

Là! voilà que vous me cherchez encore querelle.

LADY TEAZLE

Non, certainement... mais s'il vous plaît d'être si hargneux...

SIR PETER

Là, cette fois! qui a commencé le premier?

LADY TEAZLE

Mais c'est vous, incontestablement. Je n'ai rien dit... sinon que vous avez un caractère insupportable.

SIR PETER

Non, non, madame, c'est au vôtre qu'il faut s'en prendre.

LADY TEAZLE

Oui, vous voilà bien comme ma cousine Sophy me l'avait prédit.

SIR PETER

Votre cousine Sophy est une effrontée et impertinente drôlesse !

LADY TEAZLE

Vous êtes un grand ours, ma foi, d'insulter mes parents !

SIR PETER

A présent, que se déchaînent sur moi tous les fléaux du mariage, si jamais j'essaye désormais de me réconcilier avec vous !

LADY TEAZLE

Tant mieux.

SIR PETER

Non, non, madame : il est clair que vous ne vous êtes jamais plus souciée de moi que d'une épingle, et j'étais fou quand je vous épousai... une éhontée coquette de village, dont n'avaient pas voulu la moitié des honnêtes propriétaires des environs.

LADY TEAZLE

Et moi j'ai été certainement bien bête de me marier avec vous... un vieux coureur de filles, célibataire à cinquante ans, par l'unique raison qu'il n'avait jamais pu en rencontrer une seule qui voulût de lui. (*Elle passe.*)

SIR PETER

Oui, oui, madame ; mais vous étiez assez

heureuse de m'écouter : vous n'aviez jamais reçu avant pareille demande.

LADY TEAZLE

Non ? n'avais-je pas refusé sir Tivy Terrier (1), qui, au dire de tout le monde, eût été un meilleur parti ? Il avait tout autant de fortune que vous, et il s'est cassé le cou depuis notre mariage. (*Elle passe.*)

SIR PETER

Brisons là, madame ! Vous êtes une sans-cœur, une ingrate... mais il y a une fin à tout. Je vous crois capable de la dernière des méchancetés... Oui, madame, je crois maintenant que les bruits qui courent sur vous et Charles, madame... Oui, madame, *vous* et Charles êtes... non sans motifs...

LADY TEAZLE

Prenez garde, sir Peter ! vous auriez mieux fait de ne pas lancer une insinuation de cette nature ! Je ne me laisserai pas injustement soupçonner, je vous le promets.

SIR PETER

A merveille, madame, à merveille ! Une séparation de corps aussitôt qu'il vous plaira. Oui, madame, ou un divorce !... Je veux servir d'exemple profitable à tous les vieux garçons.

LADY TEAZLE

J'y consens ! j'y consens !... Et maintenant, mon cher sir Peter, nous voilà d'accord une fois de plus ; nous pouvons être

1. Rapide-basset. — Pour désigner un chasseur.

le plus heureux couple... et ne plus jamais cesser de nous entendre, vous savez... Ah! ah! ah!... Bon, vous allez vous mettre en colère, je le vois, et je ne pourrais que vous gêner... Aussi... adieu... adieu! (*Elle sort.*)

SIR PETER

Tourments et misères! Il n'y a pas moyen de la faire se fâcher à son tour! Oh! je suis la plus misérable des créatures!... Mais ce que je ne souffrirai pas, c'est qu'elle se figure garder son sang-froid : non! elle peut me briser le cœur, mais elle ne gardera pas son sang-froid. (*Il sort.*)

SCÈNE II

Chez Charles Surface.

Entrent TRIP, SIR OLIVER SURFACE *et* MOSES.

TRIP

Ici, maître Moses! Si vous voulez attendre un moment, je vais voir si... Comment s'appelle monsieur?

SIR OLIVER

M. Moses, mon nom?

MOSES

M. Premium.

TRIP

Premium... très bien. (*Il sort en prenant une prise de tabac.*)

SIR OLIVER

A en juger par les valets, on ne dirait

pas que le maitre est ruiné. Mais quoi !... vraiment, c'était là la maison de mon frère ?

MOSES

Oui, monsieur ; M. Charles l'a achetée à M. Joseph, avec le mobilier, les tableaux, etc., etc., juste dans l'état où l'avait laissée le vieux monsieur. Sir Peter estimait que c'était un acte de folie.

SIR OLIVER

A mon avis, le calcul intéressé de l'autre en la lui vendant était plus de moitié répréhensible.

Rentre TRIP

TRIP

Mon maître vous prie d'attendre, messieurs : il a du monde, et ne peut vous parler maintenant.

SIR OLIVER

S'il savait qui demande à le voir, peut-être ne vous aurait-il pas envoyé porter cette réponse.

TRIP

Si, si, monsieur : il vous sait ici... Je n'ai certainement pas oublié le petit Premium, non, non, non.

SIR OLIVER

Fort bien ; et quel est, je vous prie, votre nom, monsieur ?

TRIP

Trip, monsieur ; je m'appelle Trip, pour vous servir.

SIR OLIVER

Eh bien donc, Monsieur Trip, vous n'avez pas une mauvaise place ici, à ce que je vois ?

TRIP

Mon Dieu, non... Nous sommes ici trois ou quatre qui passons assez agréablement notre temps ; mais aussi nos gages sont parfois en retard .. et pas trop considérables non plus... seulement cinquante livres (1) par an, et là-dessus il faut nous fournir de sacs de bonbons et de bouquets. (*Il va à Moses.*)

SIR OLIVER, *à part.*

Des sacs de bonbons et des bouquets ! Étrivières et bastonnades !

TRIP

Ah ! *à propos* (2), Moses... avez-vous pu me faire escompter ce petit billet ?

SIR OLIVER, *à part.*

Lui aussi cherche à battre monnaie !... Quelle pitié !... Lui aussi a ses embarras d'argent, ma parole, comme un grand seigneur, et monsieur a ses créanciers, ses fâcheux.

MOSES

Cela n'a pas été possible, en vérité, monsieur Trip. (*Il lui remet le billet.*)

TRIP

Comment diable ! vous m'étonnez. Mon

1. 1,250 francs.
2. En français dans le texte.

ami Brush (1) l'avait endossé, et je pensais que sa signature au dos d'un billet valait de l'argent comptant.

MOSES

Non! il n'y a pas eu moyen.

TRIP

Une petite somme, pourtant... vingt livres... (2). Écoutez, Moses, croyez-vous pouvoir me la procurer par voie d'annuité (3)?

SIR OLIVER, *à part.*

D'annuité! ah! ah! un laquais emprunter de l'argent par voie d'annuité! Jusqu'où va la contagion du luxe, mon Dieu!

MOSES

Oui, mais il vous faut engager vos appointements.

TRIP

Oh! de tout mon cœur! J'engagerai mes appointements, et ma vie aussi, si cela vous fait plaisir.

SIR OLIVER, *à part.*

C'est plus que je ne donnerais de votre cou!

MOSES

Mais n'avez-vous rien que vous puissiez mettre en gage?

TRIP

Hélas! il y a longtemps que la garde-robe de mon maître n'a lâché quelque chose de

(1) Brosse.
(2) 500 francs.
(3) Moyennant un remboursement par année.

convenable. (*On sonne.*) Mais je pourrais vous donner une hypothèque sur quelques-uns de ses habits d'hiver, avec faculté de rachat avant le mois de novembre... ou bien encore la survivance de son habit de velours à la française, ou une obligation payable après décès sur l'habit bleu et argent. (*Bruit de sonnette.*) Cela suffirait, je pense, Moses, en y ajoutant quelques paires de manchettes en point, comme garantie subsidiaire. (*Bruit de sonnette.*) Parbleu... (*Il passe*), j'entends la sonnette! Je crois, messieurs, que je puis maintenant vous introduire. N'oubliez pas l'annuité, mon petit Moses!... Par ici, messieurs... J'engage mes appointements, vous savez!

SIR OLIVER

Si le valet est une copie du maître, c'est ici le temple même de la dissipation! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Une salle antique.

CHARLES SURFACE, CARELESS, SIR HARRY, *etc., à table, avec du vin, etc.*

CHARLES SURFACE, *assis au haut bout de la table.*

Par le ciel, c'est vrai!... Voilà en quoi surtout notre siècle est dégénéré. La plupart de nos connaissances ont du goût, de l'esprit, de l'éducation; mais, que le diable les emporte, elles ne savent pas boire.

CARELESS

C'est parfaitement exact, Charles! On donne dans tous les excès de la bonne chère à table, et l'on ne se prive de rien, si ce n'est de vin et de verve. Oh! certainement, il en résulte pour la société un mal intolérable. Aujourd'hui, au lieu de cet entrain et de cette gaieté communicative qui s'échappaient d'ordinaire d'un verre de bourgogne limpide, la conversation des gens ressemble tout à fait à l'eau de Spa qu'ils consomment : vive et pétillante comme le champagne, mais sans en avoir ni le fumet ni la saveur.

SIR HARRY

Mais que deviennent ceux qui préfèrent le jeu au vin?

CARELESS

Il est vrai : voici sir Harry qui se condamne lui-même à la diète pour jouer et qui, dans ce moment, suit le régime du hasard.

CHARLES

Il ne s'en trouvera pas mieux. Quoi! voudriez-vous entraîner un cheval de course en le privant d'avoine? Pour moi, vive Dieu! je n'ai jamais autant de veine que lorsque je suis un peu en gaieté; que je jette les dés après avoir bu une bouteille de champagne, et je ne perds jamais.

TOUS

Hein, comment cela?

CHARLES

Du moins, si je perds, je n'y fais pas

attention, ce qui est exactement la même chose.

CARELESS

Oui, c'est ce que je pense.

CHARLES

Et puis, quel homme peut se prétendre un fidèle en amour s'il n'est, en fait de vin, qu'un renégat? C'est par là que l'amoureux éprouve son propre cœur. Videz une douzaine de rasades à la santé d'une douzaine de beautés, et celle qui surnage est l'enchanteresse qui vous a séduit.

CARELESS

Eh bien donc, Charles, soyez sincère, et faites-nous connaître votre idole.

CHARLES

Ma foi, je m'en étais abstenu seulement par pitié pour vous. Si je lui porte un toast, vous êtes forcés de boire à la ronde à la santé de femmes qui la vaillent; et il n'y en a pas sur la terre.

CARELESS

Oh! nous trouverons alors quelques vierges canonisées ou des déesses de l'Olympe qui feront l'affaire, je le garantis!

CHARLES

Je bois donc ici, farceurs que vous êtes, je bois à Maria! à Maria!

SIR HARRY

Maria qui?

CHARLES

Oh! diable soit du nom de famille!... C'est

une vaine formalité, et le calendrier de l'Amour n'en demande pas tant... A Maria!

TOUS, *buvant.*

A Maria!

CHARLES

Mais à présent, sir Harry, prenez garde vous voilà mis en demeure de nous présenter une beauté superlative.

CARELESS

Non, ne cherchez pas, sir Harry : nous soutiendrons votre toast, quand bien même votre maîtresse serait borgne, et vous savez que vous avez une chanson qui vous excuse.

SIR HARRY

Parbleu, certainement! et je vais lui servir la chanson au lieu de la dame.

CHANSON.

A la vierge timide de quinze ans,
Puis à la veuve de cinquante!
A la ménagère aux calculs prudents,
A l'hétaïre extravagante!

Chœur.

Soit! à leur santé!
Buvons à la femme!
Si quelqu'une blâme
Cette liberté,
Notre excuse est, sur mon âme,
Dans le vin et la gaîté.

A l'enchanteresse aux riches fossettes,
A la fille sans charme aucun!
Aux deux beaux yeux bleus de maintes fillettes,
A la nymphe qui n'en a qu'un!

Chœur.

Soit! à leur santé! etc.

A la jeune fille aux doux seins de neige,
A la brune comme du jais !
A l'épouse que le chagrin assiège,
A la demoiselle aux jeux gais !

Chœur.

Soit ! à leur santé, etc.

Ou reste, gauches ou fringantes, vieilles
Ou non, qu'importe en vérité !
Videz donc dans vos verres les bouteilles :
Buvons en bloc à leur santé !

Chœur.

Soit ! à leur santé, etc.

TOUS

Bravo ! bravo !

Entre TRIP, *qui parle bas à* CHARLES.

CHARLES

Messieurs, vous m'excuserez un instant. Careless, prenez ma place, voulez-vous ? (*Il se lève et descend sur le devant de la scène.*)

CARELESS, *se levant et descendant.*

Voyons, je vous prie, Charles, qu'arrive-t-il ? Est-ce une de vos incomparables beautés qui nous tombe du ciel, par hasard ?

CHARLES

Ma foi, non ! S'il faut vous dire la vérité, c'est un Juif et un brocanteur, à qui j'avais donné rendez-vous ici.

CARELESS

Oh ! le diable m'enlève ! amenez-nous le Juif.

SIR HARRY

Oui, et le brocanteur aussi, à toute force.

CARELESS

Oui, oui, le Juif et le brocanteur !

CHARLES

Parbleu, de tout mon cœur ! Trip, priez ces messieurs d'entrer... (*Trip sort.*) bien qu'il y en ait un que je ne connais pas, je puis vous l'assurer.

CARELESS

Charles, laissez-nous leur faire boire un peu de vieux bourgogne ; cela leur donnera peut-être de la conscience.

CHARLES

Malepeste, non ! le vin ne fait que développer les qualités naturelles d'un homme, et les faire boire ne servirait qu'à les rendre encore plus coquins.

Entrent TRIP, MOSES *et* SIR OLIVER SURFACE

CHARLES

Entrez donc, honnête Moses ; entrez, je vous prie, M. Premium... C'est le nom de Monsieur, n'est-ce pas, Moses?

MOSES

Oui, Monsieur.

CHARLES

Avancez des sièges, Trip... Asseyez-vous, monsieur Premium... Des verres, Trip... Asseyez-vous, Moses... (*Ils s'asseyent.*) Allons, monsieur Premium, je vais vous porter un toast : *Au succès de l'usure !...* Moses, versez une rasade à Monsieur.

MOSES

Au succès de l'usure!

CARELESS

Parfait, Moses... L'usure est une sage industrie, qui mérite de réussir

SIR OLIVER

Eh bien... *à tout le succès qu'elle mérite!*

CARELESS, *se levant et s'avançant.*

Non, non, ce n'est pas ainsi que l'on fait! Monsieur Premium, vous avez mis de l'hésitation dans le toast: il faut vider votre verre jusqu'au fond (1).

SIR HARRY

Un plein verre, au moins.

MOSES

Oh! considérez, je vous prie, monsieur... M. Premium est un gentleman.

CARELESS

Et, par conséquent, il aime le bon vin.

SIR HARRY

Donnez un verre encore plus grand à Moses (2), qui fait le mutin et affiche un profond mépris pour l'autorité du président.

CHARLES

Non, sapristi, je ne veux pas! M. Premium est étranger.

1. Le texte dit : Une rasade d'une pinte. — La pinte équivaut à 0 litre 931.

2. Dans le texte : Un verre d'un quart, c'est-à-dire d'une capacité de 1 litre 1358.

CARELESS

Qu'ils aillent au diable, alors !... S'ils ne veulent pas boire, nous ne resterons pas à table avec eux. Allons, Harry, nous trouverons les dés à côté... Charles, vous nous rejoindrez, quand vous aurez terminé avec ces messieurs ?

CHARLES

Oui, oui ! (*Tous les convives sortent.*) Careless !

CARELESS, *revenant.*

Eh bien !

CHARLES

J'aurai peut-être besoin de vous.]

CARELESS

Oh ! vous savez que je suis toujours à votre disposition : reconnaissance, billet ou obligation, c'est tout un pour moi. (*Il sort.*)

MOSES

Monsieur, voici M. Premium, gentleman de la délicatesse et de la discrétion la plus absolue, et qui tient toujours ce qu'il promet. M. Premium, je vous présente...

CHARLES

Ta ta ta ta ! cela suffit... Monsieur, mon ami Moses est un très honnête garçon, mais qui est un peu long à s'expliquer : il lui faudrait une heure pour nous décliner nos titres. Monsieur Premium, voici la chose sans détours : Je suis un jeune dissipateur, qui cherche de l'argent à emprunter... vous, vous me faites l'effet d'être un vieux madré, qui avez de l'argent à

prêter... Je suis assez stupide pour donner cinquante pour cent plutôt que de m'en passer; et vous, je le présume, vous êtes assez fripon pour prendre cent pour cent, s'il y a possibilité. Maintenant, monsieur, vous voyez que notre connaissance est tout de suite faite, et que nous pouvons entrer en affaires sans plus de cérémonies.

SIR OLIVER

Voilà plus que de la franchise, sur ma parole... Je m'aperçois, monsieur, que vous n'aimez pas beaucoup les compliments.

CHARLES

Oh! non, monsieur; je pense toujours qu'être rond en affaires, c'est le mieux.

SIR OLIVER

Monsieur, je suis de votre avis...Toutefois vous vous êtes trompé sur un point : je n'ai pas d'argent à prêter, mais je crois pouvoir en tirer un peu d'un de mes amis; seulement, c'est un chien sans entrailles, n'est-ce pas, Moses? et il lui faudra vendre des obligations pour vous rendre ce service, n'est-ce pas, Moses?

MOSES

Oui, certainement! Vous savez que je dis toujours ce qui est, et que je méprise le mensonge!

CHARLES

C'est bien. (*Il passe au milieu.*) Quand on parle franchement, on agit ordinairement de même; mais trêve de bagatelles, M. Pre-

mium. Parbleu! je n'ignore pas qu'il faut payer pour avoir de l'argent!

SIR OLIVER

Bien... mais quelle garantie pourriez-vous fournir? Vous n'avez pas de terre, je suppose?

CHARLES

Pas même une taupinière ni un brin d'herbe, sauf ce qu'il y a dans les pots de fleurs sur la croisée!

SIR OLIVER

Non plus que des valeurs, n'est-ce pas?

CHARLES

Rien que des valeurs courantes... qui se composent de quelques chiens d'arrêt et de poneys. Mais, pardon, monsieur Premium, avez-vous entendu parler un peu de quelques-uns de mes parents?

SIR OLIVER

Oui, à dire vrai, en effet.

CHARLES

Alors vous devez savoir que j'ai aux Indes-Orientales un oncle étonnamment riche, sir Oliver Surface, sur qui je fonde les plus grandes espérances.

SIR OLIVER

Que vous ayez un oncle riche, on me l'a dit; mais que vos espérances se réaliseront, je crois que c'est trop vous avancer que de le soutenir.

CHARLES

Oh! non... il ne peut y avoir de doute.

On m'a dit qu'il m'aimait prodigieusement, et qu'il parle de me laisser toute sa fortune.

SIR OLIVER

Vraiment! c'est la première fois que j'entends dire cela.

CHARLES

Oui, oui, c'est la pure vérité... Moses le sait bien ; n'est-ce pas, Moses?

SIR OLIVER, *à part.*

Parbleu, ils vont me persuader tout à l'heure que je suis au Bengale !

CHARLES

Je vous propose donc, M. Premium, si cela vous convient, une obligation payable après décès sur sir Oliver : bien que, je vous le dirai en passant, le vieux bonhomme a été si généreux envers moi, que, ma parole d'honneur, je serais désolé d'apprendre qu'il lui fût arrivé un accident.

SIR OLIVER

Pas plus que moi, je vous assure. Mais l'obligation en question se trouve être justement la pire des garanties que vous puissiez m'offrir... car, dussé-je vivre cent ans, je ne verrais jamais le capital.

CHARLES

Oh! si, voyons... dès l'instant que sir Oliver meurt, vous savez, vous avez recours contre moi pour rentrer dans vos fonds.

SIR OLIVER

Je crois que je serais alors le créancier

le plus désagréable que vous ayez eu de votre vie.

CHARLES

Parbleu ! je parie que ce que vous craignez, c'est que sir Oliver n'ait la vie trop dure?

SIR OLIVER

Non, certes, loin de là; j'ai même entendu dire qu'il est aussi vigoureux et aussi bien portant qu'aucun homme de son âge dans toute la chrétienté.

CHARLES

Eh bien! là encore vous êtes mal informé. Non, non, le climat lui a considérablement nui, à mon pauvre oncle Oliver! Oui, oui, il baisse à vue d'œil, à ce qu'on m'a rapporté... et il est tellement changé depuis quelque temps, que ses plus prochés parents ne pourraient le reconnaître!

SIR OLIVER

Vraiment! ah! ah! ah! tellement changé depuis quelque temps que ses plus proches parents ne pourraient le reconnaître! Ah! ah! ah! parbleu... Ah! ah! ah!

CHARLES

Ah! ah!... vous êtes content de l'apprendre, mon petit Premium?

SIR OLIVER

Non, non, pas du tout.

CHARLES

Si, si, vous êtes content... Ah! ah! ah!... vous savez que cela vous arrange.

SIR OLIVER

Mais je me suis laissé dire que sir Oliver va arriver?... Il y a même des gens qui prétendent qu'il est ici maintenant?

CHARLES

Allons donc! Je dois certainement savoir mieux que vous s'il est arrivé ou non. Non, non; comptez-y, il est en ce moment à Calcutta... n'est-ce pas, Moses?

MOSES

Oh! oui, assurément.

SIR OLIVER

Il est bien vrai, comme vous dites, que vous devez le savoir mieux que moi. Cependant je tiens la nouvelle de très bonne source... n'est-ce pas, Moses?

MOSES

Oui, sans aucun doute!

SIR OLIVER

Mais, monsieur, comme je vois que vous avez besoin sur-le-champ de quelques centaines de livres... n'avez-vous rien dont vous puissiez disposer?

CHARLES

Comment l'entendez-vous?

SIR OLIVER

Par exemple, voyons, j'ai appris que votre père avait laissé une grande quantité d'ancienne argenterie massive?

CHARLES

Ah! ciel... il y a longtemps qu'elle est

partie... Moses peut vous renseigner là-dessus mieux que moi.

SIR OLIVER, *à part.*

Bonté divine! tous les services d'honneur et la vaisselle de famille (1)! (*Haut.*) Eh bien! alors, et sa bibliothèque, qui passait pour une des plus riches et des plus complètes?

CHARLES

Oui, oui, elle a eu le même sort... elle était beaucoup trop considérable pour un homme seul. Quant à moi, j'ai toujours été d'humeur communicative, et j'estimai qu'il était honteux à moi d'accaparer autant de science. (*Il passe.*)

SIR OLIVER, *à part.*

Quel désastre! un trésor d'étude qui n'était jamais sorti de la famille! (*Haut.*) Je vous prie, que sont devenus les livres?

CHARLES

Il faut vous adresser au commissaire-priseur, maître Premium, car je ne crois pas que Moses même puisse vous renseigner.

MOSES

Je ne sais rien des livres.

SIR OLIVER

Allons, allons, il n'est rien resté de ce qui appartenait à la famille, à ce que je vois?

1. Le texte porte: Toutes les coupes gagnées à des courses de chevaux et tous les bols offerts par des municipalités, appartenant à la famille.

CHARLES

Pas grand'chose, en vérité... à moins que vous n'ayez du goût pour les portraits de famille. J'ai encore, en haut, une pleine chambre d'ancêtres et, si vous êtes amateur de vieilles peintures, parbleu, je vous les céderai à bon compte.

SIR OLIVER

Eh ! que le diable soit de vous ! Voyons, sérieusement, vous ne voudriez pas vendre vos aïeux ?

CHARLES

Tous, au plus offrant et dernier enchérisseur.

SIR OLIVER

Comment ! vos grands-oncles et vos grand'tantes ?

CHARLES

Oui, et aussi mes arrière-grands-pères et grand'mères.

SIR OLIVER, *à part.*

Maintenant, je suis fixé sur son compte. (*Haut.*) Vous êtes donc enragé, et vos propres parents vous trouvent sans entrailles ? Sur ma vie, me prenez-vous pour le Shylock de Shakespeare, à vouloir m'emprunter de l'argent sur votre chair et votre sang (1) ?

1. Allusion à ce passage du *Marchand de Venise* (acte Ier, scène III) où le Juif Shylock consent à prêter 3,000 ducats à Antonio, en stipulant que, s'il ne peut le payer au jour de l'échéance, il aura le droit de prendre comme remboursement « une livre de sa belle chair, qui pourra être coupée et enlevée dans n'importe quelle partie du corps, à son choix ».

CHARLES

Voyons, mon petit brocanteur, ne vous fâchez pas : de quoi vous inquiétez-vous, pourvu que vous en ayez pour votre argent ?

SIR OLIVER

Soit ! j'en serai l'acquéreur : je pense avoir le placement des toiles de famille. (*A part.*) Oh ! je ne lui pardonnerai jamais cela ! non, jamais !

Entre CARELESS

CARELESS

Vous ne venez pas, Charles ? qui vous retient?

CHARLES

Je suis encore occupé : ma foi, nous allons faire une vente en haut ; voici le petit Premium qui va m'acheter tous mes ancêtres.

CARELESS

Oh ! dans le feu, vos ancêtres !

CHARLES

Non, il pourra les brûler après, si cela lui plaît. Restez, Careless, nous avons besoin de vous. Parbleu, vous serez le commissaire-priseur ! Allons, venez avec nous. (*Il passe.*)

CARELESS

Oh ! volontiers, s'il le faut. Je puis manier le marteau aussi bien que le cornet à dés ! Une fois ! deux fois !

SIR OLIVER, *à part.*

Oh ! les gredins !

CHARLES

Allons, Moses, vous servirez d'expert, si

besoin est. Dieu me damne, mon petit Premium. l'affaire n'a pas l'air de vous sourire ?

SIR OLIVER

Oh ! si, énormément. Ah ! ah ! ah ! oui, oui, je trouve que c'est une excellente farce de vendre sa famille aux enchères... Ah ! ah ! (*A part.*) Le polisson !

CHARLES

Évidemment ! quand on a besoin d'argent, à qui diable s'adresserait-on bien, s'il fallait se gêner avec ses propres parents ?

SIR OLIVER, *à part.*

Je ne lui pardonnerai jamais ; non jamais, jamais ! (*Ils sortent.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE I

Une galerie de tableaux chez Charles. — Un grand fauteuil à gauche. — Une genéalogie de famille suspendue à droite.

Entrent CHARLES SURFACE, SIR OLIVER SURFACE, MOSES *et* CARELESS

CHARLEE

Entrez, messieurs ; entrez, je vous prie... Voici la famille des Surface, qui remonte à la conquête.

SIR OLIVER

Et, à mon avis, une belle collection.

CHARLES

Oui, oui, c'est la vraie tradition du portrait à l'huile... sans aucune recherche de grâce ni d'expression. Rien de commun avec les œuvres de vos Raphaëls modernes, qui vous fournissent la plus solide ressemblance, mais qui trouvent moyen de faire votre portrait en se passant de vous; de sorte que l'on peut supprimer l'original sans faire de tort à la peinture. Non, non: le mérite de ces portraits-ci, c'est leur ressemblance invétérée..... tous guindés et lourds comme les originaux : on n'en fait plus comme ça aujourd'hui.

SIR OLIVER

Ah! l'on ne verra jamais plus de tels types.

CHARLES

Je l'espère bien... Ainsi, vous voyez, maître Premium, comme j'aime la vie d'intérieur : je passe mes soirées ici, entouré de ma famille.... Mais, allons, montez à votre bureau, M. le commissaire-priseur; ce vieux fauteuil délabré de mon grand-père en tiendra lieu. (*Il avance le fauteuil.*)

CARELESS

Oui, oui, parfait... Mais, Charles, je n'ai pas de marteau; et qu'est-ce qu'un commissaire-priseur sans marteau?

CHARLES

Parbleu, c'est vrai... (*Prenant la généalogie*

suspendue à droite.) Quel est ce parchemin?... Oh! notre généalogie complète. Tenez, Careless... cela vaut mieux qu'un vil morceau d'acajou; je vous donne un arbre de famille, chenapan que vous êtes... Il vous servira de marteau, et maintenant vous pouvez faire tomber mes ancêtres sous les enchères en les frappant de leur propre généalogie (1).

SIR OLIVER, *à part.*

Quel dénaturé vaurien!... un parricide... après décès.

CARELESS

Oui, oui, c'est vraiment un tableau de votre race; ma foi, Charles, c'est bien ce que vous auriez pu trouver de mieux, car il ne nous servira pas seulement de marteau, mais, par-dessus le marché, de catalogue... Allons, on commence!... Une fois! deux fois! trois fois!

CHARLES

Bravo, Careless!... Eh bien, voici mon grand-oncle, sir Richard Raveline (2), qui fut, je vous assure, un merveilleux général dans son temps. Il fit toutes les guerres du duc de Marlborough, et gagna cette estafilade au-dessus de l'œil à la bataille de Malplaquet... Qu'en dites-vous, M. Premium?... Examinez-le... c'est un héros, qui n'est pas déplumé comme le sont aujourd'hui vos

1. Il y a ici un jeu de mots que nous avons essayé de rendre. *Knock down* veut dire à la fois adjuger (en frappant avec le marteau) et assommer.

2. Sir Richard Ravelin ou Demi-Lune, ouvrage de fortification.

capitaines de carton, mais qui porte dignement perruque et uniforme, comme il convient à un général... Combien voulez-vous en donner?

SIR OLIVER, *bas à Moses.*

Qu'il fasse lui-même son prix.

MOSES

M. Premium vous prie de parler vous-même.

CHARLES

Eh bien, alors, je le lui laisse à dix livres (1), et ce n'est certainement pas cher pour un officier d'état-major.

SIR OLIVER, *à part.*

Le ciel me protège! son fameux oncle Richard pour dix livres! (*Haut.*) Fort bien, monsieur, je le prends.

CHARLES

Careless, adjugez mon oncle Richard... Voici maintenant une de ses jeunes sœurs, ma grand'tante Deborah, peinte par Kneller (2) dans sa meilleure manière, et que l'on estime d'une ressemblance effrayante... Elle est là, vous voyez, en bergère paissant son troupeau...Je vous la donnerai pour cinq livres dix (3)... Les moutons valent l'argent.

SIR OLIVER, *à part.*

Ah! pauvre Deborah! une femme qui

1. 250 francs.

2. Portraitiste du XVII[e] siècle, élève de Rembrandt, premier peintre de Charles II, jouit d'une réputation et d'une vogue européennes, que le temps n'a pas consacrées.

3. Sous-entendu *shillings* : 137 fr. 50.

se prisait si haut elle-même! (*Haut.*) Cinq livres dix... je la prends.

CHARLES

Adjugez ma tante Deborah, Careless!... Voici maintenant un de mes aïeux maternels, un savant juge, bien connu dans la région de l'Ouest... A combien l'évaluez-vous, Moses?

MOSES

A quatre guinées (1).

CHARLES

Quatre guinées!... Misère de ma vie, sa perruque vaut davantage... M. Premium, vous avez plus de respect pour la magistrature (2); laissez-nous vous adjuger sa seigneurie à quinze guinées.

SIR OLIVER

Je veux bien.

CARELESS

Adjugé!

CHARLES

Et voilà deux de ses frères, William et Walter Blunt (3), écuyers, tous deux membres du Parlement, et orateurs distingués. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, je crois. c'est que c'est la première fois qu'ils sont à vendre ou à acheter.

SIR OLIVER

C'est très extraordinaire, en effet! Je les

1. 111 fr. — Une guinée vaut 26 fr. 25.

2. Mot à mot : Pour le sac de laine, — siège des hauts magistrats en Angleterre.

3. Guillaume et Gauthier Brusque.

prends au prix que vous en ferez, à l'honneur du Parlement.

CARELESS

Bien dit, mon petit Premium!... Je vous les adjuge à quarante guinées.

CHARLES

Voici un joyeux compagnon... Je ne sais pas ce qu'il m'était parent, mais il était maire de Norwich : prenez-le pour huit livres.

SIR OLIVER

Non, non : le maire n'en vaut que six.

CHARLES

Allons, mettons-le à six guinées, et je vous campe les deux adjoints par-dessus le marché.

SIR OLIVER

Accepté.

CHARLES

Careless, adjugez le maire et les adjoints... Mais, sapristi, nous en avons pour toute la journée à les vendre ainsi au détail; expédions-les en bloc : qu'en dites-vous, mon petit Premium? Donnez-moi trois cents livres (1), et prenez en tas tout ce qui reste.

CARELESS

Oui, oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

SIR OLIVER

Bien, bien, tout ce qui pourra vous arranger... Je les prends. Mais il y a un portrait sur lequel vous ne vous êtes jamais arrêté.

1. 7,500 francs.

CARELESS, *s'avançant après avoir mis le fauteuil de côté.*

Quoi, ce petit bonhomme à mauvaise mine, au-dessus de la causeuse?

SIR OLIVER

Oui, monsieur, celui-là même, bien que je ne trouve pas, mais du tout, que ce soit un petit bonhomme à si mauvaise mine.

CHARLES

Quoi, ça?... Oh! c'est mon oncle Oliver, avant son départ pour les Indes.

CARELESS

Votre oncle Oliver!... Parbleu, vous ne serez donc jamais cousins, Charles. Il me fait l'effet, à moi, du plus rébarbatif coquin que j'aie jamais vu, avec son œil implacable et sa satanée physionomie d'oncle prêt à vous déshériter! C'est un vieux corsaire endurci, je vous le garantis. N'est-ce pas votre avis, mon petit Premium? (*En lui frappant sur l'épaule.*)

SIR OLIVER

Non pas, monsieur, sur mon âme; je lui trouve une aussi honnête physionomie qu'à personne ici, mort ou vif... Mais je suppose que l'oncle Oliver est compris dans le tas?

CHARLES

Non pas, s'il vous plaît; je ne veux pas me défaire du pauvre Noll. Le vieux bonhomme a été trop gentil pour moi, et, parbleu, je garderai son portrait tant que j'aurai une chambre où le mettre. (*Il passe.*)

SIR OLIVER, *à part*

Le drôle est mon neveu, après tout. (*Haut.*) Cependant, monsieur, j'ai une sorte de caprice pour ce portrait.

CHARLES

J'en suis bien fâché, mais vous ne l'aurez certainement pas... Bonté divine, n'en avez-vous pas assez comme cela?

SIR OLIVER, *à part*

Je lui pardonne tout. (*Haut.*) Voyons, monsieur, quand il me passe une fantaisie par la tête, je ne regarde pas à l'argent. Je vous donnerai de celui-là autant que de tout le reste.

CHARLES

Assez sur ce chapitre, monsieur le brocanteur; je vous dis que je ne veux pas m'en défaire, et cela suffit.

SIR OLIVER, *à part*

L'animal est tout comme son père! (*Haut.*) Allons, allons, je n'insiste pas... (*A part.*) Je ne m'en étais pas aperçu avant, mais je crois que je n'ai jamais vu ressemblance si frappante... (*Haut.*) Voici un chèque pour ce que je vous dois. (*Il tire un carnet de sa poche.*)

CHARLES

Mais c'est un bon de huit cents livres (1).

SIR OLIVER

Vous ne voulez pas lâcher sir Oliver?

CHARLES

Sacrebleu! non! je vous le répète.

1. 20,000 francs.

SIR OLIVER

Alors ne tenez pas compte de la différence, nous retrouverons cela une autre fois... Mais donnez-moi la main sur notre marché; vous êtes un honnête garçon, Charles... Je vous demande pardon, monsieur, de mon trop de liberté... Venez, Moses. (*Il passe.*)

CHARLES, *à part*

Parbleu, voilà un drôle de vieux bonhomme !... (*Haut.*) Mais dites-moi, Premium, vous préparerez des appartements pour ces messieurs?

SIR OLIVER

Oui, oui, je les enverrai prendre dans un jour ou deux.

CHARLES

Mais, un instant : envoyez donc quelque chose de convenable pour les transporter, car je vous assure que la plupart ne sortaient jamais que dans leurs équipages.

SIR OLIVER

J'y veillerai, j'y veillerai... Nous exceptons toujours Oliver?

CHARLES

Oui, tous, excepté le petit nabab.

SIR OLIVER

Vous y êtes bien résolu?

CHARLES

C'est mon dernier mot.

SIR OLIVER, *à part.*

Cher vaurien insensé! (*Haut.*) Bonjour!..

Venez, Moses... Que j'entende maintenant quelqu'un oser dire que c'est un scélérat! (*Il sort avec Moses.*)

CARELESS

Ma foi, voilà le plus singulier personnage de ce genre que j'aie jamais rencontré!

CHARLES

Morbleu, c'est, j'imagine, le roi des brocanteurs. Je m'étonne que ce diable de Moses ait pu faire la connaissance d'un si honnête garçon... Mais, chut! voici Rowley... Allez, Careless, annoncez à la compagnie que je la rejoins dans quelques instants.

CARELESS

J'y vais; mais ne vous laissez pas persuader par ce vieux radoteur de rien gaspiller de votre argent pour le payement d'anciennes dettes enterrées, ou pour quelque bêtise semblable; car les fournisseurs, Charles, sont les plus exigeants faquins du monde.

CHARLES

C'est bien vrai, et en les payant on ne fait que les encourager. Oui, oui, ne craignez rien. (*Exit Careless.*) Oh! quel singulier vieux bonhomme, en vérité... Voyons un peu... il me revient de droit, sur ces cinq cents livres, les deux tiers, plus trente et quelques livres. Par le ciel! je trouve que mes ancêtres sont pour moi des parents de plus de prix que je ne pensais!... Mesdames et messieurs, votre tout dévoué et bien reconnaissant serviteur...

Entre ROWLEY

CHARLES

Ah ! mon vieux Rowley ! vous arrivez à propos pour prendre congé de vos anciennes connaissances.

ROWLEY

Oui, j'ai appris qu'ils étaient vendus. Mais j'admire votre constante tranquillité d'esprit au milieu de telles misères.

CHARLES

Eh bien, c'est là le *hic!* Je suis tellement entouré de sujets d'affliction, que je n'ai pas le loisir de me désoler ; mais tout viendra en son temps, la fortune et la mélancolie. Cependant, j'imagine que vous êtes étonné de voir que je ne suis pas plus triste en me séparant de la foule de tous mes proches parents ; assurément, c'est très chagrinant ; mais pourquoi serais-je ému, quand eux-mêmes ne bronchent pas ?

ROWLEY

Il n'y a pas moyen d'obtenir que vous soyez sérieux un moment.

CHARLES

Si, ma foi, je le suis à présent. Tenez, mon brave Rowley, tenez, allez m'escompter cette valeur, et prélevez cent livres que vous ferez immédiatement tenir au vieux Stanley.

ROWLEY

Cent livres ! considérez un peu...

CHARLES

Sacrebleu, épargnez-moi vos observations : les besoins du pauvre Stanley sont pressants et, si vous ne vous hâtez, nous aurons la visite de plus d'une personne ayant plus droit que lui à cet argent.

ROWLEY

Ah! justement! je ne cesserai de vous rebattre les oreilles du vieux proverbe...

CHARLES

« Soyez juste avant d'être généreux. »... Bon, je le voudrais si je pouvais; mais la Justice est une vieille sorcière boiteuse, et je ne puis faire qu'elle marche chez moi de pair avec la Générosité.

ROWLEY

Pourtant, Charles, croyez-moi, une heure de réflexion...

CHARLES

Eh! oui, oui, c'est vrai; mais voyez-vous, Rowley, tant que j'ai, pardieu, je donne! Diable soit donc de votre économie, et courez porter l'argent au vieux Stanley. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Un salon chez le même.

Entrent MOSES *et* SIR OLIVER SURFACE

MOSES

Eh bien, monsieur, je crois, comme sir Peter le disait, que vous avez vu M. Char-

les dans toute sa gloire; c'est grand dommage qu'il soit si fou.

SIR OLIVER

Mais il n'a pas voulu vendre mon portrait.

MOSES

Et il aime à l'excès le vin et les femmes.

SIR OLIVER

Mais il n'a pas voulu vendre mon portrait.

MOSES

Et il joue un jeu d'enfer.

SIR OLIVER

Mais il n'a pas voulu vendre mon portrait... Ah! voici Rowley.

Entre ROWLEY

ROWLEY

Eh bien, sir Oliver, je vois que vous avez fait une emplette...

SIR OLIVER

Oui, oui, notre jeune vaurien s'est défait de ses ancêtres comme de vieilles tapisseries.

ROWLEY

Et il m'a envoyé ici pour vous remettre votre part du prix de vente... c'est-à-dire comme au malheureux vieux Stanley.

MOSES

Ah! voilà le comble : il est d'une charité enragée.

ROWLEY

Et j'ai laissé dans le vestibule un bonnetier et deux tailleurs. Ils n'ont certaine-

ment pas été payés. et ces cent livres les contenteraient.

SIR OLIVER

Bien, bien, je paierai ses dettes, et sa bienfaisance aussi... Mais à présent je ne suis plus brocanteur, et vous allez m'introduire chez son frère aîné sous le nom du vieux Stanley.

ROWLEY

Pas tout de suite : sir Peter, je le sais, se propose d'y passer à cette heure-ci.

Entre TRIP

TRIP

Oh ! messieurs, je vous demande pardon de ne vous avoir pas reconduits... Par ici... (*Il passe.*) Moses, un mot. (*Il sort avec Moses.*)

SIR OLIVER

Vous voyez bien ce drôle?... Croiriez-vous que le faquin a arrêté le Juif comme nous arrivions, pour lui demander de lui trouver de l'argent avant d'en chercher pour son maître?

ROWLEY

En vérité?

SIR OLIVER

Oui, ils sont maintenant en train de traiter une affaire d'annuité... Ah ! maître Rowley, de mon temps, les domestiques se contentaient des restes des folies de leurs maîtres, quand elles étaient râpées à force d'usage; mais aujourd'hui, c'est leurs vices, comme leurs habits de fête, qu'ils endossent tout flambants neufs. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Une bibliothèque chez Joseph Surface. — Large paravent à droite. — Un guéridon à gauche, avec un livre dessus. — Deux chaises.

JOSEPH SURFACE *et un* DOMESTIQUE, *tête nue.*

JOSEPH

Pas de lettre de lady Teazle?

LE DOMESTIQUE

Non, monsieur.

JOSEPH

Je suis surpris qu'elle n'ait envoyé personne, si elle est empêchée de venir. Sir Peter ne me soupçonne certainement pas. Cependant, je ne veux pas laisser échapper l'héritière, malgré l'intrigue où je me suis jeté avec sa femme; heureusement que la légèreté de Charles et sa mauvaise réputation mettent bien des atouts dans mon jeu. (*On entend frapper.*)

LE DOMESTIQUE

Monsieur, je crois que ce doit être lady Teazle.

JOSEPH

Un instant!... Assurez-vous-en avant d'aller ouvrir : si c'était mon frère, j'ai une recommandation particulière à vous faire.

LE DOMESTIQUE

C'est milady, monsieur; elle laisse tou-

jours sa chaise devant la modiste, dans la rue à côté.

JOSEPH

Attendez, attendez; ouvrez ce paravent devant la fenêtre... (*Le domestique obéit.*) C'est bien... ma voisine d'en face est si curieuse... (*Le domestique sort.*) J'ai maintenant un rôle difficile à jouer. Lady Teazle a depuis quelque temps deviné mes vues sur Maria ; mais il ne faut pas absolument qu'elle reste dans le secret, — du moins jusqu'à ce que je la tienne davantage à ma discrétion.

Entre LADY TEAZLE

LADY TEAZLE

Comment, vous vous adressez un monologue sentimental? Avez-vous été bien impatient?... O Seigneur ! n'affectez pas cet air grave... Je vous jure que je n'ai pas pu venir plus tôt. (*Elle passe.*)

JOSEPH

Oh ! madame, l'exactitude est une sorte de constance, de bien mauvais ton chez une grande dame. (*Il avance des sièges, s'assied après lady Teazle.*)

LADY TEAZLE

Sur ma parole, vous devriez me plaindre. Savez-vous que sir Peter est devenu depuis quelque temps si méchant pour moi et si jaloux de Charles également... ce n'est pas le moins drôle de l'histoire, n'est-ce pas ?

JOSEPH, *à part*

Bravo ! mes bons amis en médisance ne se démentent pas sur ce point.

LADY TEAZLE

Vraiment, je voudrais qu'il laissât Maria l'épouser, et peut-être alors serait-il fixé ; n'êtes-vous pas de cet avis, monsieur Surface?

JOSEPH, *à part*

Non pas, diable! (*Haut.*) Oh! certainement! car alors ma chère lady Teazle serait convaincue aussi de l'injustice de ses soupçons, quand elle m'attribuait quelque dessein sur cette sotte fille.

LADY TEAZLE

Bien, bien, je ne demande pas mieux que de vous croire. Mais n'est-ce pas une indignité, que les méchancetés sans nom qu'on dit des gens?... Voici mon amie, lady Sneerwell, qui a répandu sur mon compte je ne sais combien d'histoires scandaleuses, et tout cela aussi sans le moindre fondement... et c'est ce qui m'irrite.

JOSEPH

Oui, madame, à coup sûr, voilà ce qu'il y a de plus irritant.., sans fondement. Oui, oui, voilà le point humiliant, en vérité; car, lorsqu'une histoire scandaleuse s'accrédite contre quelqu'un, il n'y a certainement pas de consolation plus grande que la conscience de l'avoir mérité.

LADY TEAZLE

Oui, je vous assure, en ce cas je leur pardonnerais leur méchanceté ; mais m'attaquer, moi, qui suis au fond si innocente, et qui n'ai jamais dit du mal de personne... c'est-à-dire d'aucun de mes amis; et de

plus voir encore sir Peter si acariâtre, si soupçonneux, quand il connaît la pureté de mon cœur... en vérité, c'est monstrueux.

JOSEPH

Mais, ma chère lady Teazle, vous le souffrez parce que vous le voulez bien. Lorsqu'un mari soupçonne injustement sa femme et lui retire sa confiance, le pacte primitif est rompu, et elle doit à l'honneur de son sexe de faire tous ses efforts pour le tromper.

LADY TEAZLE

Vraiment!... De sorte que, s'il me soupçonne sans motif, il s'ensuit que le meilleur moyen de le guérir de sa jalousie est de la justifier?

JOSEPH

Sans aucun doute... C'était à votre mari à ne pas vous méconnaître, et alors, en succombant, vous ne faites que rendre hommage à son discernement.

LADY TEAZLE

Voilà, à coup sûr, d'excellentes raisons; et quand le sentiment de mon innocence...

JOSEPH

Ah! ma chère madame, voilà où vous vous trompez profondément : c'est le sentiment invétéré de votre innocence qui vous cause le plus grand tort. Qui vous rend insouciante des apparences et vous fait dédaigner l'opinion?... Le sentiment de votre innocence... Qui vous empêche de vous surveiller et vous fait commettre mille petites inconséquences?... Encore le

sentiment de votre innocence. Qui vous rend incapable de supporter le caractère de sir Peter et vous fait regarder ses soupçons comme autant d'outrages?... Toujours le sentiment de votre innocence!

LADY TEAZLE

C'est la pure vérité!

JOSEPH

Maintenant, ma chère lady Teazle, si vous consentiez rien qu'une fois à faire un tout petit *faux pas* (1), vous ne pouvez imaginer à quel point vous deviendriez circonspecte, d'humeur facile et charmante avec votre mari.

LADY TEAZLE

Parlez-vous sincèrement ?

JOSEPH

Oh ! je vous le garantis; et vous verriez alors toutes les médisances tomber à la fois; car, en somme, votre réputation ressemble actuellement à une personne affligée de pléthore : c'est l'excès de santé qui la tue, tout bonnement.

LADY TEAZLE

Bien, bien; alors, si je saisis bien votre ordonnance, il faut que je succombe pour me défendre, et que je me débarrasse de ma vertu pour préserver ma réputation?

JOSEPH

Parfaitement, madame, je vous l'affirme.

1. En français dans le texte.

LADY TEAZLE

Eh bien, voilà certainement la doctrine la plus originale et la recette la plus neuve contre la calomnie !

JOSEPH

Et une infaillible, croyez-moi. La sagesse, comme l'expérience, doit s'acheter.

LADY TEAZLE

Eh bien, si ma raison venait jamais à se convaincre...

JOSEPH

Oh ! certainement, madame, elle y viendra... Oui, oui... Le ciel me garde de vous persuader de faire une chose que vous estimeriez coupable... Non, non, j'ai trop d'honneur pour le souhaiter.

LADY TEAZLE

Ne pensez-vous pas que nous pourrions, sans inconvénients, écarter *l'honneur* de la discussion ? (*Elle se lève.*)

JOSEPH

Ah ! les funestes effets de votre éducation provinciale persistent encore chez vous, je le vois. (*Il se lève.*)

LADY TEAZLE

J'en ai peur, en effet ; et je vous avouerai franchement que, si je pouvais être incitée à mal faire, ce serait par les méchants procédés de sir Peter plutôt que par votre *honnête logique*, après tout.

JOSEPH

Eh bien, par cette main, dont il n'est pas digne... (*Il lui prend la main.*)

Entre le DOMESTIQUE

JOSEPH

Morbleu, idiot que vous êtes... que demandez-vous ?

LE DOMESTIQUE

Je vous demande pardon, monsieur, mais je pensais que vous ne seriez pas content de voir monter sir Peter sans que je l'eusse annoncé.

JOSEPH

Sir Peter !... Tonnerre !... le diable soit de lui !

LADY TEAZLE

Sir Peter ! Oh ! mon Dieu... je suis perdue... je suis perdue !

LE DOMESTIQUE

Monsieur, ce n'est pas moi qui l'ai laissé entrer.

LADY TEAZLE

Oh ! je ne sais plus du tout où j'en suis ! Que vais-je devenir ? Allons, monsieur Logique... Oh ! miséricorde, il monte... Cachons-nous ici, derrière... et si jamais il m'arrive d'être aussi imprudente... (*Elle passe derrière le paravent.*)

JOSEPH

Donnez-moi ce livre. (*Il s'assied. Le domestique feint d'arranger son fauteuil.*)

Entre SIR PETER

SIR PETER

Voilà, toujours à se perfectionner... Monsieur Surface, monsieur Surface ! (*Il lui tape sur l'épaule.*)

JOSEPH

Oh! mon cher sir Peter, je vous demande pardon... (*Bâillant et jetant son livre.*) Je m'étais assoupi sur un livre stupide... Ma foi, je vous suis fort obligé d'être passé me voir. Vous n'êtes pas venu ici, je crois, depuis que j'ai fait arranger cet appartement... Les livres, vous savez, sont ma seule marotte.

SIR PETER

C'est bien rangé, vraiment... Oui, oui, c'est convenable ; et votre paravent même, vous pouvez en faire une source de science... tout garni qu'il est, si je ne m'abuse, de cartes géographiques. (*Il va vers le paravent.*)

JOSEPH

Oh! oui, ce paravent m'est très utile. (*Il l'en éloigne.*)

SIR PETER

Certainement, il doit vous être très utile quand vous avez besoin de trouver quelque chose à la hâte.

JOSEPH, *à part.*

Oui, comme lorsque je suis non moins pressé de cacher quelque chose.

SIR PETER

Voyons, j'ai une petite affaire à vous soumettre...

JOSEPH, *au domestique qui dispose des sièges.*

Qu'attendez-vous ? (*Le domestique sort.*) Voici une chaise, sir Peter... je suis à vous...

SIR PETER, *s'asseyant.*

Eh bien, à présent que nous sommes

seuls, voici, mon cher ami, le sujet sur lequel je désire m'ouvrir à vous... C'est un point de la plus grande importance pour mon repos... En un mot, mon bon ami, la conduite de lady Teazle depuis quelque temps me rend fort malheureux.

JOSEPH, *assis*.

En vérité ! Je suis désolé de l'apprendre.

SIR PETER

Oui, il n'est que trop manifeste qu'elle n'a pas la moindre sympathie pour moi ; mais, voici le pire, j'ai de fortes présomptions qu'elle a formé une liaison ailleurs.

JOSEPH

Pas possible ! vous m'étonnez !

SIR PETER

Si ; et, entre nous, je crois que j'ai découvert la personne.

JOSEPH

Ah ! bah ! vous m'alarmez excessivement.

SIR PETER

Oui, mon cher ami, je savais à quel point vous compatiriez à mes maux !

JOSEPH

Certes... croyez-moi, sir Peter, une telle découverte ne m'affligerait pas moins que vous.

SIR PETER

J'en suis convaincu... Ah ! quel bonheur d'avoir un ami à qui pouvoir confier même ses secrets de famille... Mais ne devinez-vous pas un peu qui je veux dire ?

JOSEPH

J'en suis à cent lieues. Ce ne serait pas sir Benjamin Backbite ?

SIR PETER

Oh ! non !... Et Charles, qu'en dites-vous ?

JOSEPH

Mon frère ! impossible !

SIR PETER

Oh ! mon cher ami, la bonté de votre cœur vous égare. Vous jugez d'autrui par vous-même.

JOSEPH

Certainement, sir Peter, le cœur qui a conscience de sa pureté a toujours de la peine à croire à la perfidie des autres.

SIR PETER

Oui... mais votre frère n'a pas de principes... Vous ne l'avez jamais entendu tenir un tel langage.

JOSEPH

Cependant, lady Teazle elle-même a, je le crois, trop de principes...

SIR PETER

Certes ; mais que peuvent les principes contre les compliments d'un jeune homme aimable et spirituel ?

JOSEPH

C'est bien vrai.

SIR PETER

Et puis, vous savez, par suite de notre différence d'âge, il n'est pas à présumer qu'elle puisse avoir beaucoup d'affection

pour moi ; et si elle venait à succomber, et que je le révélasse au public, dans ce cas toute la ville se gausserait de moi seul, du vieux fou de célibataire qui a épousé une jeune fille.

JOSEPH

C'est juste, évidemment... on en rirait.

SIR PETER

Parbleu ! si on en rirait... et l'on ferait sur moi des chansons, des plaisanteries dans les journaux, et le diable sait quoi encore !

JOSEPH

Non... il faut vous garder de rendre l'aventure publique.

SIR PETER

Mais j'y reviens toujours... que ce soit le neveu de mon vieil ami, sir Oliver, qui entreprenne une action si noire, voilà ce qui me blesse le plus profondément.

JOSEPH

Oui, c'est le point sensible... Quand le trait qui nous frappe est encore aiguisé par l'ingratitude, la blessure est d'autant plus vive.

SIR PETER

Ah !... moi qui lui ai servi, en quelque sorte, de tuteur ; qui l'avais si souvent reçu chez moi ; qui ne lui ai jamais de ma vie refusé... un conseil !

JOSEPH

Oh ! ce n'est pas croyable. Il y a peut-être un homme capable d'une telle infamie, c'est évident ; mais, pour moi, jusqu'à ce que vous m'ayez donné des preu-

ves positives, je ne puis qu'en douter. Par exemple, si l'on devait me le prouver, je ne le reconnais plus pour mon frère... je renie toute parenté avec lui ; car l'homme qui peut violer les lois de l'hospitalité et s'attaquer à la femme de son ami, mérite d'être flétri comme le fléau de la société.

SIR PETER

Quelle différence entre vous deux ! Les nobles sentiments que voilà !

JOSEPH

Mais, encore un coup, je ne puis mettre en doute l'honnêteté de lady Teazle.

SIR PETER

Je vous assure que je voudrais n'en penser que du bien et écarter tout sujet de dispute entre nous. Elle me reproche fréquemment, depuis quelque temps, de ne lui avoir fait aucun sort ; et, dans notre dernière querelle, elle m'a donné à entendre assez que la douleur ne la tuerait pas, si je venais à mourir. Maintenant, comme nos idées de dépenses ne s'accordent guère, j'ai résolu, en prévision de l'avenir, qu'elle aurait son libre arbitre et serait sa maîtresse. De la sorte, si je venais à mourir, elle verrait que, durant ma vie, j'ai songé à ses intérêts. Voici, mon ami, les minutes de deux actes, sur lesquels je désire avoir votre avis. L'un lui assure la libre jouissance de huit cents livres de rente (1) pendant ma vie, et l'autre ma fortune entière après ma mort.

1. 20,000 francs.

JOSEPH

Sir Peter, c'est en vérité se conduire avec une générosité... (*A part.*) Pourvu que cela ne me fasse pas perdre le fruit de mes leçons à lady Teazle!

SIR PETER

Oui, j'y suis déterminé, elle n'aura plus sujet de se plaindre. Cependant, je ne voudrais pas qu'elle connût encore d'ici à quelque temps cette nouvelle preuve de mon affection.

JOSEPH, *à part.*

Ni moi, s'il y avait moyen.

SIR PETER

Et maintenant, mon cher ami, parlons un peu, si vous voulez, de vos espérances sur Maria. Où en êtes-vous?

JOSEPH, *à voix basse.*

Oh! non, sir Peter; une autre fois, je vous prie.

SIR PETER

Je suis vraiment chagrin de voir le peu de progrès que vous paraissez faire dans son cœur.

JOSEPH, *bas.*

Je vous en prie, monsieur, laissons cela. Que sont mes propres mécomptes, lorsque votre bonheur se discute? (*A part.*) O rage! tout m'échappe à la fois.

SIR PETER

Et, bien que vous m'ayez tant recommandé de ne pas faire connaître votre passion à lady Teazle, je suis sûr que, dans l'espèce, elle ne vous est pas hostile.

JOSEPH

Voyons, je vous en prie, sir Peter, faites-moi un plaisir... Je suis vraiment trop affligé du sujet qui nous occupe pour songer une minute à moi-même. L'homme que ses amis ont pris pour confident de leurs peines ne peut point....

Entre le DOMESTIQUE

JOSEPH

Eh bien, monsieur?

LE DOMESTIQUE

Votre frère, monsieur, est en train de parler à quelqu'un dans la rue, et il dit qu'il sait que vous êtes chez vous.

JOSEPH, *se levant.*

Morbleu, imbécile, je n'y suis pas.... Je suis sorti pour toute la journée.

SIR PETER, *se levant.*

Attendez... un instant... Il me vient une idée... Ne soyez pas sorti.

JOSEPH, *au domestique.*

Bien, bien, laissez-le monter. (*Le domestique sort. — A part.*) Il arrêtera sir Peter, en tout cas.

SIR PETER

Maintenant, mon bon ami, rendez-moi un service, je vous en prie... Avant que Charles n'arrive, faites-moi cacher quelque part... Vous l'amènerez alors sur le chapitre que nous avons touché, et sa réponse me donnera sur-le-champ satisfaction.

JOSEPH

Oh! fi, sir Peter! voudriez-vous me ren-

dre complice d'un tour aussi mesquin?... Tendre un piège à mon frère, allons donc !

SIR PETER

Non, puisque vous dites que vous êtes sûr de son innocence; s'il en est ainsi, vous lui rendrez le plus signalé service en lui donnant l'occasion de se justifier, et vous m'ôterez tout souci. Voyons, vous ne pouvez pas me refuser... (*Il remonte.*) Ici, derrière ce paravent, ce sera...Hein ! que le diable m'emporte ! il me semble qu'il y a déjà quelqu'un... J'en jurerais, j'ai aperçu un cotillon.

JOSEPH

Ah ! ah ! ah ! Ma foi, c'est assez ridicule. Je vais vous dire, sir Peter, bien que je tienne un homme à intrigues pour quelque chose de fort méprisable, cependant, vous savez, il ne s'ensuit pas non plus qu'on puisse être un Joseph dans toute la force du terme. Écoutez, c'est une petite modiste française... une sotte drôlesse que j'ai sur le dos... Elle tient un peu à sa réputation et, à votre arrivée, monsieur, elle s'est sauvée derrière le paravent.

SIR PETER

Ah ! Joseph ! Joseph ! Qui aurait cru cela de vous?... Mais, pardieu, elle a surpris tout ce que j'ai dit de ma femme.

JOSEPH

Oh ! ça n'ira pas plus loin, vous pouvez y compter.

SIR PETER

Non? Alors, ma foi, qu'elle entende jusqu'au bout... Voici un cabinet qui fera aussi bien mon affaire.

JOSEPH

Bon, entrez-y.

SIR PETER, *entrant dans le cabinet.*

Ah ! sournois ! mauvais sujet ! sournois !

JOSEPH

Je l'échappe belle, en vérité ! et voilà une drôle de situation, séparer ainsi le mari et la femme.

LADY TEAZLE, *montrant la tête.*

Puis-je me sauver ?

JOSEPH

Cachez-vous, mon ange !

SIR PETER, *passant sa tête.*

Joseph, serrez-le de près.

JOSEPH

Rentrez, mon cher ami !

LADY TEAZLE

Ne pourriez-vous pas enfermer sir Peter ?

JOSEPH

Ne bougez pas, mon trésor !

SIR PETER, *paraissant.*

Vous êtes sûr que la petite modiste ne jasera pas ?

JOSEPH

Rentrez, rentrez, mon cher sir Peter... Mon Dieu, pourquoi n'y a-t-il pas une clef à cette porte !

Entre CHARLES SURFACE

CHARLES

Holà ! mon frère, qu'est-ce que cela signifie ? Votre maraud de valet ne voulait pas d'abord me laisser monter. Eh quoi ? avez-vous un Juif ou une fille avec vous ?

JOSEPH

Ni l'un ni l'autre, mon frère, je vous assure.

CHARLES

Mais pourquoi sir Peter s'est-il enfui? Je croyais que vous étiez ensemble.

JOSEPH

Il y était, mon frère; mais, en apprenant que vous alliez venir, il n'a pas voulu rester.

CHARLES

Quoi! le vieux richard a-t-il eu peur que je lui demande de l argent à emprunter?

JOSEPH

Non, monsieur; mais je regrette d'apprendre, Charles, que vous ayez depuis quelque temps donné à ce digne homme de graves sujets de contrariété.

CHARLES

Oui, c'est ce que l'on me reproche à l'égard de bien d'autres braves gens... Mais comment cela, je vous prie?

JOSEPH

A vous parler net, mon frère, il croit que vous cherchez à le supplanter dans le cœur de lady Teazle.

CHARLES

Qui, moi? O grands dieux! ce n'est pas moi, sur ma parole... Ah! ah! ah! ah! Ainsi, le vieux Cassandre s'est aperçu qu'il avait pris une jeune femme, hein?

JOSEPH

Il n'y a pas là de quoi rire, mon frère. Celui qui a le courage de se moquer...

CHARLES

Oui, oui, comme vous alliez le dire... Eh bien, sérieusement, je n'ai jamais songé le moins du monde à faire ce que vous m'imputez, sur mon honneur!

JOSEPH, *élevant la voix.*

Ma foi, sir Peter sera bien content de le savoir.

CHARLES

A dire vrai, j'ai cru dans le temps que la dame avait l'air de me trouver de son goût; mais, parole sacrée, je ne lui ai jamais fourni le moindre encouragement... Du reste, vous savez que mon cœur est à Maria.

JOSEPH

Mais, voyons, mon frère, même si lady Teazle eût laissé paraître pour vous le penchant le plus déclaré...

CHARLES

Ma foi, voyez, Joseph, je me flatte de n'avoir jamais, de propos délibéré, commis une action contre l'honneur. Mais, si une jolie femme venait se jeter exprès à ma tête... et que cette jolie femme fût celle d'un homme assez vieux pour être son père...

JOSEPH

Eh bien?...

CHARLES

Eh bien, je crois que je serais obligé de...

JOSEPH

De ?

CHARLES

D'emprunter un peu de vos principes, voilà tout... Mais, mon frère, savez-vous

maintenant que vous m'étonnez énormément, en accolant mon nom à celui de lady Teazle; car, ma foi, j'ai toujours compris que vous étiez son favori.

JOSEPH

Oh! fi donc, Charles! Voilà une riposte inconsidérée.

CHARLES

Pas du tout, j'affirme que je vous ai vu échanger de ces œillades significatives...

JOSEPH

Voyons, voyons, monsieur, pas de plaisanterie!

CHARLES

Parbleu, je parle sérieusement... Ne vous rappelez-vous pas un jour que je vins ici...

JOSEPH

Voyons, je vous en prie, Charles...

CHARLES

Et que je vous trouvai ensemble...

JOSEPH

Sacrebleu, monsieur, je vous réitère...

CHARLES

Et une autre fois, que votre domestique...

JOSEPH

Mon frère, mon frère, un mot! (*A part.*) Sapristi, arrêtons-le.

CHARLES

Votre domestique, dis-je, informé que...

JOSEPH

Taisez-vous! Je vous demande pardon, mais sir Peter a entendu tout ce que nous venons de dire. Je savais que vous vous

justifieriez; sans cela, je n'eusse pas consenti...

CHARLES

Comment, sir Peter? Où est-il?

JOSEPH

Pas si haut... (*Indiquant le cabinet.*) Là!

CHARLES

Oh! par le ciel, il faut qu'il se montre. Sir Peter, sortez! (*Il se dirige vers le cabinet.*)

JOSEPH, *l'arrêtant.*

Non, non...

CHARLES

Entendez-vous, sir Peter, avancez à l'ordre!... (*Il passe outre et ramène sir Peter.*) Comment! mon vieux tuteur!... Quoi! jouer ainsi à l'inquisiteur, pour recueillir des témoignages en cachette! Oh! fi, fi!

SIR PETER

Donnez-moi la main, Charles... Je crois que je vous ai soupçonné injustement; mais il ne faut pas en vouloir à Joseph... la ruse est de moi.

CHARLES

En vérité!

SIR PETER

Mais je vous fais amende honorable. Je vous promets que je n'ai plus du tout de vous aussi mauvaise opinion qu'avant : ce que j'ai entendu m'a causé une vive satisfaction.

CHARLES

Parbleu, alors, c'est heureux que vous n'en ayez pas entendu davantage... (*Bas à Joseph.*) N'est-ce pas, Joseph?

SIR PETER

Ah! vous vouliez lui rendre la pareille.

CHARLES

Oui, oui, c'était une plaisanterie.

SIR PETER

Oui, oui, je connais trop bien son honnêteté.

CHARLES

Mais, vous auriez pu dans cette affaire le soupçonner aussi bien que moi, après tout... (*Bas à Joseph.*) N'est-ce pas, Joseph?

SIR PETER

Bien, bien, je vous crois.

JOSEPH, *à part.*

Que je voudrais les voir loin tous les deux!

SIR PETER

Et, désormais, il ne tient qu'à nous de mieux nous connaître.

Entre le DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE

Lady Sneerwell est en bas, et elle prétend monter.

JOSEPH, *à part.*

Lady Sneerwell! Diable, il ne faut pas qu'elle vienne ici! (*Le domestique sort. — Haut.*) Messieurs, je vous demande pardon... Je suis obligé de vous reconduire; voici quelqu'un qui m'arrive pour une affaire particulière.

CHARLES

Eh bien, vous pouvez le voir dans une autre pièce. Sir Peter et moi, nous ne nous

sommes pas rencontrés depuis longtemps, et j'ai quelque chose à lui dire.

JOSEPH, *à part.*

Je ne veux pas les laisser ensemble. Je vais éconduire lady Snerwell et revenir tout de suite. *(Bas à sir Peter.)* Sir Peter, pas un mot de la modiste française. *(Il sort.)*

SIR PETER, *bas à Joseph.*

Moi? il n'y a pas de danger!... *(Haut.)* Ah! Charles, si vous fréquentiez davantage votre frère, on pourrait vraiment espérer que vous vous amenderiez. C'est un homme à principes, et il n'y a rien au monde de si beau qu'un homme à principes!

CHARLES

Bah! il est trop sage de moitié... et si jaloux de ce qu'il appelle sa bonne renommée, qu'il recevrait plutôt chez lui un prêtre qu'une fille.

SIR PETER

Non, non... Allons, allons... vous lui faites du tort... Non, non! Joseph n'est pas un Don Juan, mais ce n'est pas non plus tout à fait un saint... *(A part.)* J'ai grande envie de lui dire... nous ririons si bien aux dépens de Joseph!

CHARLES

Oh! que le diable soit de lui! C'est un véritable anachorète, un jeune ermite.

SIR PETER

Écoutez... il ne faut pas le malmener à ce point : il peut se faire qu'il l'apprenne de quelqu'un, je vous assure.

CHARLES

Quoi! vous n'iriez pas le lui répéter?

SIR PETER

Non... mais... voici comme... (*A part.*) Parbleu, je vais tout lui dire... (*Haut.*) Ecoutez-moi... avez-vous envie de bien vous amuser aux dépens de Joseph ?

CHARLES

Ce serait mon plus vif désir.

SIR PETER

Eh bien, ma foi, soit !... Il a bien révélé ma cachette, lui : nous serons quittes... (*Bas.*) Il avait une fille avec lui quand je suis entré.

CHARLES

Comment ! Joseph ?... vous plaisantez.

SIR PETER

Chut !... une petite modiste française... et le plus drôle de l'affaire... c'est qu'elle est encore ici.

CHARLES, *montrant le cabinet.*

Dieu me damne, là-dedans ?

SIR PETER, *désignant le paravent.*

Chut ! voyez !

CHARLES

Derrière le paravent ! Parbleu, faisons-la sortir.

SIR PETER

Non, non... il va revenir... je ne veux pas, non !

CHARLES

Oh ! mon Dieu, rien qu'un petit coup d'œil à la petite modiste ! (*Il se dirige vers le paravent, malgré les efforts de sir Peter.*)

SIR PETER

Non, je vous en conjure... Joseph ne me pardonnera jamais...

CHARLES

Je prendrai votre défense...

SIR PETER

Bonté divine, le voici! (*Entre Joseph Surface, au moment où Charles renverse le paravent.*)

CHARLES

Lady Teazle! ma parole, c'est impayable!

SIR PETER

Lady Teazle! oh! c'est épouvantable!

CHARLES

Sir Peter, voici une des plus piquantes modistes françaises que j'aie jamais vues. Parbleu, vous avez tous l'air de vous être amusés ici à cache-cache, et je ne vois pas que personne ait deviné juste... Vous prierai-je, milady, de m'instruire?... Pas un mot!... Mon frère, vous plairait-il de me mettre au fait?... Eh quoi! la Morale est muette aussi?... Sir Peter, bien que je vous aie trouvé dans les ténèbres, peut-être y voyez-vous clair maintenant?... Motus sur toute la ligne!... Fort bien... Malgré mon impuissance à rien démêler de tout ceci, j'aime à croire que vous vous comprenez parfaitement l'un l'autre... Je vous abandonne donc à vous-mêmes. (*En s'en allant.*) Mon frère, je vois avec peine que vous ayez donné à ce digne homme d'aussi graves motifs de contrariété... Sir Peter, il n'y a rien au monde de si beau qu'un homme à principes! (*Il sort. Joseph, Sir Peter et Lady Teazle restent quelque temps immobiles à se regarder.*)

JOSEPH

Sir Peter... quoique... je le confesse... les apparences soient contre moi... si vous voulez me prêter quelques instants d'attention, je ne fais aucun doute... que je ne puisse expliquer tout à votre satisfaction.

SIR PETER

S'il vous plaît, monsieur !

JOSEPH

Le fait est, monsieur, que Lady Teazle, sachant mes vues sur votre pupille Maria... je dis, monsieur, que Lady Teazle, redoutant votre caractère jaloux... et connaissant mon amitié pour la famille... milady, dis-je, monsieur... est venue ici... daus le dessein de... recevoir confidence des vues dont je vous ai parlé... Mais, à votre arrivée... redoutant... comme je l'ai déjà dit... votre jalousie... elle s'est retirée... et voilà, vous pouvez m'en croire, toute la vérité sur cette affaire.

SIR PETER

Voilà une version très claire, sur ma pa role ; et j'affirmerais que madame la confirmera de tout point.

LADY TEAZLE, *s'avançant*

Vous vous trompez beaucoup, sir Peter.

SIR PETER

Comment ! vous ne jugez même pas nécessaire de vous entendre pour mentir ?

LADY TEAZLE

Il n'y a pas une syllabe de vraie dans ce que monsieur vous a dit.

SIR PETER

Parbleu, madame, je n'ai pas de peine à vous croire !

JOSEPH, *bas à Lady Teazle*

Au nom du ciel, madame, voudriez-vous me trahir?

LADY TEAZLE

Cher monsieur Lovelace, avec votre permission, je ne parlerai que pour moi.

SIR PETER

Oui, monsieur, laissez-la faire ; vous verrez qu'elle va nous servir une histoire qui vaudra bien la vôtre, sans que vous ayez à la souffler.

LADY TEAZLE

Entendez-moi, sir Peter !... Je ne suis pas du tout venue ici au sujet de votre pupille, et j'ignorais même les vues de monsieur sur elle. Je n'y suis venue qu'entraînée par son insidieuse rhétorique, tout au moins pour entendre l'aveu de sa prétendue passion, sinon pour sacrifier votre honneur à son infamie.

SIR PETER

Maintenant, allons, je crois que nous approchons de la vérité.

JOSEPH

Cette femme est folle !

LADY TEAZLE

Non, monsieur : elle est revenue à la raison, et grâce à vos fourberies même... Sir Peter, je ne puis espérer que vous me

croyiez... mais la tendre sollicitude que vous avez manifestée pour moi, alors que vous ne pouviez certainement soupçonner ma présence, m'a été tellement au cœur que, si j'eusse pu sortir et éviter la honte de me voir tirer de ma cachette, ma conduite à l'avenir vous eût garanti la sincérité de ma reconnaissance. (*Elle passe.*) Quant à cet hypocrite au mielleux langage, qui voulait séduire la femme de son trop crédule ami, tout en feignant de porter d'honnêtes hommages à sa pupille... je le vois maintenant sous un jour si profondément méprisable, que je ne me pardonnerai jamais à moi-même de l'avoir écouté. (*Elle sort.*)

JOSEPH

Tout cela est bel et bon, sir Peter, mais le ciel sait...

SIR PETER, *passant.*

Que vous êtes un misérable !... Et, là-dessus, je vous livre à votre conscience.

JOSEPH

Vous vous emportez trop vite, sir Peter ; vous devez m'entendre... L'homme qui ferme la porte à la conviction en refusant de...

SIR PETER

Oh ! la peste soit de votre morale ! (*Ils sortent, Joseph parlant toujours.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE I

La bibliothèque chez Joseph.

Entrent JOSEPH SURFACE
et le DOMESTIQUE

JOSEPH

M. Stanley !... et pourquoi avez-vous cru que je voulais le voir ? Vous deviez savoir qu'il vient pour me demander quelque chose.

LE DOMESTIQUE

Monsieur, je ne l'aurais pas laissé entrer, si M. Rowley ne l'avait accompagné.

JOSEPH

Bah ! imbécile ! aller supposer que je suis d'humeur maintenant à recevoir la visite de parents pauvres !... Eh bien, qu'attendez-vous pour faire monter cet individu ?

LE DOMESTIQUE

J'y vais, monsieur... Mais, monsieur, ce n'est pas ma faute si sir Peter a découvert milady...

JOSEPH

Assez, idiot! (*Le domestique sort.*) Vraiment, dame Fortune n'a jamais joué jusqu'ici pareil tour à un homme de ma force. Ma réputation aux yeux de sir Peter, mes espérances sur Maria, détruites en un instant ! Je suis dans une belle disposition d'esprit pour prêter attention aux malheurs des autres ! Je me sens incapable de faire à ce Stanley même la charité d'une maxime

de bienfaisance... Allons! le voici, accompagné de Rowley. Il faut cependant que je tâche de rentrer en possession de moi-même, et d'amener sur mon visage un peu de compassion. (*Il sort.*)

Entrent SIR OLIVER SURFACE
et ROWLEY

SIR OLIVER

Comment! il nous fuit!... N'est-ce pas lui qui sort?

ROWLEY

Si, monsieur. Mais je crois que vous êtes entré un peu trop inopinément. Ses nerfs sont sensibles à ce point, qu'il peut avoir de la peine à supporter la vue d'un parent pauvre. J'aurais dû me présenter d'abord pour l'y préparer.

SIR OLIVER

Oh! peste soit de ses nerfs! C'est donc là celui que sir Peter exalte comme un homme du caractère le plus serviable!

ROWLEY

Pour ce qui est de son caractère, je ne saurais avoir la prétention de le juger; car, à lui rendre justice, il paraît avoir autant de charité en théorie que quiconque du royaume. Seulement, il ne se livre pas souvent au plaisir de la mettre en pratique.

SIR OLIVER

Il doit avoir alors, je suppose, comme un chapelet de charitables préceptes au bout des doigts.

ROWLEY

Ou plutôt au bout de la langue, sir Oliver; car je crois qu'il n'y a pas ici de précepte

plus estimé que celui de : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

SIR OLIVER

Et la sienne, je présume, ressemble à ces gens casaniers qu'on ne voit jamais sortir de chez eux pour prendre un peu d'exercice.

ROWLEY

Je crains que vous n'en fassiez vous-même l'expérience... Mais le voici. Il ne faut pas que j'aie l'air de vous gêner; et, vous savez, immédiatement après que vous l'aurez quitté, je reviendrai annoncer votre arrivée sous votre nom véritable.

SIR OLIVER

Oui, et ensuite vous me rejoindrez chez sir Peter.

ROWLEY

Sans perdre une minute. (*Il sort.*)

SIR OLIVER

Je n'aime pas cette physionomie doucereuse.

Entre JOSEPH SURFACE

JOSEPH

Monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre un instant... monsieur Stanley, je crois?...

SIR OLIVER

Pour vous servir.

JOSEPH

Monsieur, je vous prie de vouloir bien me faire l'honneur de vous asseoir... Je vous en supplie, monsieur!...

SIR OLIVER

Mon cher monsieur... ce n'est pas la peine... (*A part.*) Beaucoup trop poli!

JOSEPH

Je n'ai pas l'avantage de vous connaître, monsieur Stanley; mais je suis heureux au dernier point de voir que vous ayez si bonne mine. Vous étiez proche parent de ma mère, je crois, monsieur Stanley?

SIR OLIVER

Oui, monsieur... si proche parent que ma misère actuelle, je le crains, pourrait nuire à la considération de ses riches enfants; sans cela, je n'aurais pas osé venir vous importuner.

JOSEPH

Mon cher monsieur, il n'est pas besoin de vous excuser: celui qui est dans le malheur, lors même qu'il serait étranger, a le droit de revendiquer sa parenté avec les riches. Que ne suis-je du nombre de ces derniers! Je le voudrais assurément, et qu'il fût en mon pouvoir de vous offrir seulement un léger secours.

SIR OLIVER

Si votre oncle, sir Oliver, était à Londres, j'aurais un ami.

JOSEPH

Je voudrais qu'il y fût, monsieur, de tout mon cœur : je vous servirais d'avocat auprès de lui, croyez-moi, monsieur.

SIR OLIVER

Je n'en aurais pas besoin... il suffirait de mes malheurs pour me recommander. Mais je m'imaginais que, grâce à sa munificence, vous pouviez m'obliger à son défaut.

JOSEPH

Mon cher monsieur, vous êtes fort mal renseigné. Sir Oliver est un brave homme,

un très brave homme; mais l'avarice, M. Stanley, est le défaut de son âge. Je vous dirai, mon bon monsieur, en confidence, que ce qu'il a fait pour moi ou rien, c'est la même chose; ce qui n'empêche pas, je le sais, que le monde ne pense le contraire; et, quant à moi, je me suis bien gardé de démentir ce bruit.

SIR OLIVER

Comment! il ne vous a pas fait parvenir des lingots... des roupies... des pagodes (1)?

JOSEPH

Oh! cher monsieur, rien de semblable... Non, non... quelques cadeaux par-ci, par-là... des porcelaines, des châles, du thé noir, des diablotins et des pétards indiens... pas davantage, je vous l'assure.

SIR OLIVER, *à part.*

Voilà son grand merci pour mes douze mille livres (2)... Des diablotins et des pétards indiens!

JOSEPH

Et puis, mon cher monsieur, vous avez certainement entendu parler des folies de mon frère : il y a bien peu de gens capables de croire ce que j'ai fait pour ce malheureux jeune homme.

SIR OLIVER, *à part.*

Ce n'est toujours pas moi!

JOSEPH

Les sommes que je lui ai prêtées!... En vérité, j'ai été excessivement blâmable;

1. Monnaies d'or et d'argent ayant cours dans l'Hindoustan.

2. 300,000 francs.

mon amitié pour lui m'a fait commettre cette faiblesse, que je ne prétends pas excuser cependant, et que je me reproche doublement aujourd'hui, puisqu'elle me prive du plaisir de vous obliger, monsieur Stanley, malgré le désir que j'en ai.

SIR OLIVER, *à part.*

Hypocrite! (*Haut.*) Ainsi, monsieur, vous ne pouvez pas me venir en aide?

JOSEPH

Pour le moment, je le dis avec peine, cela m'est impossible; mais, dès que j'en aurai la faculté, vous pouvez compter que vous entendrez parler de moi.

SIR OLIVER

Je suis vraiment désolé.

JOSEPH

Pas plus que moi, je vous assure... Plaindre sans pouvoir soulager est encore plus pénible que d'implorer sans rien obtenir.

SIR OLIVER

Excellent monsieur, votre très obéissant et très humble serviteur.

JOSEPH

Vous me laissez profondément affligé, monsieur Stanley... William, ne faites pas attendre monsieur.

SIR OLIVER

Oh! cher monsieur, ne vous dérangez donc pas.

JOSEPH

Votre tout dévoué.

SIR OLIVER

Votre très respectueux.

JOSEPH

Vous pouvez compter que vous entendrez parler de moi, quand je pourrai vous être utile.

SIR OLIVER

Charmant monsieur, vous êtes trop bon.

JOSEPH

En attendant, je vous désire bonne santé et bon courage.

SIR OLIVER

Je suis à jamais votre humble et bien reconnaissant serviteur.

JOSEPH

Monsieur, je suis sincèrement le vôtre.

SIR OLIVER, *à part.*

Maintenant je suis édifié. (*Il sort.*)

JOSEPH

Voilà un des désagréments d'une bonne réputation : c'est une invite aux malheureux, qui viennent vous solliciter, et il ne faut pas peu d'adresse pour conquérir un renom de bienfaisance sans faire de frais. L'argent pur de la charité véritable est un article coûteux du catalogue des vertus humaines ; tandis que le plaqué (1) sentimental dont je me sers à la place, fait tout aussi bon effet et ne paye pas d'estampille.

Entre ROWLEY

ROWLEY

Monsieur Surface, votre serviteur... Je craignais de vous déranger, bien que l'affaire qui m'amène réclame sur-le-champ votre attention, comme vous l'apprendra ce billet.

1. Le texte porte *métal français*, tout comme nous disons en France *métal anglais*. La rencontre ne manque pas d'originalité.

JOSEPH

Toujours heureux de voir monsieur Rowley... (*A part.*) Un gredin! (*Lisant la lettre.*) Sir Oliver Surface!... Mon oncle, arrivé!

ROWLEY

Oui vraiment : nous venons de le quitter... en parfaite santé, après un rapide voyage, et impatient d'embrasser son digne neveu.

JOSEPH

Je n'en reviens pas!... William, appelez M. Stanley, s'il n'est pas trop loin.

ROWLEY

Oh! il est hors de vue, je crois.

JOSEPH

Pourquoi ne m'avez-vous rien dit quand vous êtes entré avec lui?

ROWLEY

Je pensais que vous aviez affaire tous les deux; mais il faut que j'aille prévenir votre frère et lui donner rendez-vous ici pour voir son oncle, qui sera auprès de vous dans un quart d'heure.

JOSEPH

Oui, c'est ce qu'il me dit. Ma foi, je suis étrangement ravi de son arrivée! (*A part.*) Il n'y eut jamais, à coup sûr, contre-temps aussi détestable.

ROWLEY

Vous serez agréablement surpris de voir comme il a bonne figure.

JOSEPH

Oh! je suis ravi de l'apprendre... (*A part.*) Juste en ce moment!

ROWLEY

Je vais lui dire avec quelle impatience vous l'attendez.

JOSEPH

Allez, allez ; présentez-lui, je vous prie, mes devoirs respectueux et mes meilleurs sentiments. En vérité, je ne puis exprimer tout ce que je sens à la pensée de le voir. (*Exit Rowley.*) Assurément, son arrivée juste en ce moment est le plus cruel coup de la fortune adverse. (*Il sort.*)

SCÈNE II

Chez sir Peter Teazle.

Entrent une FEMME DE CHAMBRE *et* MRS CANDOUR

LA FEMME DE CHAMBRE

En vérité, madame, milady ne peut recevoir personne maintenant.

MRS CANDOUR

Lui avez-vous dit que c'était son amie, Mrs Candour ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Oui, madame ; mais elle vous prie de l'excuser.

MRS CANDOUR

Retournez-y... Je serai contente de la voir, ne fût-ce qu'une minute, car je suis sûre qu'elle doit être dans un grand embarras. (*La femme de chambre sort.*) Mon Dieu, quel ennui ! Je ne possède pas la moitié des détails ! L'affaire sera tout au long dans les journaux, avec les noms des acteurs, avant que j'aie pu aller en semer la nouvelle dans une douzaine de maisons.

Entre SIR BENJAMIN BACKBITE.

MRS CANDOUR

Oh! mon cher sir Benjamin! vous avez appris, je suppose, l'aventure...

SIR BENJAMIN

De lady Teazle avec M. Surface...

MRS CANDOUR

Et la découverte de sir Peter...

SIR BENJAMIN

Oh! c'est la plus curieuse affaire, à coup sûr!

MRS CANDOUR

Vraiment, je n'ai jamais été si surprise de ma vie. J'en suis désolée pour tous les trois ma parole.

SIR BENJAMIN

Ma foi, je ne plains pas du tout sir Petier : il était trop sottement coiffé de M. Surface.

MRS CANDOUR

M. Surface! Mais c'est avec Charles que lady Teazle a été prise sur le fait.

SIR BENJAMIN

Pas du tout, je vous le répète... c'est M. Surface qui est le galant.

MRS CANDOUR

Non, non, Charles! C'est M. Surface qui a amené sir Peter exprès pour les pincer.

SIR BENJAMIN

Je vous dis que je le tiens de quelqu'un...

MRS CANDOUR

Et moi d'une personne...

SIR BENJAMIN

Qui le tenait de quelqu'un, qui lui-même...

MRS CANDOUR

Moi, d'une personne directement... Mais voici lady Sneerwell; peut-être sait-elle l'affaire complète. (*Elle passe.*)

Entre LADY SNEERWELL.

LADY SNEERWELL

Eh bien, ma chère Mrs Candour, voici une triste affaire pour notre amie Teazle.

MRS CANDOUR

Hein! ma chère amie, qui aurait pensé...

LADY SNEERWELL

Ma foi, il n'y a plus moyen de se fier aux apparences, bien qu'à vrai dire, elle m'ait toujours paru trop légère.

MRS CANDOUR

A coup sûr, elle avait des façons un peu trop libres; mais aussi elle était si jeune!

LADY SNEERWELL

Et elle avait, après tout, quelques bonnes qualités.

MRS CANDOUR

Oui, assurément... Mais savez-vous les détails ?

LADY SNEERWELL

Non; mais tout le monde dit que M. Surface...

SIR BENJAMIN

Là, voyez-vous ! Je vous disais bien que M. Surface était le héros.

MRS CANDOUR

Non, non : parbleu, le rendez-vous était avec Charles.

LADY SNEERWELL

Avec Charles ! Vous m'inquiétez, Mrs Candour !

MRS CANDOUR

Oui, oui, c'est lui l'amant. M. Surface, rendons-lui justice, n'a fait qu'avertir le mari.

SIR BENJAMIN

Bon, je ne discuterai pas avec vous, Mrs Candour; mais, quoi qu'il en soit, j'espère que la blessure de sir Peter ne sera pas...

MRS CANDOUR

Sir Peter est blessé! Oh! quel malheur! je n'ai pas entendu dire un mot de leur duel.

LADY SNEERWELL

Ni moi, pas une syllabe.

SIR BENJAMIN

Ah! bah! Comment, vous ne savez rien du duel? (*Il passe.*)

MRS CANDOUR

Rien du tout.

SIR BENJAMIN

Oh! mais, ils se sont battus sur les lieux mêmes

LADY SNEERWELL

Je vous en prie, racontez-nous cela.

MRS CANDOUR

Oui, faites-nous le plaisir de nous parler du duel.

SIR BENJAMIN

« Monsieur, dit sir Peter, aussitôt après la découverte, vous êtes le plus ingrat vaurien... »

MRS CANDOUR

C'est cela, à Charles...

SIR BENJAMIN

Non, non... à M. Surface... « le plus ingrat vaurien; et, tout vieux que je suis, monsieur, dit-il, j'exige que vous me donniez sur-le-champ réparation. »

MRS CANDOUR

Eh bien, cela ne pouvait s'adresser qu'à Charles; car il n'est pas du tout vraisemblable que M. Surface se soit battu dans sa propre demeure.

SIR BENJAMIN

Vive Dieu, madame, c'est ainsi... « que vous me donniez sur-le-champ réparation. » Là-dessus, madame, lady Teazle, voyant sir Peter si exposé, s'est élancée hors de la chambre, en proie à une violente attaque de nerfs, et Charles l'a suivie, réclamant à grands cris des cordiaux et des sels. Alors, madame, ils commencèrent à se battre à l'épée...

Entre CRABTREE

CRABTREE

Au pistolet, mon neveu... au pistolet : je le tiens de bonne source.

MRS CANDOUR, *allant à lui.*

Oh ! M. Crabtree, tout cela est donc vrai !

CRABTREE

Que trop vrai en effet, madame, et sir Peter est grièvement blessé...

SIR BENJAMIN

D'un coup de seconde qui lui a traversé le côté gauche...

CRABTREE

D'une balle dans la poitrine.

MRS CANDOUR

Ah ! grands dieux ! Pauvre sir Peter !

CRABTREE

Oui, madame, quoique Charles ait fait tout ce qu'il a pu pour éviter d'en venir là.

MRS CANDOUR

Quand je vous le disais ! Je savais bien que c'était Charles.

SIR BENJAMIN

Mon oncle, je le vois, ignore entièrement l'affaire.

CRABTREE

Mais sir Peter l'a traité de lâche et d'ingrat.

SIR BENJAMIN

Comme je vous ai dit, vous vous souvenez...

CRABTREE

Voyons, mon neveu, laissez-moi parler... Et il exigea sur-le-champ...

SIR BENJAMIN

Une réparation ! Précisément ce que j'ai dit.

CRABTREE

Morbleu, mon neveu, souffrez que les autres sachent quelque chose aussi... Il y avait sur le bureau une paire de pistolets (car M. Surface, paraît-il, était revenu assez tard dans la nuit précédente de Salthill, où il avait été voir le *Montem* (1) avec

1. Fête en l'honneur de saint Nicolas (patron des écoliers) qui eut lieu, jusqu'en 1759, le 6 décembre de chaque année. Voici en quoi elle consistait :

Les élèves du collège d'Eton (petite ville à 33 kilomètres de Londres, dans le comté de Buckingham) appartenant aux familles les plus riches d'Angleterre, se rendaient sur une colline voisine, Salthill, tous les trois ans, le mardi de la Pentecôte. Là, ils formaient une sorte de procession militaire et prélevaient sur toutes les personnes qui pénétraient dans le comté une contribution d'au moins une pièce d'argent (c'est-à-dire au moins six pence, 62 centimes). La somme recueillie de cette manière s'élevait parfois au chiffre considérable de 1,000 livres (25,000 fr.). On l'employait à l'entretien, à l'Université de Cambridge, du plus ancien élève alors au collège.

Le *Montem*, cette singulière *Saint-Charlemagne* d'outre-Manche, a été aboli en 1847. Il remontait à 1440, époque même de la fondation du collège d'Eton par Henri VI.

un ami, qui a un fils à Eton); en sorte que, malheureusement, il avait laissé ses pistolets chargés.

SIR BENJAMIN

Je n'ai rien entendu dire de semblable.

CRABTREE

Sir Peter contraignit Charles à en prendre un, et ils firent feu, paraît-il, presque en même temps l'un que l'autre. Le coup de Charles porta, comme je vous ai dit, et sir Peter ne l'atteignit pas; mais, ce qu'il y a de plus extraordinaire, la balle, après avoir frappé un petit Shakespeare en bronze qui était placé sur la cheminée, fila par la fenêtre à angle droit et alla blesser le facteur, juste au moment où il arrivait à la porte avec deux lettres du Northamptonshire.

SIR BENJAMIN

La version de mon oncle est plus détaillée, je l'avoue; mais, malgré tout, je crois encore que la mienne est la seule authentique.

LADY SNEERWELL, *à part.*

Je suis plus intéressée dans cette affaire qu'ils ne l'imaginent, et il faut que j'aille me renseigner pour le mieux. (*Elle sort.*)

SIR BENJAMIN

Ah! l'inquiétude de lady Sneerwell ne justifie que trop aisément mon dire.

CRABTREE

Oui, oui, il est vrai que l'on prétend... mais cela n'a rien à voir avec ce qui se passe.

MRS CANDOUR

Voyons, je vous prie, où est sir Peter à présent?

CRABTREE

Oh! on l'a transporté chez lui, et il est ici maintenant, bien que les domestiques aient reçu l'ordre de dire le contraire.

MRS CANDOUR

Je le crois comme vous; et lady Teazle, je suppose, est auprès de lui?

CRABTREE

Oui, oui; et j'ai vu entrer un homme de l'art au moment où j'arrivais.

SIR BENJAMIN

Tiens! qui vient ici?

CRABTREE

Oh! c'est lui, le médecin, assurément.

MRS CANDOUR

Oh! certes, ce ne peut être que le médecin; et nous allons donc savoir...

Entre SIR OLIVER SURFACE

CRABTREE

Eh bien, docteur, avez-vous de l'espoir?

MRS CANDOUR

Oui, docteur, comment va votre patient?

SIR BENJAMIN

Voyons, docteur, n'est-il pas blessé d'un coup d'épée? (*Ils descendent et entourent sir Oliver.*)

CRABTREE

D'une balle dans la poitrine, par tous les diables!.

SIR OLIVER

Docteur! blessé d'un coup d'épée! et d'une balle dans la poitrine! Parbleu! êtes-vous fous, mes braves gens?

SIR BENJAMIN

Monsieur n'est peut-être pas docteur?

SIR OLIVER

Ma foi, si je le suis, c'est à vous que je suis redevable de mes titres.

CRABTREE

Tout simplement un ami de sir Peter, alors, je présume? Mais, monsieur, vous devez savoir quelque chose de son accident?

SIR OLIVER

Pas un mot!

CRABTREE

Vous ne savez pas qu'il a reçu une grave blessure?

SIR OLIVER

Est-il Dieu possible!

SIR BENJAMIN

Un coup d'épée à travers le corps...

CRABTREE

Une balle dans la poitrine...

SIR BENJAMIN

D'un des messieurs Surface...

CRABTREE

Oui, le plus jeune.

SIR OLIVER

Eh! la peste soit de vous! vous avez l'air de différer étrangement dans vos rapports. Cependant, vous vous accordez à dire que sir Peter est grièvement blessé?

SIR BENJAMIN, *passant derrière lui.*

Oh! oui, nous nous accordons sur ce point.

CRABTREE

Oui, oui, je crois qu'il ne peut y avoir là-dessus aucun doute,

SIR OLIVER

Alors, sur ma foi, pour un homme dans cette position, il est d'une imprudence sans pareille, car le voilà qui se promène

par ici, comme s'il ne lui était rien arrivé du tout.

Entre SIR PETER

SIR OLIVER

Sur mon âme, sir Peter, vous voilà fort à propos, je vous assure; car nous étions en train de vous enterrer.

SIR BENJAMIN

Parbleu, mon oncle, c'est là une bien prompte résurrection!

SIR OLIVER

Voyons, mon garçon, comment avez-vous pu vous lever avec un coup d'épée à travers le corps et une balle en pleine poitrine?

SIR PETER

Un coup d'épée et une balle!

SIR OLIVER

Certainement, ces messieurs voulaient vous envoyer dans l'autre monde sans autre forme de procès, et me baptiser docteur, pour me faire leur complice.

SIR PETER, *allant à sir Benjamin.*

Comment, que veut dire tout cela?

SIR BENJAMIN

Nous sommes enchantés, sir Peter, que l'histoire du duel soit fausse, et sincèrement affligés de votre autre mésaventure. (*Il remonte un peu.*)

SIR PETER, *à part.*

Allons, allons, elle a déjà fait le tour de la ville.

CRABTREE

Quoique, sir Peter, vous soyez certainement fort blâmable de vous être marié à votre âge. (*Il remonte.*)

SIR PETER

Monsieur, de quoi vous mêlez-vous?

MRS CANDOUR

Oui, mais en vérité sir Peter faisait un si bon mari, qu'il est très à plaindre. (*Elle passe.*)

SIR PETER

Au diable votre compassion, madame! Je ne vous demande rien.

SIR BENJAMIN, *s'avançant.*

Cependant, sir Peter, vous auriez tort de vous arrêter aux rires et aux plaisanteries qui vous accueilleront dans cette circonstance.

SIR PETER

Monsieur, monsieur, je désire être le maître chez moi.

CRABTREE

Le cas n'est pas nouveau, et c'est toujours une consolation.

SIR PETER

Je vous répète que je tiens à être seul; allons, voyons, tôt, dénichez d'ici et sans cérémonie!

MRS CANDOUR

Bien, bien, on s'en va; et fiez-vous à nous du soin de raconter les choses du mieux que nous pourrons.

SIR PETER

Sortez!

CRABTREE

Nous dirons quelle avanie vous avez dû subir...

SIR PETER

Hors d'ici!

SIR BENJAMIN

Et avec quelle patience vous vous y soumettez. (*Il sort, ainsi que Mrs Candour et Crabtree.*

SIR PETER

Vous en irez-vous!... Démons! vipères! furies! Oh! que ne crèvent-ils de leur propre venin! (*Il passe.*)

SIR OLIVER

Il est certain qu'ils sont d'une audace peu commune, sir Peter.

Entre ROWLEY

ROWLEY

J'entends des paroles vives : que vous a-t-on fait, monsieur?

SIR PETER

Peuh! à quoi bon le demander? Chaque jour qui s'écoule ne m'amène-t-il pas des épreuves nouvelles?

ROWLEY

Eh bien, je ne vais pas plus loin.

SIR OLIVER

La curiosité n'est pas mon fait non plus; je viens vous dire seulement que j'ai vu mes deux neveux de la façon dont nous étions convenus.

SIR PETER

Un joli couple, ma foi!

ROWLEY

Oui, et sir Oliver est convaincu que votre jugement était juste, sir Peter.

SIR OLIVER

Oui, je trouve que Joseph est en effet l'homme que vous disiez.

ROWLEY

Certes, comme sir Peter le disait, c'est un homme à principes.

SIR OLIVER

Et dont la conduite est conforme aux principes qu'il professe.

ROWLEY

On est vraiment édifié de l'entendre parler.

SIR OLIVER

Oh ! c'est un modèle pour les jeunes gens de l'époque... Mais qu'est cela, sir Peter ? Vous ne vous joignez pas à nous pour faire l'éloge de votre ami Joseph, contre mon attente.

SIR PETER

Sir Oliver, nous vivons dans un monde étrangement pervers, et le moins qu'on le louera sera le mieux.

ROWLEY

Comment ! est-ce vous qui parlez ainsi, sir Peter, vous qui ne vous êtes jamais trompé de votre vie ?

SIR PETER

Chansons ! Allez au diable tous les deux ! Je vois à votre air que vous savez toute l'histoire. Vous me ferez perdre la tête !

ROWLEY

Allons, pour ne pas vous taquiner plus longtemps, sir Peter, il est vrai que nous avons tout appris. J'ai rencontré lady Teazle à son retour de chez M. Surface, dans une confusion telle qu'elle a daigné me prier de lui servir d'avocat auprès de vous.

SIR PETER

Et sir Oliver est-il instruit de tout ?

SIR OLIVER

De point en point.

SIR PETER

Quoi ! le cabinet et le paravent, hein ?

SIR OLIVER

Oui, oui, et la petite modiste française. Oh ! l'histoire m'a prodigieusement diverti. Ah ! ah ! ah !

SIR PETER

C'était très drôle.

SIR OLIVER

Je n'ai jamais tant ri de ma vie, je vous assure. Ah ! ah ! ah !

SIR PETER

Oh ! c'est divertissant au possible. Ah ! ah ! ah !

ROWLEY

A coup sûr... Joseph, avec ses principes. Ah ! ah ! ah !

SIR PETER

Oui, oui, ses principes. Ah ! ah ! ah ! Hypocrite coquin !

SIR OLIVER

Bon, et voyez-vous cet animal de Charles tirant sir Peter du cabinet. Ah ! ah ! ah !

SIR PETER

Ah ! ah ! C'était diablement amusant, en vérité.

SIR OLIVER

Ah ! ah ! ah ! Parbleu, sir Peter, j'aurais voulu voir votre tête quand le paravent est tombé. Ah ! ah !

SIR PETER

Oui, oui, ma tête, quand le paravent est tombé. Ah ! ah ! ah ! (*A part.*) Oh ! c'est à ne plus oser la montrer désormais !

SIR OLIVER

Mais, voyons, voyons ; ce n'est pas bien à nous de rire ainsi de vous, mon vieil ami, quoique, sur mon âme, je ne puisse me retenir.

SIR PETER

Oh ! je vous en prie, ne vous gênez donc pas pour moi : je ne m'en blesse pas du

tout! Je ris moi-même de toute cette affaire. Oui, oui, j'imagine que servir de jouet à toutes ses connaissances est la plus heureuse des situations. Oh! oui, et puis, un de ces matins, lire dans les journaux des entrefilets sur M. S., lady T. et sir P., voilà aussi un divertissement! Je suis résolu à quitter Londres demain, et à ne plus avoir dorénavant visage humain devant les yeux. (*Il passe.*)

ROWLEY

N'exagérez rien, sir Peter; vous pouvez mépriser les railleries des sots... Mais j'aperçois lady Teazle qui se dirige vers la pièce à côté: je suis sûr que vous devez désirer un rapprochement aussi vivement qu'elle-même.

SIR OLIVER

Peut-être ma présence ici l'empêche-t-elle de venir à vous. (*Il passe.*) Aussi, je laisse le brave Rowley comme médiateur entre vous deux; mais il faudra qu'il vous conduise tout à l'heure chez M. Surface, où je vais retourner, sinon pour corriger le séducteur, du moins pour découvrir l'hypocrite. (*Il sort.*)

SIR PETER

Ah! je voudrais à mon tour, de tout mon cœur, assister à votre découverte, bien que ce soit un triste endroit pour les découvertes... Elle ne vient pas ici, vous voyez, Rowley.

ROWLEY

Non, mais elle a laissé la porte de la chambre ouverte, vous remarquez. Voyez elle pleure.

SIR PETER

Sans doute, un peu de repentir va très bien à une femme. Ne pensez-vous pas que ce serait un service lui rendre que de la laisser languir un peu ?

ROWLEY

Oh ! ce n'est guère généreux à vous.

SIR PETER

Ma foi, je suis indécis. Vous rappelez-vous la lettre que j'ai trouvée, écrite de sa main et évidemment destinée à Charles ?

ROWLEY

Pure contrefaçon, sir Peter, placée à dessein sur votre route. C'est un des points sur lesquels Snake, j'en ai l'idée, éclairera votre religion.

SIR PETER

Je voudrais en avoir une fois le cœur net... Elle regarde de notre côté. Que de grâce et d'élégance dans ses mouvements de tête ! Rowley, je vais la trouver.

ROWLEY

Certainement.

SIR PETER

Par exemple, quand on saura que nous sommes réconciliés, on rira de moi dix fois plus.

ROWLEY

Laissez rire le monde, et ne répliquez à sa malice qu'en lui montrant que vous êtes heureux, quoi qu'il en ait.

SIR PETER

Ma foi, ainsi ferai-je ! et, si je ne m'abuse, nous pouvons être encore le plus heureux ménage d'Angleterre.

ROWLEY

Voyez-vous, sir Peter, celui qui se résout à mettre les soupçons de côté...

SIR PETER

Arrêtez, maître Rowley! Si vous avez pour moi quelque égard, que je ne vous entende jamais proférer une maxime de morale quelconque : j'en ai une provision suffisante pour le reste de mes jours. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

La bibliothèque chez Joseph.

Entrent LADY SNEERWELL *et* JOSEPH SURFACE.

LADY SNEERWELL

Impossible! Sir Peter ne va-t-il pas immédiatement se réconcilier avec Charles, et, par conséquent, ne pas s'opposer plus longtemps à son union avec Maria? Cette pensée me rend folle.

JOSEPH

La passion ne peut-elle fournir un remède?

LADY SNEERWELL

Non, pas plus que la ruse. Oh! j'étais insensée, stupide, de me liguer avec un tel maladroit!

JOSEPH

Vraiment, lady Sneerwell, je suis le plus à plaindre ; pourtant, vous le voyez, je supporte la mésaventure avec calme. Eh bien, j'admets que je sois blâmable. Je confesse que je n'ai pas suivi la bonne route... dans le mal, mais je ne pense pas non plus que nous ayons entièrement perdu la partie.

LADY SNEERWELL

Voyons cela !

JOSEPH

Vous me dites que vous avez mis Snake à l'épreuve depuis notre dernière rencontre, et que vous croyez encore qu'il nous est fidèle.

LADY SNEERWELL

Je le crois, en effet.

JOSEPH

Et qu'il a pris sur lui, au besoin, d'affirmer et de prouver que Charles est actuellement lié à vous par des engagements d'honneur, ainsi que peuvent l'attester plusieurs de ses lettres précédentes à votre adresse.

LADY SNEERWELL

Cela pourrait, en effet, nous être d'un grand secours.

JOSEPH

Allons, allons, tout n'est pas encore désespéré. (*On frappe à la porte.*) Mais, écoutez ! voici probablement mon oncle, sir Oliver : retirez-vous dans cette chambre ; nous achèverons de nous entendre quand il sera parti.

LADY SNEERWELL

Bien ; mais s'il allait aussi vous pénétrer ?

JOSEPH

Oh ! je suis tranquille là-dessus. Sir Peter gardera sa langue dans l'intérêt de son honneur personnel... et, vous pouvez y compter, je ne serai pas long à trouver le côté faible de sir Oliver.

LADY SNEERWELL

Je ne suis pas en peine de vous ; mais tenez-vous-en à une seule coquinerie à la fois. (*Elle sort.*)

JOSEPH

Oui, oui... Par exemple ! il est joliment

dur, après un pareil revers, de se voir morigéner par ses complices. C'est égal, quoi qu'il advienne, ma réputation est tellement supérieure à celle de Charles, que je suis sûr... Hein!... comment!... ce n'est pas sir Oliver, mais encore le vieux Stanley. La peste l'étouffe! revenir m'importuner juste en ce moment! Sir Oliver n'aurait qu'à survenir et le rencontrer ici... et...

Entre SIR OLIVER SURFACE

JOSEPH

Vive Dieu, monsieur Stanley, pourquoi revenir m'assommer en ce moment? Il m'est impossible de vous recevoir maintenant, sur ma parole.

SIR OLIVER

Monsieur, je sais que votre oncle Oliver est attendu ici; et, malgré sa ladrerie envers vous, je veux tenter une démarche auprès de lui.

JOSEPH

Monsieur, il n'y a pas moyen que vous restiez ici à présent : ainsi, faites-moi le plaisir... Venez dans un autre moment et, je vous le promets, on vous assistera.

SIR OLIVER

Non : il faut que je voie sir Oliver.

JOSEPH

Morbleu, monsieur! j'exige alors que vous sortiez d'ici tout à l'heure.

SIR OLIVER

Cependant, monsieur...

JOSEPH

Monsieur, je l'exige... Holà, William! montrez la porte à monsieur. Puisque vous m'y forcez, monsieur.., pas une minute de

plus... on n'a jamais vu insolence pareille! (*Il va pour le pousser dehors.*)

Entre CHARLES SURFACE

CHARLES

Eh! qu'est-ce donc? Que le diable m'emporte, mais c'est mon petit brocanteur que vous tenez là! Parbleu, mon frère, ne faites pas de mal au petit Premium. (*Il passe.*) Qu'y a-t-il, mon petit camarade?

JOSEPH

Comment! il a donc été aussi chez vous?

CHARLES

Certainement, il y est allé. Ma foi, c'est le plus honnête petit... Mais voyons, Joseph, emprunteriez-vous de l'argent aussi, vous?

JOSEPH

Emprunter! non!... Mais, mon frère, vous savez que nous attendons sir Oliver ici, d'un moment à...

CHARLES

Pardieu, c'est vrai! L'oncle Noll ne doit pas trouver le petit brocanteur ici, à coup sûr!

JOSEPH

Cependant M. Stanley insiste...

CHARLES

Stanley! mais il s'appelle Premium.

JOSEPH

Non, monsieur, Stanley.

CHARLES

Non, non, Premium.

JOSEPH

Enfin, n'importe... mais...

CHARLES

Oui, oui, Stanley ou Premium, cela n'y fait rien, comme vous dites; car je suppose qu'il a cinquante noms à son service, en dehors du café, où l'on respecte l'anonyme.

JOSEPH

Morbleu ! voici sir Oliver qui frappe. Allons, je vous prie, M. Stanley...

CHARLES

Oui, oui, s'il vous plaît, M. Premium. .

SIR OLIVER

Messieurs...

JOSEPH

Monsieur, au nom du ciel, allez-vous-en !

CHARLES

Oui, qu'il sorte, évidemment!

SIR OLIVER

Une telle violence...

JOSEPH

Monsieur, ne vous en prenez qu'à vous-même.

CHARLES

Mettons-le dehors, il n'y a pas à dire. (*Tous deux obligent sir Oliver à sortir.)*

Entrent LADY TEAZLE *et* SIR PETER, MARIA *et* ROWLEY

SIR PETER

Mon vieil ami, sir Oliver... hé ! Comment, c'est prodigieux !... Voilà de respectueux neveux... qui assaillent leur oncle à sa première visite !

LADY TEAZLE

Ma foi, sir Oliver, nous entrons à propos pour vous secourir.

ROWLEY

En effet ; car je vois, sir Oliver, que le personnage du vieux Stanley ne vous a pas garanti.

SIR OLIVER

Non plus que celui de Premium... Les besoins du premier n'ont pu arracher un

shilling (1) à ce bienfaisant gentleman, et, avec l'autre, j'ai failli subir un traitement pire que mes ancêtres, et tomber sous les coups au lieu de tomber sous les enchères.

JOSEPH

Charles!

CHARLES

Joseph!

JOSEPH

Voilà le bouquet!

CHARLES

Vous l'avez dit!

SIR OLIVER

Sir Peter, mon ami, et vous aussi, Rowley... regardez cet homme, l'aîné de mes neveux. Vous savez qu'il a déjà reçu des preuves de mes bontés; et vous savez également avec quelle joie je lui destinais la moitié de ma fortune : jugez donc de mon désappointement, en découvrant qu'il était dépourvu de franchise, de cœur et de reconnaissance.

SIR PETER

Sir Oliver, votre déclaration me surprend d'autant moins, que je l'ai trouvé moi-même égoïste, traître et jésuite.

LADY TEAZLE

Et, si monsieur n'avoue pas, je vous prie de me laisser me charger de sa défense.

SIR PETER

Maintenant, je crois inutile d'en dire davantage : s'il se voit tel qu'il est, il considérera que sa moindre punition est d'être démasqué publiquement.

(1) Pièce d'argent valant 1 fr. 25.

CHARLES, *à part.*

S'ils traitent ainsi la vertu, que vont-ils donc me dire, à moi? (*Sir Peter, lady Teazle et Maria remontent.*)

SIR OLIVER

Quant à ce dissipateur, son frère, voilà...

CHARLES, *à part.*

Bon, c'est mon tour : le diable soit des portraits de famille ! Je ne m'en relèverai pas.

JOSEPH

Sir Oliver... mon oncle, voulez-vous me faire l'honneur de m'entendre ?

CHARLES, *à part.*

Voyons, pourvu que Joseph fasse un de ses longs discours, je pourrai me recueillir un peu.

SIR OLIVER, *à Joseph.*

Je crois que vous voulez entreprendre de vous justifier?

JOSEPH

J'en ai l'espoir.

SIR OLIVER

Allons donc! en jetant votre coquinerie par-dessus bord, parce qu'elle ne vous a pas réussi, et en essayant de vous justifier, vous montrez que vous valez encore moins que je ne pensais. (*A Charles.*) Eh bien, monsieur! vous pourriez vous justifier aussi, je suppose?

CHARLES

Je n'ai pas cette prétention, sir Oliver.

SIR OLIVER

Ah! ah!... le petit Premium a été mis trop avant dans le secret, alors?

CHARLES

C'est vrai, monsieur; mais ce sont des

secrets de famille, et on ne devrait plus en reparler, vous savez.

ROWLEY

Allons, sir Oliver, je sais que vous ne pouvez parler des folies de Charles en vous fâchant.

SIR OLIVER

Ma foi, non, ni retenir mon sérieux. Sir Peter, figurez-vous, le brigand a fait marché avec moi pour tous ses ancêtres; il m'a vendu les juges et les généraux à la toise, et les vieilles filles, ses tantes, au prix de la porcelaine cassée.

CHARLES

A coup sûr, sir Oliver, j'ai agi un peu cavalièrement avec les toiles de famille. c'est la vérité. Mes ancêtres sont certainement fondés à se lever pour témoigner contre moi : il n'y a pas à le contester; mais croyez à ma sincérité quand je vous dis... et, sur mon âme, je ne dis que ce qui est... que, si je n'ai pas l'air confondu devant l'exposé de mes folies, c'est que je suis tout entier livré à la joie de vous voir, mon généreux bienfaiteur.

SIR OLIVER

Charles, je vous crois; donnez-moi une seconde fois la main : le petit bonhomme à mauvaise mine, au-dessus de la causeuse. nous a réconciliés ensemble.

CHARLES

Alors, monsieur, c'est accroître encore ma reconnaissance envers l'original.

LADY TEAZLE, *s'avançant, avec Maria à côté d'elle.*

Pourtant, je crois, sir Oliver, que voici

quelqu'un avec qui Charles est encore plus impatient de se réconcilier.

SIR OLIVER

Oh! je sais que son cœur est pris de ce côté; et, que la jeune demoiselle me pardonne, mais, si j'en juge bien... cette rougeur...

SIR PETER

Voyons, mon enfant, ne craignez pas de parler.

MARIA

Monsieur, j'ai peu de choses à dire, sinon que je serai heureuse de le savoir heureux; pour moi... quelque droit que j'eusse à son affection, je m'en démets volontiers en faveur d'une personne qui y a de meilleurs titres.

CHARLES

Comment, Maria!

SIR PETER

Eh bien! quel est ce nouveau mystère?... Tant qu'il a fait l'effet d'un incorrigible coureur, vous ne vouliez épouser que lui; et maintenant qu'il est disposé à s'amender, voilà que vous n'en voulez plus!

MARIA

Son cœur et celui de lady Sneerwell savent pourquoi.

CHARLES

Lady Sneerwell!

JOSEPH

Mon frère, c'est avec bien du regret que je suis forcé d'intervenir ici; mais mon respect de la justice m'y contraint, et les griefs de lady Sneerwell doivent enfin se faire jour. (*Il ouvre la porte.*)

Entre LADY SNEERWELL

SIR PETER

Encore! une autre modiste française! Pardieu, il faut qu'il en ait plein sa maison. une dans chaque pièce!

LADY SNEERWELL

Ingrat Charles! Vous avez bien le droit d'être surpris et ému en face de la situation où m'ont placée votre indélicatesse et votre perfidie.

CHARLES

Dites-moi, je vous prie, mon oncle, est-ce que c'est encore un plat de votre métier? car, sur ma vie, je ne comprends pas.

JOSEPH

Je crois, monsieur, qu'il n'est plus besoin que du témoignage d'une autre personne pour éclaircir tout à fait la chose.

SIR PETER

Et cette personne, j'imagine, est M. Snake. Rowley, vous avez eu joliment raison de l'amener avec nous. Ayez l'obligeance de l'appeler.

ROWLEY

Entrez, M. Snake.

Entre SNAKE

ROWLEY

Je pensais que nous pourrions avoir besoin de son témoignage. Seulement, et ceci est fâcheux, il se trouve qu'il vient confondre lady Sneerwell, au lieu de la soutenir.

LADY SNEERWELL

Le misérable! Me trahir au dernier moment!... Parlez, drôle! vous êtes-vous, aussi, ligué contre moi?

SNAKE

Je vous demande dix mille fois pardon, madame : vous m'avez payé très généreusement pour mentir en cette occasion; mais, malheureusement, on m'a offert le double pour dire la vérité.

SIR PETER

A fourbe, fourbe et demi! Je vous félicite, madame, du succès de votre entreprise.

LADY SNEERWELL, *passant.*

Honte et tourments d'enfer sur vous tous !

LADY TEAZLE

Arrêtez, lady Sneerwell : avant de vous en aller, laissez-moi vous remercier de la peine que vous avez prise avec monsieur d'écrire des lettres de moi à l'adresse de Charles, et d'y répondre vous-même; laissez-moi aussi vous prier de présenter mes respects à l'institution médisante que vous présidez, et d'informer vos collègues que lady Teazle, licenciée, se permet de leur renvoyer le diplôme qui lui a été conféré, car elle renonce à exercer et à tuer désormais les gens dans leur honneur.

LADY SNEERWELL

Vous aussi, madame!... Vous provoquez... vous insultez! Puisse votre mari vivre encore cinquante ans! (*Elle sort.*)

SIR PETER

Dieux! quelle furie!

LADY TEAZLE

C'est une méchante créature, en vérité!

SIR PETER, *lui prenant la main.*

Comment! pas pour son dernier souhait?

LADY TEAZLE

Oh! non!

SIR OLIVER, *à Joseph.*

Eh bien, monsieur, qu'avez-vous à dire à présent?

JOSEPH

Monsieur, je suis si stupéfait de voir que lady Sneerwell ait été capable de chercher à corrompre ainsi M. Snake pour nous en imposer à tous, que je ne sais que dire. Cependant, de peur que, revenue à elle, elle ne s'empresse de machiner quelque vengeance contre mon frère, je n'ai rien de mieux à faire que de la rejoindre tout de suite. Car l'homme qui essaye de...(*Il sort.*)

SIR PETER

Moral jusqu'au bout!

SIR OLIVER

Oui, et épousez-la, Joseph, si vous pouvez. Parbleu! vous irez fort bien ensemble.

ROWLEY

Je crois que nous n'avons plus besoin de M. Snake, à présent.

SNAKE

Avant de partir, je demande pardon, une fois pour toutes, aux personnes présentes, des désagréments quelconques dont je n'ai été que l'humble instrument.

SIR PETER

Bien, bien, vous avez racheté tout cela par une bonne action à la fin.

SNAKE

Mais je dois supplier la compagnie de ne pas la révéler.

SIR PETER

Eh! la peste soit de vous!... Avez-vous honte d'avoir fait quelque chose de bien une fois dans votre vie?

SNAKE

Ah! monsieur, considérez que c'est ma mauvaise réputation qui me fait vivre : si l'on apprenait jamais que j'ai trahi mon passé en commettant une bonne action, je perdrais tous les amis que j'ai au monde. (*Il sort.*)

SIR OLIVER

Bien, bien; nous ne vous diffamerons pas en disant quoi que ce soit à votre louange, soyez tranquille.

LADY TEAZLE

Voyez, sir Oliver, il n'est plus nécessaire de prècher maintenant pour réconcilier votre neveu avec Maria.

SIR OLIVER

Oui, oui, cela marche comme il faut; et, parbleu, nous ferons les fiançailles demain matin.

CHARLES

Merci, mon bon oncle!

SIR PETER

Comment, monsieur le vaurien! est-ce que l'on ne demande pas d'abord le consentement de la demoiselle?

CHARLES

Oh! je l'ai demandé il y a longtemps... il y a une minute... et ses yeux m'ont dit oui.

MARIA

Fi donc, Charles!... Je proteste, sir Peter, il n'y a pas eu un mot.

SIR OLIVER

C'est bien, allons, le moins que l'on parle est le mieux... Puissiez-vous l'un et l'autre vous aimer toujours autant que cela !

SIR PETER

Et être aussi heureux que lady Teazle et moi nous nous proposons de l'être!

CHARLES

Rowley, mon vieil ami, je suis sûr que vous vous réjouissez de ma joie ; et je soupçonne que je vous dois beaucoup.

SIR PETER

Oui, le brave Rowley a toujours dit que vous vous corrigeriez.

CHARLES

Ma foi, pour ce qui est de cela, sir Peter, je ne promets rien, et c'est une preuve selon moi que j'ai l'intention de m'y mettre ; mais j'aurai là mon régent... mon charmant guide. Ah! puis-je dorénavant quitter le sentier de la vertu, avec ces yeux-là pour m'éclairer ?

Quand même tu serais, ma chère, moins jolie,
Je subirais encor — car je le veux — ta loi.
Repentant, et fuyant désormais la Folie,
Je n'ai d'asile sûr que l'Amour près de toi.

(*Au public.*)

Il appartient à vous de calmer notre émoi.
Vous pouvez, de vos mains, nous redonner la vie,
Et tuer pour toujours la médisante Envie.

FIN

Paris — Imprimerie Nouvelle (assoc. ouvrière), 11, rue Cadet,
A. Mangeot, directeur. — 1953-98.

LETTRE

Adressée à M. CLER par M. DE BLOWITZ,

Correspondant parisien du *Times*.

Paris, 21 février 1879.

MONSIEUR,

Je vous remercie un peu tardivement de l'envoi de votre traduction de Sheridan; mais j'ai préféré retarder mes remerciements pour me donner le temps de lire l'excellent travail que vous avez fait et pour pouvoir vous adresser en même temps mes plus sincères félicitations.

Il est difficile de traduire une œuvre aussi hardie dans une langue plus agréable et plus naturelle, tout en lui conservant sa très particulière saveur.

Je pense que vous avez fait une chose excellente et je désire que les auteurs étrangers si peu connus en France y trouvent souvent des introducteurs aussi consciencieux et aussi expérimentés que vous.

Avec mes meilleurs sentiments.

BLOWITZ.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES
Le volume broché, 25 c. ; relié, 45 c.
10 c. en plus par vol. pour recevoir partout franco

MÉMOIRES

DE

MADAME ROLAND

4 vol. br. : 1 fr. — Reliés : 1 fr 80.

40 c. en plus pour recevoir franco partout.

Ces Mémoires, écrits pendant la détention de la célèbre patriote, contiennent, avec son autobiographie, des notes très curieuses sur les principaux événements de la Révolution et des portraits à la plume vivement enlevés sur les personnages les plus en vue de cette époque. Quoique un peu partiaux, ce qui se comprend de reste, il méritent de passer à la postérité.

En vente chez tous les libraires et à la *Bibliothèque Nationale* — Adresser mandats ou timbres-poste français à M. L. BERTHIER, éditeur, passage Montesquieu, 5, rue Montesquieu, Paris, qui envoie partout le Catalogue gratis et franco.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES
Le volume broché, **25 c.** ; relié, **45 c.**
10 c. en plus par vol. pour recevoir partout franco

GONZALVE DE CORDOUE

OU

GRENADE RECONQUISE

PRÉCÉDÉ

d'un Précis historique sur les **Maures** d'Espagne

Par FLORIAN

2 vol. br. : **50 c.** — Reliés : **90 c.**

20 c. en plus pour recevoir franco partout.

Dans cette épopée brillante, qui fait revivre une remarquable époque, Florian ajoute aux grâces de son style une vigueur et un mouvement peu soupçonnés du grand public et qui le mettent de pair avec l'Arioste, le Tasse et Milton. Le *Précis sur les Maures*, si utile aux etudiants, nous le montre comme historien de valeur sérieuse.

En vente chez tous les libraires et à la *Bibliothèque Nationale* — Adresser mandats ou timbres-poste français à M. L. BERTHIER, éditeur, passage Montesquieu, 5, rue Montesquieu, Paris, qui envoie partout le Catalogue gratis et franco.

PR 3682 S3F7 1899
Sheridan, Richard Brinsley Butler
L'école de la médisance

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY